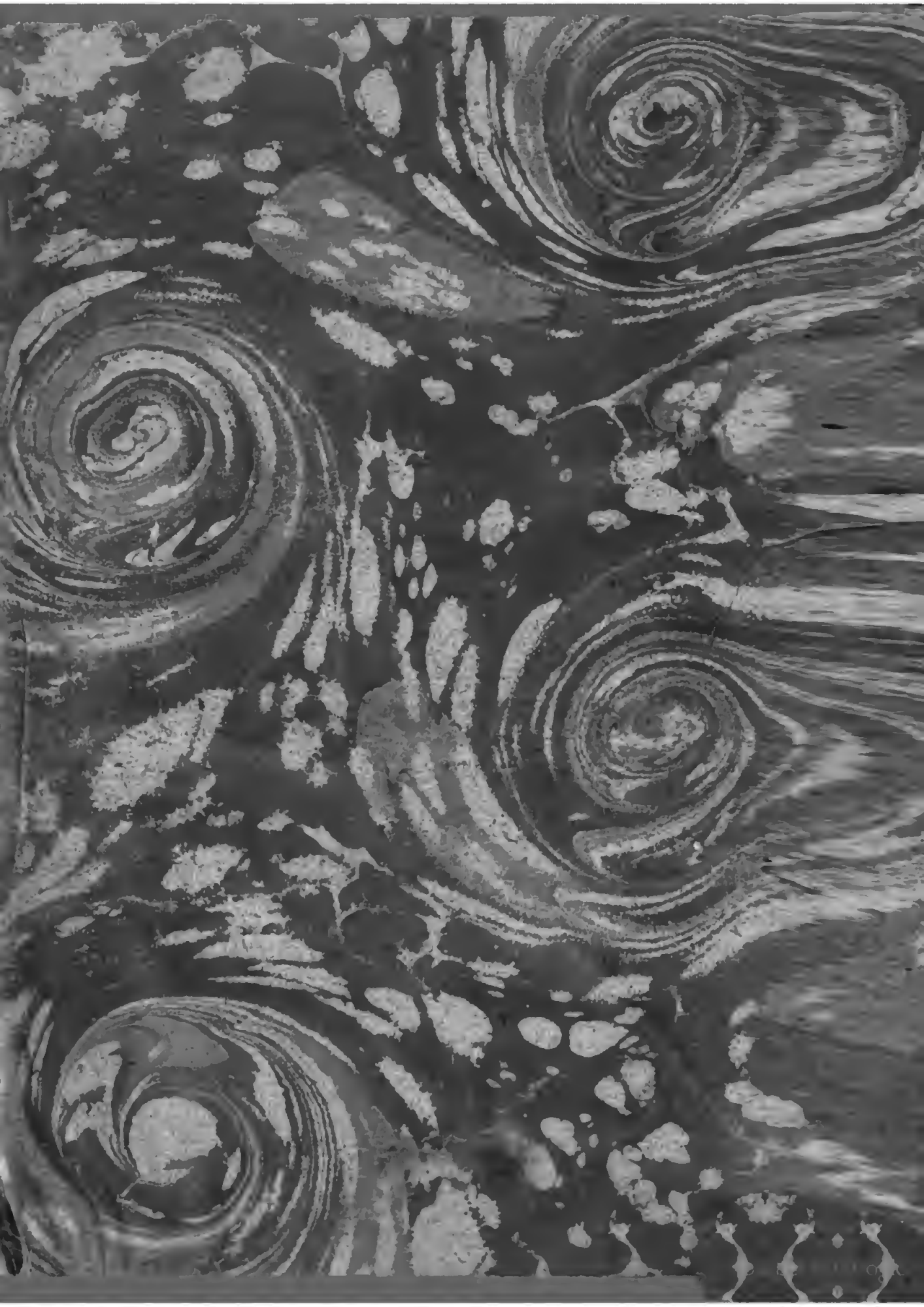

3763

Digitized by Google

Pollet XXXVI-16.

584317

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME QUATORZIÈME.

Bibliotheca Bodleiana Oxoniensis

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LA
PHARSALE
DE LUCAIN.

PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXXVIII.

Argument du ſeptième Livre.

Songe de Pompée avant la bataille. Cicéron vient lui demander, au nom du Sénat & de l'armée, de marcher à l'ennemi : Pompée cède à ſes inſtances. Appareil du combat dans le camp de Pompée. Des ſignes effrayans s'y font voir. Un Devin prédit à Padoue ce qui ſe paſſe en Theſſalie. Les deux armées s'avancent dans la plaine. Harangues de Céſar & de Pompée à leurs troupes. Réflexion du Poète ſur la bataille qui va ſe donner. Bataille de Pharſale. Pompée eſt vaincu ; il s'enfuit. Accueil qu'il reçoit à Lariſſe. Son camp eſt mis au pillage, & occupé par les vainqueurs. Quelle nuit Céſar & les ſiens paſſent dans le camp de Pompée. Tableau du champ de bataille.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE SEPTIÈME.

JAMAIS le ſoleil n'avoit été ſi lent à s'élever du ſein de l'onde ; jamais, avec un front ſi pâle, il n'avoit commencé ſa courſe, ni pouſſé avec moins d'ardeur ſes courſiers vers le haut des cieux. Il auroit voulu s'éclipſer, pour ne pas luire ſur la Theſſalie ; & cédant à regret aux éternelles lois qui le forcoient d'éclairer le monde, il attira d'épais nuages, dans leſquels il s'enveloppa.

Mais la nuit, la dernière nuit des proſpérités de Pompée, avoit charmé, par une douce erreur (*a*), les ſoins cruels qui l'agi-

(*a*) Il rêva qu'il avoit conſacré dans Rome un

toient, même dans les bras du ſommeil. Il crut ſe voir aſſis à ſon théatre, environné d'un peuple innombrable, qui portoit ſon nom juſqu'au ciel, & qui faiſoit retentir l'air d'applaudiſſemens redoublés. Il le voyoit, ce peuple (1), tel que dans ces beaux jours où il enleva ſa faveur, lorſqu'à la fleur de ſa jeuneſſe, après avoir dompté l'Ibère & tous les peuples qu'avoit armés le rebelle Sertorius, après avoir ſoumis & calmé l'occident, il rentra victorieux dans Rome, & qu'auſſi vénérable ſous la robe blanche que s'il eût été revêtu de la pourpre, il parut, ſimple chevalier, aſſis ſur le char de triomphe, au milieu des acclamations du peuple & des applaudiſſemens du Sénat. Telle étoit ſon illuſion : ſoit que ſon ame inquiète ſur l'avenir ſe rejetât ſur le paſſé, & cherchât dans ſes jours heureux de quoi diſſiper ſes alarmes; ſoit que le ſommeil, qui toujours enveloppe & déguiſe la vérité ſous des apparences contraires, lui fît de la publi-

temple à Vénus victorieuſe. *Vénus victorieuſe* étoit le cri, ou le ſignal de Céſar.

que joie le préſage de la douleur ; ſoit que, ne devant plus revoir ta patrie, ô Pompée, le ſort voulût encore une fois te la montrer du moins en ſonge. Vous qui veillez autour de lui, reſpectez ſon ſommeil ; que la trompette ne frappe l'air d'aucun ſon qui en interrompe le charme : le ſilence de la nuit prochaine ſera cruel pour ce héros ; & le jour ne va lui offrir qu'une guerre affreuſe & funeſte. Hélas ! ce peuple qui le chérit, n'a pas même une nuit ſi doucement trompeuſe. Que ne peut-il auſſi rêver qu'il le voit & qu'il le poſsède ! ô Pompée, ce ſeroit pour Rome & pour toi un bienfait des Dieux qu'un ſeul jour, où, même aſſurés de votre ruine, vous puſſiez vous donner l'un à l'autre un dernier gage de votre amour. Tu as quitté Rome, avec l'eſpérance de venir mourir dans ſon ſein ; & Rome, qui n'a jamais fait pour toi de vœux que le ſort n'ait remplis, n'a pu penſer qu'il auroit la rigueur de lui envier juſqu'à tes cendres. Sur ton tombeau (2) les jeunes & les vieux, les enfans même auroient verſé des larmes ; les femmes ro-

maines, les cheveux épars, ſe ſeroient déchiré le ſein, comme aux funérailles de Brutus (*a*); & lors même qu'ils trembleront devant un injuſte vainqueur, que ce ſoit Céſar en perſonne qui leur annonce ta mort, ils pleureront; mais, hélas! en pleurant, ils porteront au capitole, & tes lauriers, & l'indigne encens qu'ils feront fumer devant lui.

L'aſtre du jour (3) avoit donc effacé l'éclat des aſtres de la nuit; un murmure confus s'éleva dans le camp, & toute l'armée en tumulte, cédant à la fatalité qui entraînoit l'aveugle univers, demanda hautement le ſignal du combat. Cette foule de malheureux, dont le plus grand nombre ne doit pas voir la fin du jour, environnent les tentes du Général, & enflammés d'une ardeur inſenſée, preſſent l'heure fatale qui s'avance & qui leur apporte la mort. Une rage cruelle s'em-

(*a*) Junius-Brutus, qui vengea Lucrèce, & chaſſa les Tarquins. Les dames romaines portèrent ſon deuil douze mois.

pare des eſprits : chacun veut voir décider ſon ſort & celui du monde. On accuſe Pompée d'être lent & timide, & trop patient envers Céſar. On dit qu'il ſe plaît à régner, qu'il aime à voir ſous ſes drapeaux tant de Nations raſſemblées, qu'il craint la paix, & qu'il l'éloigne, comme le terme de ſa puiſſance (*a*). Les Rois, les peuples de l'Orient ſe plaignent qu'on prolonge la guerre, & qu'on les retient loin de leur pays. O Dieux ! quand vous voulez nous perdre, vous diſpoſez tout de manière que notre malheur eſt notre ouvrage, & devient notre crime : nous courons à notre ruine ; nous cherchons les combats où nous devons périr. C'eſt dans le camp de Pompée (4) qu'on fait des vœux pour la bataille de Pharſale (*b*) !

(*a*) Et aucuns le piquoient en l'appelant *Agamemnon*, & *le roi des rois*.... Afranius alloit demandant pourquoi l'on ne combattoit pas ce marchand, que l'on diſoit avoir acheté de lui la province d'Eſpagne. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

(*a*) *Omnes aut de honoribus ſuis, aut de præ-*

Le plus éloquent des Romains, Tullius, qui, ſous ſon conſulat, avoit fait trembler le fier Catilina devant la toge & les faiſceaux, Tullius fut chargé de porter la parole. Plein d'averſion pour une guerre qui l'éloignoit de la Tribune, & impatient du long ſilence que lui impoſoient les combats, il appuya de toute ſon éloquence la témérité d'un mauvais deſſein.

« La fortune (5), dit-il à Pompée, ne vous demande, pour prix de ſa longue faveur, que de vouloir en uſer encore. Les Grands de Rome, les Rois de la terre, le Monde à vos pieds, nous vous conjurons tous de nous laiſſer vaincre Céſar. Céſar eſt-il fait pour tenir ſi long-temps tout l'univers en alarmes ? Certes il eſt honteux pour les Nations, que Pompée, qui les a vaincues avec tant de rapidité, ſoit ſi lent à vaincre avec elles. Qu'eſt de-

---

miis pecuniæ, aut de perſequendis inimicis agebant; nec quibus rationibus ſuperare poſſent, ſed quemadmodum uti victoriâ deberent, cogitabant. Cæſ. de bell. civ. lib. 3.

venue cette ardeur que vous portiez dans les combats, & cette confiance au bonheur de vos armes ? Ingrat, craignez-vous que les Dieux ne ſe rangent du parti du crime ? N'oſez-vous leur fier la cauſe du Sénat ? Vos légions, n'en doutez pas, enleveront leurs étendards, & s'élanceront au combat d'elles-mêmes. Rougiſſez d'attendre qu'elles vous préviennent, & qu'elles marchent ſans votre aveu. Si vous ne commandez ici qu'au nom du Sénat, ſi c'eſt pour nous que ſe fait la guerre, dès que nous demandons la bataille, c'eſt à vous de la livrer. Pourquoi détourner de Céſar tant de glaives qui le menacent ? Voyez déjà partir les traits de mille mains impatientes. A peine chacun ſe contient dans l'attente du ſignal. Hâtez-vous de le donner vous-même, avant que vos trompettes ne vous échappent, & ne le donnent malgré vous. Enfin, Pompée, le Sénat veut ſavoir ſi vous voyez en lui vos ſoldats ou vos compagnons, & ſi c'eſt lui qui ſert ou qui commande ».

Pompée, à ce diſcours, gémit profondément : il vit bien que c'étoit un piège de la Fortune, & que les deſtins s'oppoſoient à la ſageſſe de ſes conſeils. « Si c'eſt (dit-il) le vœu de tous (*a*) & l'intérêt de la cauſe commune, que Pompée dans ce moment ceſſe d'être chef & devienne ſoldat ; j'y conſens (6). Que la Fortune ſe hâte d'envelopper tous ces peuples dans la même ruine, & que ce ſoit ici le tombeau d'une partie nombreuſe du genre humain : je cède à l'ordre des deſtinées. Cependant, Rome, je t'atteſte, que l'on m'aura marqué ce jour de la deſtruction. Tu pouvois ſoutenir la guerre ſans qu'il t'en eût couté du ſang ; tu pouvois voir, ſans tirer l'épée, Céſar vaincu & pris lui-même, reduit à ſouſcrire à la paix, dont il a violé les lois. Les inſenſés ! quelle eſt leur ardeur pour le crime ! ils ont peur qu'une guerre civile ne ſoit pas aſſez meurtrière ! Ne

(*a*) Caton, lui ſeul étoit de l'avis de Pompée ; encore étoit-ce pour épargner le ſang de ſes concitoyens. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

voit-on pas que nous avons enlevé à l'ennemi des pays immenſes ; que nous l'avons chaſſé de toutes les mers ; que nous avons réduit ſes troupes affamées à ravager les moiſſons avant la maturité ; qu'il en eſt au point de déſirer de périr par le glaive plutôt que par la faim, & qu'un même champ de bataille ſoit couvert de ſes combattans égorgés & confondus avec les miens ? Ne voit-on pas que cette guerre eſt déjà très-avancée par les ſuccès qui ont aguerri notre jeune Milice, au point de ne pas craindre le ſignal, ou plutôt de le déſirer ; ſi toutefois je dois attribuer cette impatience au courage, car la crainte même du péril fait ſouvent qu'on ſe hâte de s'y précipiter ? L'homme courageux eſt celui qui brave le danger s'il le faut, & qui l'évite s'il eſt poſſible. Et nous, c'eſt dans la plus heureuſe ſituation des choſes que nous voulons tout abandonner au caprice de la Fortune ! Il y va du ſort du monde ; & on le livre aux haſards d'un moment ! Ces peuples aiment mieux me voir les

mener au carnage, que leur aſſurer la victoire. Fortune ! tu m'as donné le deſtin de Rome à gouverner ; je te le remets plus grand que je ne l'ai reçu. Veille ſur lui dans les horreurs de la mêlée. Cette guerre ne ſera plus ni à ma gloire, ni à ma honte. Céſar, tes vœux l'emportent ſur les miens : on va combattre ; & combien ce jour coûtera de crimes & de malheurs au monde ! quel déluge de ſang romain va rougir les eaux de l'Enipe ! Ah ! plût aux Dieux, ſi cette tête n'eſt plus utile à ma patrie, que la première flèche qu'on lancera, vînt la frapper ! car ma victoire m'affligera autant que m'affligeroit ma défaite. Le nom de Pompée, après cette bataille, ne peut être pour l'univers qu'un objet d'horreur ou de compaſſion ; & dans ce déſaſtre, le malheur du vaincu ſera le crime du vainqueur ».

Après ſa réponſe, il permit qu'on éprouvât le ſort des armes, & l'impatiente fureur des troupes n'eut plus ni barrière, ni frein. Tel un Pilote vaincu

par la violence des vents, abandonne le gouvernail, & ſe laiſſe emporter lui-même, immobile fardeau, ſur la poupe que ſon art ne dirige plus.

Le tumulte & le bruit règnent dans tout le camp ; des mouvemens oppoſés ſuſpendent & précipitent tour à tour les battemens de ces cœurs féroces ; pluſieurs portent ſur le viſage (7) la pâleur de la mort qui les attend, & ſur leur front ſe peint leur deſtinée. On ne peut ſe diſſimuler que les armes vont régler le deſtin du monde, & décider, pour l'avenir, ſi Rome eſt libre, ou ſi elle eſt eſclave. Chacun oublie ſes propres dangers, frappé d'un objet plus terrible : Rome & Pompée les occupent tous ; ce n'eſt pas pour ſoi, c'eſt pour eux qu'on tremble.

Pour être plus sûr de ſes coups, on aiguiſe la lance & l'épée, on renouvelle la corde de l'arc, on remplit le carquois de flèches acérées. Ceux qui doivent combattre à cheval, eſſayent le mords & les rênes, & ſe muniſſent d'aiguillons. Ainſi (8), quand les géans attaquèrent

les Dieux (s'il eſt permis de comparer les travaux des hommes à ceux des Immortels), le glaive de Mars fut remis brûlant ſur les enclumes de Lemnos, le trident de Neptune rougit dans la fournaiſe, Apollon fit tremper de nouveau les flèches dont il avoit bleſſé Pithon, Pallas étala ſur ſon égide les cheveux de la Gorgone, & le Cyclope forgea de nouvelles foudres à Jupiter.

La Fortune ne manqua pas d'annoncer par divers prodiges les revers qu'elle préparoit : car dès que les troupes de Pompée entrèrent dans la Theſſalie, tout le ciel, pour les arrêter, s'arma de foudres & d'éclairs, de colonnes de feu, de tourbillons de flamme. On croyoit voir voler des torches allumées ; la nue éclatoit dans les yeux des ſoldats, & les éclairs qui en jailliſſoient, leur faiſoit baiſſer la paupière. La foudre conſuma les aigrettes des caſques, fondit la lame des épées, fit couler la pointe des dards, & le fer même qui n'en fut pas diſſous, fut pénétré d'une vapeur de ſoufre. Les

enſeignes furent couvertes d'un nuage d'eſſaims d'abeilles ; la main (*a*) qui les avoit plantées dans la terre, ne pouvoit plus les en arracher ; une roſée de larmes baignoit les images des Dieux qui juſqu'alors avoient été les étendards de la patrie. Un taureau amené aux autels pour y être immolé, s'échappe & s'enfuit à travers les champs de Pharſale. Pompée ne trouve point de victime pour ſes malheureux ſacrifices.

Mais toi, Céſar, au moment d'une bataille impie & parricide, quels ſont les Dieux que tu invoques ? Les noires déités du Styx, les Euménides, les forfaits, les fureurs, tous les Dieux du crime.

Il y a cependant lieu de douter ſi tout ce qui frappoit les ſoldats de Pompée, étoit de vrais prodiges ou des fantômes vains. Pluſieurs crurent voir les ſommets

(*a*) Avant la bataille que perdit Craſſus contre les Parthes, la même choſe fut priſe pour un préſage malheureux. *Voyez Plut. Vie de Craſſus.*

du Pinde & de l'Olympe ſe heurter, ceux de l'Emus ſe changer en abîmes, un rapide fleuve de ſang traverſer le lac Bœbéïde, qui baigne les pieds de l'Oſſa.

On crut entendre, la nuit, dans les airs, les cris des combattans & le fracas des armes. Les ſoldats ſont épouvantés de ſe diſtinguer clairement l'un l'autre au milieu des ténèbres, & de voir en plein jour la lumière pâlir, une noire vapeur envelopper leur tête, & les ſimulacres de leurs parens voltiger devant leurs yeux. Ce qui les raſſure, c'eſt de penſer que ces prodiges ſont eux-mêmes les préſages de leurs forfaits : car ils ſavent bien qu'ils ont à verſer le ſang de leurs frères & de leurs pères ; & le trouble & l'égarement qui précède ces parricides, leur répond qu'ils ſeront commis.

Et pourquoi s'étonner que des hommes qui voyoient la lumière pour la dernière fois, fuſſent frappés du preſſentiment d'une mort ſi prochaine ? Les Romains même qui ſe trouvoient alors, ou ſur le Tage, ou ſur l'Araxe, ou ſur d'autres

bords éloignés, furent ſaiſis d'une noire triſteſſe. Ils ignorent la cauſe de leur abattement, ils ſe reprochent de s'affliger : les malheureux ne ſavent pas ce qu'ils vont perdre en Theſſalie. On dit que vers Padoue, & dans ces campagnes où le Timave répand ſes ondes, un Devin (*a*) aſſis au haut d'une colline, s'écria : « Voilà le grand jour ; le ſort du monde ſe décide ; Pompée & Céſar ſont aux mains » : ſoit qu'il eût tiré ſes préſages des éclats du tonnerre & des traits de la foudre, ſoit qu'il eût obſervé la Diſcorde qui s'élevoit parmi les aſtres,

(*a*) Ce Devin étoit Caius Cornelius, ami de Tite-Live l'Hiſtorien ; celui ci racontoit le fait, comme le poète l'expoſe. Il ajoutoit même, que le Devin cria tout haut, comme s'il eût été inſpiré & pouſſé par quelque eſprit divin : *La victoire eſt tienne, Céſar.* Et comme tous les aſſiſtans l'écoutoient avec ſurpriſe, il ôta la couronne qu'il avoit ſur la tête, en faiſant ſerment de ne jamais l'y remettre, que l'événement n'eût fait foi de la vérité de ſon art. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

ou l'obſcure pâleur du ſoleil & l'éclipſe de ſa lumière. Il eſt vrai du moins que la nature marqua ce jour par des caractères que nul autre jour n'avoit eus ; & ſi les hommes avoient tous eu le don d'expliquer les ſignes du ciel, de tous les lieux du monde on auroit vu Pharſale.

O combien (9) ſupérieur au reſte des mortels doit être un peuple que la Fortune donne en ſpectacle à l'univers, & dont tout le ciel eſt occupé à prédire la deſtinée ! Dans l'avenir, même le plus éloigné, chez la poſtérité la plus reculée, ſoit que la ſeule renommée tranſmette ces événemens, ſoit que ce pénible fruit de mes veilles contribue à ſauver de grands noms de l'oubli ; en liſant le récit de cette guerre, la crainte, l'eſpoir, le doute impatient ſe ſaiſiront de tous les cœurs ; l'ame interdite & ſuſpendue, on attendra l'événement, comme s'il étoit à venir. On ne croira pas lire des diſgraces paſſées ; & c'eſt toi, Pompée, qui réuniras les vœux tardifs & ſuperflus de toutes les races futures.

Dès

Dès que les troupes de Pompée deſcendirent dans la vallée qui ſéparoit les deux camps (*a*), la pente des collines parut reſplendiſſante de la lumière qu'y répandoit le brillant acier de leurs armes, frappé des rayons du ſoleil. Ce ne fut pas témérairement que cette malheureuſe armée s'étendit & ſe développa; la prudence d'un Chef habile en régla l'ordre & les mouvemens. Lentulus commandoit l'aîle gauche avec deux légions; le vaillant & malheureux Domitius commandoit la droite, Scipion le centre, avec toutes les forces qu'il avoit amenées de Cilicie : il n'étoit là que Lieutenant; il fut bientôt Chef en Libye. Sur l'humide bord de l'Enipe étoit placée la cavalerie de Cappadoce & de Pont; plus loin du fleuve, étoient rangés cette foule de rois qui ſervoient ſous Pompée. D'ici devoient partir les flèches des Numides & des Crétois, de là celles des Syriens.

(*a*) A trente ſtades de diſtance, environ une lieue & demie.

D'un côté marchoient les Gaulois ſanguinaires, & aguerris contre Céſar; de l'autre s'avançoit le belliqueux Ibere (*a*).

Ce jour-là Céſar détachoit une partie (*b*) de ſon armée pour enlever les moiſſons. Tout à coup il voit l'ennemi deſcendre dans la plaine; il voit le moment, ſouhaité mille fois, de tout décider par le fer. Dès long-temps dévoré d'ambition, brûlant d'impatience d'arriver à l'Empire, il ſe reprochoit comme un crime le peu de lenteur & de délai que la guerre civile avoit ſouffert. Mais lorſqu'il ſe vit avec Pompée ſur le bord du précipice, & qu'il ſentit que ſa grandeur chancelante & prête à tomber, dépendoit de cette journée, ſon ardeur ſe ralentit un peu; il douta un moment du ſuccès de ſes armes: car ſi ſa fortune lui faiſoit tout eſpérer, celle de Pompée lui

---

(*a*) *Cunctum equitatum, ſagittarios funditoreſque omnes in ſiniſtro cornu objecerat.* Cæſ. de bell. civ. lib. 3.

(*b*) Trois légions.

donnoit tout à craindre. Mais renfermant ce trouble au dedans de lui-même, il ne fait voir à ſon armée que la noble aſſurance qu'il lui veut inſpirer.

« Soldats (dit-il), ſoldats vainqueurs du monde (10), auteurs de mes proſpérités, la voilà, cette occaſion que vous avez tant demandée. Nous n'avons plus de vœux à faire, & notre ſort dépend de nous. Vous tenez dans vos mains tout Céſar, ſa fortune, ſa gloire, & ſa vie. C'eſt ce grand jour, il m'en ſouvient, que vous m'avez promis au bord du Rubicon ; ce fut pour lui que nous prîmes les armes. C'eſt de lui que nous attendons ces triomphes qu'on nous refuſe ; c'eſt lui qui vous rendra vos femmes, vos enfans, vos foyers, & les terres dont le partage doit récompenſer vos travaux. C'eſt lui enfin qui va prouver, par le témoignage du ſort, quel eſt le parti le plus juſte, & déclarer coupable le vaincu. Si c'eſt pour moi que vous avez porté la flamme & le fer dans le ſein de votre patrie, combattez au-

jourd'hui pour vous, pour juſtifier votre choix, & pour abſoudre vos épées. La guerre a deux faces, le ſort en eſt le juge; &, ſelon qu'il change, l'un ou l'autre parti eſt innocent ou criminel. Ce n'eſt plus de moi qu'il s'agit, c'eſt de vous: c'eſt vous, Romains, que je conjure de vouloir être un peuple libre & ſouverain de l'univers. Pour moi, je borne mon ambition au repos obſcur d'une vie privée, & à me voir dans Rome ſimple citoyen, vêtu de la robe du peuple. Oui, pourvu que vous ſoyez tout, je conſens à n'être plus rien. Je veux bien même être odieux, pour vous avoir rendu puiſſans & redoutables. Reprenez ce pouvoir ſuprême; il vous coûtera peu de ſang. Vous allez trouver devant vous une jeuneſſe oiſive & lâche, qui ſort des écoles de la Grèce, & qui ne connoît de combats que ſes jeux, une foule de Nations barbares, ſans valeur & ſans diſcipline, qui ne s'entendent pas entre elles, dont la molleſſe aſiatique ſoutient à peine le poids des armes, & qui vont prendre l'épou-

vante au premier ſignal de la bataille, au premier cri des combattans. Ce qu'il peut y avoir de nos citoyens dans cette armée, eſt peu de choſe. C'eſt de cent peuples étrangers, tous ennemis du nom romain, que ſe fera le plus grand carnage, & c'eſt purger la terre, que de l'en délivrer. Fondez ſur ces peuples timides, écraſez l'orgueil de leurs Rois; que le tranchant du fer moiſſonne d'un ſeul coup toutes les puiſſances du monde; & faites voir que ces Nations que Pompée, avec tant de faſte, a promenées ſéparément dans l'univers après ſon char (*a*), ne valoient pas enſemble les honneurs d'un triomphe. Du reſte, penſez-vous qu'aucun de ces étrangers voulût donner deux gouttes de ſon ſang pour ranger l'Italie ſous les lois de Pompée? Penſez-vous que l'Arménien s'intéreſſe à voir la puiſſance romaine aux mains de l'un ou de l'autre Chef? Ils déteſtent Rome & tous

(*a*) Pompée avoit triomphé trois fois, de l'Eſpagne, de l'Afrique, & du Pont.

les Romains ; & ceux de leurs maîtres qu'ils ont vus de plus près, ſont ceux qu'ils abhorrent le plus dans l'ame. Pour moi, graces au ciel, je vois mes intérêts entre les mains de mes amis, de ceux qui dans la guerre des Gaules m'ont eu dix ans pour compagnon & pour témoin de leurs exploits. En eſt-il un ſeul dont l'épée ne me ſoit connue ? en eſt-il un dont je ne ſois preſque aſſuré de diſtinguer le javelot dans le combat ? Si j'en crois des ſignes auxquels jamais je ne me ſuis trompé, ſi j'en crois ces viſages terribles, & ces yeux fiers & menaçans, amis, la victoire eſt à nous. Je vois couler des flots de ſang, je vois les Rois foulés aux pieds, le Sénat lui-même épars ſur la pouſſière, & dans un immenſe carnage les peuples nageant confondus. Mais je retarde nos deſtins ; je vous occupe à m'écouter, quand vous brûlez d'aller combattre. Pardonnez-moi ce retardement. Vous me voyez treſſaillir de joie, & de l'eſpoir que vous m'inſpirez. Jamais les Dieux ne m'ont promis de ſi

grandes choſes, & jamais je n'ai éprouvé plus ſenſiblement leur faveur. Je touche au terme de mes vœux, je n'ai qu'un pas à faire pour y atteindre. Ce combat livré, la guerre eſt finie; & alors c'eſt moi qui donnerai tout ce que ces peuples & ces Rois poſſèdent. O Theſſalie, de quels intérêts les deſtins te rendent l'arbitre! mais ſi ce jour porte avec lui les récompenſes de la guerre, il en prépare auſſi les châtimens. Amis, ſi nous ſommes vaincus, voyez les chaînes de Céſar, les inſtrumens de ſon ſupplice; voyez ſa tête expoſée ſur la tribune, & tous ſes membres diſperſés; voyez ſur-tout l'exécution ſanglante qui vous attend au champ de Mars. Pompée a pris les leçons de Sylla, & c'eſt pour vous que cet exemple m'épouvante: mon ſort à moi eſt décidé, & ma main ſeule me l'aſſûre. Ceux de vous qui, dans le combat, regarderoient en arrière, me verroient me plonger mon épée dans le ſein. O Dieux, dont les malheurs de Rome attirent les regards, accordez la victoire à

celui qui en uſera le mieux, & qui, déſarmé par la clémence, ne fera point un crime aux vaincus d'avoir porté les armes contre lui. Romains, vous ſavez ſi Pompée, lorſqu'il nous a tenus enfermés dans un lieu où la valeur ne pouvoit agir (*a*), vous ſavez s'il nous a fait grace, s'il a ménagé notre ſang! Loin de l'imiter, je vous conjure d'épargner tout ce qui fuira devant vous: dans un Romain qui rendra les armes, ne voyez plus qu'un citoyen. Mais tant qu'on vous réſiſtera, qu'aucun reſpect ne vous retienne. Frappez, ſans voir quel eſt le ſang où votre main va ſe plonger. Allons, raſez ce retranchement, comblez le foſſé qui l'entoure, afin de ſortir tous enſemble, ſans vous rompre & vous déſunir. Ne ménagez pas votre camp: ce ſoir vous camperez ſur le champ de

(*a*) A Dyrrachium, dans les retranchemens du vieux camp de Pompée. Labienus, devenu le plus implacable ennemi de Céſar, demanda à Pompée qu'il lui permît de diſpoſer des priſonniers. Pompée le lui accorda; & il les fit tous maſſacrer.

bataille, dans cette plaine où vos ennemis viennent périr ſous vos coups ».

A peine il achevoit de parler, chacun ſe retire en diligence, va prendre ſon poſte, & ſe met ſous les armes. Ils ont avidement ſaiſi ſes paroles comme autant d'oracles; & foulant aux pieds les débris de leur camp, ils ſe répandent dans la plaine, & s'abandonnent à leurs deſtins. Si cette armée eût été compoſée de rivaux de Pompée & de prétendans à l'Empire, ils n'auroient pas volé au combat avec plus d'ardeur & de rapidité.

Dès que Pompée les voit marcher à lui, & qu'il n'y a plus moyen de prolonger la guerre, mais que les Dieux ont marqué eux-mêmes le lieu & le jour qui doit la terminer, la frayeur dont il eſt ſaiſi le glace juſqu'au fond de l'ame; & cette foibleſſe, dans un ſi grand homme, eſt un préſage malheureux. Mais il diſſimule ſa crainte, & ſe montrant à ſon armée monté ſur un courſier ſuperbe : « Votre valeur, dit-il

aux ſiens, ne demandoit qu'une bataille (11); nous y touchons : préparez-vous à déployer toutes vos forces; c'eſt le dernier de nos travaux. Le ſort de Rome & des Nations ſera décidé dans une heure. Que celui qui aime ſa patrie & ſes Dieux, qui veut revoir ſa femme, ſes enfans, ſa famille, les cherche l'épée à la main. C'eſt au milieu de ce champ de bataille que le ciel a mis tout ce qui vous eſt cher. La bonne cauſe a les Dieux pour elle, & ce ſeroit un crime d'en douter. C'eſt leur main vengereſſe qui conduira vos traits juſques dans le cœur de Céſar. C'eſt de ſon ſang qu'ils cimenteront l'autorité des lois romaines. S'ils avoient réſolu de donner l'Empire à Céſar, ils m'auroient épargné le malheur de vieillir; & j'oſe croire que ce n'eſt ni pour Rome, ni pour le monde une marque de leur colère, que d'avoir prolongé mes jours. Tout ce qui aſſure la victoire ſe réunit en notre faveur. Une foule d'hommes illuſtres ſont venus de plein gré partager nos périls; nous

comptons parmi nos ſoldats les deſcendans de ces anciens Romains, dont nous révérons les images. Si les deſtins rendoient au monde les Curius, les Camilles, les Décius, tous ces Héros de la patrie, qui ſe ſont dévoués pour elle, ils ſeroient de notre côté. Tous les peuples de l'Orient, tous ceux qu'embraſſent les ſignes céleſtes depuis le Midi juſqu'au Nord, des cités, des états ſans nombre, des forces telles que la guerre n'en a jamais tant raſſemblé, ſe réuniſſent ſous nos drapeaux. Il ſuffit que les aîles de notre armée ſe déploient pour envelopper l'ennemi : Céſar n'a pas de quoi nous faire face ; & tandis qu'un petit nombre des nôtres va combattre, le reſte n'aura qu'à pouſſer des clameurs pour épouvanter l'ennemi. Mais le péril fût-il plus grand, il y va du ſalut de Rome. Croyez voir, du haut de ſes murs, vos mères éplorées & les cheveux épars, ſe pencher vers vous, &, vous tendant les bras, vous exhorter à les défendre ; croyez voir ces vieux Sénateurs que

leur grand âge empêche de nous ſuivre, incliner à vos pieds leurs têtes vénérables & couvertes de cheveux blancs. Voyez Rome entière à genoux, & qui tremble d'avoir un maître. Repréſentez-vous la race vivante & la race future proſternées devant vous, & qui vous demandent, l'une à mourir libre, & l'autre à ne pas naître eſclave. Après de ſi grands intérêts, ſi Pompée oſoit vous parler des ſiens, & que la majeſté du commandement lui permît de s'abaiſſer à la prière, vous le verriez lui-même ſuppliant à vos pieds avec ſa femme & ſes enfans. Oui, Romains, ſi vous n'êtes vainqueurs, Pompée eſt exilé, proſcrit, le jouet de Céſar, & votre propre honte. C'eſt tout l'honneur de ma vieilleſſe & de ma mort que je vous conjure de ſauver. Ne me réduiſez pas, ſur le bord de la tombe, au malheur d'apprendre à ſervir ».

A ce diſcours ſi triſte & ſi touchant, tous les cœurs ſont enflammés de zèle : la vertu romaine s'y ranime ; la mort

n'a plus rien d'effrayant ; &, fût-elle assurée, on veut bien l'affronter. Les deux partis s'avancent donc avec une fureur égale, l'un dans la crainte d'avoir un maître, l'autre dans l'espoir de le devenir.

Leurs mains meurtrières vont causer au monde des pertes que jamais le temps ni la paix ne peut réparer. Dans ce carnage seront enveloppées même les nations futures ; & les âges qui auroient dû voir la race humaine se reproduire, perdent aujourd'hui cet espoir. Dans l'avenir, la puissance romaine sera mise au nombre des fables : de tant de villes florissantes, à peine l'Italie conservera-t-elle quelques ruines, qu'on cherchera sous la poussière ; & nos campagnes ne seront plus qu'un immense & triste désert. Mais nous qui avons sous les yeux ces restes de grandeur, que le temps n'a pas achevé de détruire, nous voyons le crime de la guerre civile : nos villes solitaires, nos campagnes incultes, tout nous retrace

ſes fureurs. Et dans quel épuiſement n'a-t-elle pas laiſſé le genre humain ! Tout ce que la nature a fait depuis pour le renouveler, n'a pas même ſuffi pour repeupler nos villes. Rome ſeule nous contient tous; l'Heſpérie n'eſt cultivée que par des eſclaves; Rome elle-même ſeroit encore une effrayante ſolitude, ſi elle n'avoit que ſes citoyens: elle eſt remplie de la lie du monde; & cette calamité l'a réduite au point de ne pouvoir, un ſiècle après, avoir une guerre civile (*a*). Cannes, Allia, noms funeſtes, les revers que vous rappelez ſont peu de choſe auprès de celui-ci. Rome vous a inſcrites dans ſes faſtes, mais Pharſale n'y ſera point nommée: Rome veut pouvoir l'oublier. Il n'eſt point de fléau dont le monde n'eût pu

(*a*) Dans le dénombrement de Céſar, après la guerre civile, au lieu de trois cent vingt mille chefs de citoyens qui étoient à Rome, il ne s'en trouva que cent cinquante mille, ſant compter les pertes du reſte de l'Italie & des autres provinces romaines. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

réparer les ravages, avec le ſang que ce jour vit couler. La fortune, ô Rome, ſemble avoir voulu étaler à tes yeux tous les dons qu'elle t'avoit faits, & raſſembler dans un même champ les peuples & les Rois qu'elle t'avoit ſoumis, pour te faire voir, en tombant, toute la hauteur de ta chûte, & contempler dans tes ruines l'étendue de ta grandeur. Elle ſemble même n'avoir élevé ſi rapidement ta puiſſance, que pour la renverſer avec plus d'éclat. Tous les ans la guerre avoit étendu tes conquêtes & ton empire; les deux pôles du monde avoient vu la victoire ſuivre tes aigles; peu s'en falloit que tous les climats que le ſoleil éclaire & que le ciel embraſſe, ne fuſſent à toi; mais un jour fait rétrograder tes deſtins, & ſeul il renverſe & détruit tout l'ouvrage de tant d'années. Ce jour affreux eſt cauſe (12) que l'Indien ne redoute pas nos faiſceaux, que le Scythe & le Sarmate errant n'ont point vu la charrue de nos Conſuls leur tracer l'enceinte des villes où ils devoient

ſe renfermer, & que le Parthe reſte impuni de la défaite de Craſſus. Le même jour a vu la Liberté, épouvantée de la guerre civile, s'éloigner de nous, & ſe retirer au delà du Tanaïs & du Rhin. Le Scythe, le Germain en jouiſſent; & nous, qui tant de fois avons voulu la racheter au prix de notre ſang, nous avons beau la rappeler, elle ne daigne pas même tourner les yeux vers l'Italie. Et plût aux Dieux que Rome ne l'eût jamais connu, ce bien ſi cher que lui ravit Pharſale! O Fortune, tu nous réduis à nous plaindre de Brutus (*a*)! Pourquoi avons-nous ſi long-temps vécu ſous le juſte empire des lois, & vu ces années qui, dans nos faſtes, portent le nom de nos Conſuls? Plus heureux l'Arabe & le Mède, & tous les peuples de l'Orient, de ne connoître que la tyrannie! De toutes les nations qui ſervent ſous un maître, c'eſt ici la plus malheureuſe, puiſqu'elle a honte de ſervir. Non, il

(*a*) Qui chaſſa les Tarquins.

n'eſt

n'eſt point de Dieu qui veille ſur les hommes : c'eſt le haſard qui préſide à tout ; & nous mentons en attribuant le ſoin du monde à Jupiter. Quoi ! il auroit la foudre en main, & il ſeroit, du haut des cieux, tranquille ſpectateur des crimes de Pharſale ! Il lanceroit ſes traits vengeurs ſur l'Œta ou ſur le Rodope qui n'ont jamais pu l'irriter ; il exerceroit ſon courroux ſur de hauts pins, ſur de vieux chênes, & laiſſeroit à Caſſius cette coupable tête à frapper ! Il refuſa, dit-on, la lumière du jour au feſtin de Thieſte ; il répandit ſur Argos une ſoudaine & profonde nuit ; & ces champs qui vont être couverts de mille parricides, où le père, le fils, les frères vont s'égorger, il peut ſouffrir que le jour les éclaire ! Non, non, les Dieux ſont inſenſibles au ſort des malheureux humains. Mais autant qu'on peut être vengé des immortels, nous le ſerons : la guerre civile placera nos tyrans à côté d'eux ſur les autels ; comme eux, ils ſeront couronnés de lumière ; ils auront la

foudre à la main ; & dans les temples de ſes Dieux Rome jurera par des ombres.

Quand les deux armées eurent preſque franchi l'eſpace qui les ſéparoit, & qu'il ne reſta plus qu'un étroit intervalle, chacun tâchoit de reconnoître l'ennemi qui lui faiſoit face, de voir à qui s'adreſſeroit le javelot qu'il alloit lancer, de quelle main partiroit celui dont il éoit menacé lui-même, & quel ſeroit le premier ſang où ſes armes ſe tremperoient. Le père (13) ſe trouve en préſence du fils, le frère en préſence du frère, ſans qu'ils oſent changer de place. Cependant une ſoudaine horreur les ſaiſit ; & au fond de leur cœur, où frémit la Nature, leur ſang ſe retire glacé. On vit les cohortes, le bras tendu, ſuſpendre & tenir immobile le javelot prêt à partir (*a*).

(*a*) *Inſtructos utrinque diu ſilentium altum tenuit, cunctabundos & expectantes ut ab adversâ parte fieret pugnæ initium : miſerebat enim tantas copias quantas nunquam antea,*

Que les Dieux te puniſſent, non par le trépas, qui eſt la peine commune à tous, mais en te laiſſant, après la vie, le ſentiment & le remords, ô Craſtinus (*a*), dont la lance, en partant, donna la ſignal du carnage ! O rage impatiente d'un ſoldat effréné ! quoi, Céſar même retient ſes traits, & une autre main que la ſienne donne le ſignal & l'exemple ! Alors les trompettes ſonnent la charge ; le ſon perçant des clairons fend les airs ; un bruit effroyable s'élève juſqu'aux cieux ; les vallons de l'Emus, les cavernes du Pélion, les rochers du Pinde & du Pangée en retentiſſent ; il ébranle juſqu'au ſommet de l'Olympe, d'où jamais n'approchent les nuages, & où les tonnerres n'ont jamais atteint ; & ce cri de fureur, mille fois redoublé par

preſertim utrinque lectiſſimas, ſemel ſubire aleam ancipitem. App. de bell. civ. lib. 2.

(*a*) *Faciam (inquit) hodie, Imperator, ut aut vivo mihi, aut mortuo gratias agas. Hæc cum dixiſſet, primus è dextro cornu procurrit.* Cæſ. de bell. civ. lib. 3.

les montagnes qui le renvoyent, revient plus effrayant encore aux oreilles des combattans. Des flèches innombrables volent des deux côtés; les unes portent leur atteinte, les autres en tombant ne percent que la terre; & les mains qui les ont lancées ſont criminelles, ou encore innocentes, au gré de l'aveugle haſard. Mais le fer volant n'exécute que la moindre partie du carnage. L'épée ſeule eſt aſſez meurtrière pour aſſouvir la rage des deux partis; elle ouvre à la main qui l'enfonce, le flanc où cette main brûle de ſe plonger.

Du côté de Pompée, les rangs preſſés ſe tiennent à couvert de leurs boucliers unis enſemble, comme des écailles d'airain. Cette armée reſte immobile (*a*), ayant à peine aſſez d'eſpace pour remuer ſes armes; & le glaive eſt oiſif dans la main du ſoldat. Mais ceux de Céſar,

(*a*) Tel étoit l'ordre de Pompée, & Céſar l'en a blâmé.

comme des forcenés, ſe précipitent ſur ces maſſes profondes. Ils s'efforcent de rompre ces épais bataillons; & malgré l'airain qui les couvre, l'épée & la lance pénètrent, & la pointe homicide va, juſques ſous l'armure, ſe tremper dans le ſang & porter la mort. L'une des deux armées livre le combat, & l'autre le ſoutient. D'un côté, l'épée eſt immobile & froide; de l'autre, elle eſt fumante & avide de ſang. La Fortune ſembloit déjà ſe décider en faveur de Céſar; mais la Cavalerie de Pompée, ſecondée de ſes alliés, ſe déploie ſur l'une des aîles, pour attaquer en flanc & pour envelopper l'aîle oppoſée de l'armée ennemie. Ce fut là qu'on vit toutes les Nations étrangères réunir leurs forces contre les Romains. De toutes parts volent les flèches; les cailloux que lance la fronde, & les globes de plomb dans l'air, deviennent brûlans par leur rapidité. Là, les Syriens, les Mèdes, les Arabes décochent leurs dards, ſans viſer au but: c'eſt vers le ciel qu'ils

les dirigent, & ils font pleuvoir ſur l'ennemi une grêle de traits mortels. Mais ces traits lancés par des mains étrangères ſe trempent ſans crime dans le ſang romain ; l'atrocité de la guerre civile n'eſt attachée qu'à nos propres armes. Cependant l'air paroît tiſſu de flèches, & l'épais nuage qu'elles forment, briſe la lumière du jour.

Céſar (*a*), craignant que ſa première ligne ne pût, ſans s'ébranler, ſoutenir ce rapide choc, fait avancer d'un pas oblique, & derrière ſes étendards, ſix cohortes qui tout à coup, ſans déranger le front de ſon armée, chargent la cavalerie de Pompée déjà éparſe dans la plaine, & rompue par eſcadrons. A cette attaque imprévue & ſoudaine, tous les

(*a*) *Timens ne multitudine equitum cornu dextrum circumveniretur, celeriter ex tertiâ acie ſingulas cohortes detraxit, atque ex his quartam (aciem) inſtituit, equitatuique oppoſuit, & quid fieri vellet oſtendit, monuitque ejus dieî victoriam in earum cohortium virtute conſtare.* Cæſ. de bell. civ. lib. 3.

alliés de Pompée, renonçant au combat & perdant toute honte, prirent la fuite comme des lâches, & firent voir qu'il ne falloit jamais confier à des étrangers le ſort des guerres domeſtiques.

Dès qu'on vit les chevaux (14) mortellement bleſſés jeter à bas leurs maîtres qui tomboient ſur la tête, & ſe rouler ſur eux, ou les fouler aux pieds, toute la cavalerie éperdue tourne le dos, & les premiers rangs pliés l'un ſur l'autre en tumulte, ſe précipitent ſur les derniers qu'ils rompent eux-mêmes en fuyant. Dès-lors la déroute eſt entière parmi les alliés; c'eſt un maſſacre, & non plus un combat. D'un côté, on tendoit la gorge; de l'autre, on enfonçoit le fer. Une armée ſuffit à peine à frapper tout ce qui dans l'autre ſe préſente à ſes coups. Et plût aux Dieux, Pharſale, que ce ſang étranger fût le ſeul qui baignât tes plaines, & que des flots d'un ſang plus précieux ne duſſent pas les inonder! qu'il te ſuffiſe d'être couverte des oſſemens de ces Barbares, ou ſi tu aimes

mieux que tes champs ſoient engraiſſés du meurtre des Latins, épargne au moins tant d'autres peuples : quand la guerre civile aura épuiſé Rome, ces Nations viendront l'habiter ; ce ſera le peuple Romain.

L'alarme une fois donnée, la terreur ſe répand, & les deſtins déclarés pour Céſar ont pris le cours le plus rapide. Mais on arrive au centre des forces de Pompée, au milieu de ſes légions. C'eſt ici que s'arrête la guerre, & que la fortune de Céſar héſite au moins quelques inſtans. Ce n'eſt plus cet amas de peuples & de Rois qui ont ſi mal défendu Pompée, c'eſt Rome & le Sénat qui combattent. Ici les frères, les pères, les enfans ſe joignent ; ici ſe raſſemblent la fureur, la rage, & tous les crimes de Céſar. O ma penſée, écarte loin de toi ce moment affreux de la guerre : que les ténèbres l'enſeveliſſent ; que l'avenir n'apprenne pas de moi à quels excès peut ſe porter la fureur des guerres civiles. Ah ! privons-nous plutôt des

larmes & des regrets de la poſtérité. Oui, Rome, je dois, je veux taire ce que tu as fait dans cette bataille. On y voyoit Céſar, l'ame de la fureur, l'aiguillon de la rage du peuple, pour ne rien perdre de ſes forfaits, voler autour de ſes bataillons, & verſer encore un nouveau feu dans les eſprits échauffés au carnage. Son œil obſerve & diſtingue parmi cette forêt de glaives, ceux qui ſe ſont plongés tout entiers dans le ſang, & ceux dont la pointe ſeule en eſt rougie, & l'épée qui tremble dans la main, & celle qui frappe ſans héſiter, & les traits lancés mollement, & ceux qui partent d'un vol rapide, & ceux d'entre les ſoldats qui combattent avec joie, & ceux qui ne ſont qu'obéir & qui ſont cruels à regret, & ceux qui changent de viſage en voyant tomber à leurs pieds les citoyens percés de coups. Il parcourt les cadavres épars dans cette vaſte plaine ; il ferme lui-même les plaies de ceux des ſiens qui reſpirent encore & qui perdent leur ſang ; il eſt

par-tout (15), il erre au fort de la mêlée, comme on nous peint Bellone ſecouant ſon fléau, ou Mars au milieu des Traces qu'il irrite, Mars aiguillonnant ſes courſiers que la vue de l'Egide épouvante.

Ce n'eſt plus qu'un chaos de meurtres & de crimes; les cris des mourans ne forment plus qu'un vaſte & long gémiſſement. A cette immenſe & lugubre plainte ſe mêle le bruit des épées qui ſe briſent contre les épées, & le fracas des armes des combattans qui tombent, & qui du ſein frappant la terre, la font retentir ſous le poids de l'airain. Dans ce tumulte, on voit Céſar ramaſſant lui-même les glaives & les traits, qu'il tend à ſes ſoldats, en leur criant de frapper au viſage. Il preſſe, il excite ſes troupes, il les pouſſe en avant, & du bois de ſa lance il réveille ceux dont l'ardeur ſe rebute ou ſe ralentit. Il défend qu'on s'occupe à tuer les Plébéïens; c'eſt au Sénat qu'il veut qu'on s'attache. Il ſait trop où réſide la vie de l'Etat, l'ame des lois; il ſait par quel endroit il faut atta-

quer Rome, & quels ſeront les coups mortels pour la patrie & pour la liberté. L'ordre conſulaire tombe confondu avec celui des Chevaliers, le fer choiſit les Sénateurs & perce leur ſein vénérable. On égorge les Lépides, les Métellus, les Corvinus, ces défenſeurs des lois; nombre de vaillans capitaines, & les plus grands des hommes, après toi, Pompée, ſont indignement maſſacrés. O Brutus! ô toi (16), le dernier de ce nom à jamais illuſtre, toi, l'honneur de la République, & l'unique eſpoir du Sénat, ici, le viſage caché ſous le caſque d'un légionnaire, & par-là inconnu aux yeux de l'ennemi, quelle épée chère & terrible tu tiens dans ta main vengereſſe! Ah! garde-toi de te jeter en téméraire au milieu de ces bataillons! La Theſſalie ſera ton tombeau; mais il n'eſt pas temps: ménage-toi juſqu'à Philippes. Ici tu chercherois en vain à percer le cœur de Céſar. Il n'eſt pas encore arrivé au comble de la tyrannie; il faut, pour mériter de mourir

de ta main, qu'il franchiſſe les bornes de la grandeur humaine, qu'il vive & qu'il règne, pour être une victime digne du glaive de Brutus (*a*).

Là périt cependant l'élite de la nobleſſe romaine; & dans ces champs couverts

---

(*a*) Pompée avoit fait mourir le père de Brutus; mais eſtimant (dit Plutarque) qu'il falloit préférer les affections publiques aux privées, & ſe perſuadant que la cauſe qui avoit fait prendre les armes à Pompée, étoit meilleure & plus juſte que celle de Céſar, Brutus ſe mit de la part de Pompée; bien que l'ayant rencontré quelquefois, il ne le daignât pas ſeulement ſaluer, penſant que ce ſeroit à lui un grand péché que de parler à l'homicide de ſon père. *Plut. Vie de Brutus.*

Céſar dit, avant la bataille, à ſes capitaines & chefs de bandes, qu'ils ſe gardaſſent de tuer Brutus, & s'il ſe rendoit volontairement qu'ils le lui amenaſſent; mais s'il ſe mettoit en défenſe pour n'être point pris, qu'ils le laiſſaſſent aller ſans lui faire aucune violence; & dit-on qu'il le faiſoit pour l'amour de Servilia, mère de Brutus. *Ibid.*

Parmi ceux à qui Céſar fit grâce & qu'il reçut à ſon amitié, étoit Brutus, celui qui le tua..... lequel s'étant venu rendre à lui, il en fut fort joyeux. *Le même, Vie de Céſar.*

de morts, les cadavres des Pères Conſcrits ſont entaſſés avec ceux du peuple. Dans le maſſacre de tant d'hommes illuſtres, on diſtingua la mort de ce vaillant Domitius, que ſa fatale deſtinée traînoit de défaite en défaite. On eût dit que ſa préſence étoit par-tout funeſte aux armes de Pompée; mais tant de fois vaincu par Céſar, il a du moins l'avantage de mourir libre. Percé de coups, il ſuccombe, avec la joie de n'avoir pas une ſeconde grace à recevoir. Céſar, qui le voit ſe roulant dans ſon ſang, l'inſulte, & lui dit: « Eh bien, Domitius, mon ſucceſſeur (*a*), tu quittes les armes de Pompée, & la guerre ſe fera ſans toi »? Un ſouffle de vie qui reſte à Domitius, lui ſuffit pour ſe faire entendre; ſa bouche expirante s'entr'ouvre, & il répond à Céſar: « En deſcendant

(*a*) *Juſſus eſt ei ſuccedere L. Domitius.* App. de bell. civ. lib. 2.

Provinciæ privatis decernuntur.... Scipioni obvenit Syria; L. Domitio Gallia. Cæſ. Comm. lib. 3.

chez les morts, libre, irréprochable, & fidele à Pompée, j'ai la conſolation, Céſar, de te laiſſer, non pas en jouiſſance du fruit de tes forfaits, mais encore incertain de ton ſort, & au deſſous de ton rival. Il m'eſt permis en mourant d'eſpérer que Pompée & les ſiens obtiendront des Dieux ton ſupplice & notre vengeance ». En achevant ces mots, la vie l'abandonne, & des ténèbres éternelles s'appeſantiſſent ſur ſes yeux.

Dans ces funérailles du monde, j'aurois honte de donner des regrets à quelques-uns de ces morts innombrables, d'obſerver d'un œil curieux chacun des mourans, & de dire comment & de quels coups tel ou tel eſt frappé. L'ennemi qui meurt étendu ſur ſon ennemi expirant; le frère qui perce le ſein à ſon frère, lui tranche la tête & la jette au loin, pour le dépouiller comme un inconnu; le fils qui déchire le viſage de ſon père, & qui a la barbare prudence de le défigurer, de peur qu'on n'aperçoive que c'eſt ſon père qu'il égorge; aucun de ces

excès de rage, aucun de ces genres de mort n'eſt digne d'occuper nos plaintes; & ce n'eſt pas ſur quelques hommes, mais ſur le genre humain, que nous devons gémir. Pharſale ne reſſemble point (17) à tant d'autres batailles funeſtes. Là, Rome ne comptoit ſes pertes que par le nombre des ſoldats; ici, elle compte par le nombre des peuples: là, c'étoit la mort des citoyens; ici, c'eſt la mort de la patrie entiere. Au lieu du ſang de quelques provinces, c'eſt tout le ſang des nations qui coule; & celui des Romains, ſe mêlant à ſes flots, les groſſit & preſſe leur cours. Ce combat ſeul excède les pertes qu'un ſiècle pouvoit ſoutenir; ſes coups s'étendent au delà des vivans: le monde à naître en eſt frappé lui-même; & le glaive y range au nombre des vaincus cette longue ſuite d'eſclaves qui dans tous les âges ſerviront nos tyrans. O Romains! par où vos enfans, par où vos neveux ont-ils mérité de naître pour la ſervitude? Eſt-ce nous qui ayons combattu

lâchement à Pharſale ? eſt-ce nous qui avons reculé devant les glaives de Céſar? Hélas! ce joug qui fut la peine de la frayeur de nos aïeux, s'eſt appeſanti ſur nos têtes. O Fortune, après le malheur des pères, en donnant un maître aux enfans, que ne leur laiſſois-tu la guerre !

Déjà Pompée a reconnu que les Dieux & les deſtins de Rome ſe ſont rangés de l'autre parti, & ſa défaite le force enfin à renoncer à ſa fortune. Il s'arrête ſur une éminence, d'où il découvre ce qu'il n'a pu voir dans le tumulte du combat, toutes ſes légions rompues & diſperſées dans les campagnes. Il voit combien de têtes il a fallu abattre avant d'arriver à la ſienne, combien d'hommes ont péri pour un ſeul, combien de ſang ſa ruine a coûté : mais loin de s'applaudir, comme il arrive aux malheureux, d'entraîner tout dans ſon naufrage, & d'envelopper dans ſa perte tant de peuples & tant de Rois ; pour obtenir que le plus grand nombre de ſes défenſeurs lui ſurvive, il

ſe

ſe réſout encore à adreſſer des vœux aux Dieux cruels qui l'ont trahi ; & pour toute conſolation, il leur demande le ſalut du monde. « Grands Dieux, dit-il, épargnez ces peuples : Pompée peut être malheureux ſans que Rome & l'Univers périſſent. Si vous voulez me frapper encore, & me porter de plus ſenſibles coups, j'ai une femme, j'ai des enfans ; il vous reſte encore des victimes. N'eſt-ce pas aſſez de moi & des miens, pour aſſouvir la guerre civile ? Notre perte, ſans celle des nations, ſera-t-elle trop peu pour vous ? O Fortune ! pourquoi t'obſtiner à tout déchirer, à tout détruire ? Rien au monde n'eſt plus à moi ».

Il dit, & parcourant ſes troupes diſperſées, il les rappelle du combat où elles ſe livroient à une mort certaine. Il dit hautement que c'en eſt trop pour lui. Il ne manquoit à ce Héros ni la volonté, ni la force de ſe jeter au milieu des glaives, la gorge & le ſein découverts ; mais il craignoit qu'en le voyant tomber ſon armée ne pût ſe ré-

ſoudre à la fuite, & ne ſe fit maſſacrer elle-même ſur le corps de ſon Général. Peut-être vouloit-il dérober ſa mort aux yeux de Céſar ; mais en vain : le malheureux ! dans quelque lieu qu'il meure, ſa tête ſera portée à ſon beau père, qui en repaîtra ſes regards. Son épouſe elle-même contribue à ſa fuite. O Cornélie ! il doit te voir encore : le ſort veut qu'il meure à tes yeux.

Le courſier que monte Pompée (18) l'éloigne du combat : le Héros ſe retire, mais ſans appréhender les traits qui volent après lui ; & conſervant dans le malheur extrême une ame plus forte que le malheur, il ne lui échappe ni larmes, ni gémiſſemens : c'eſt une douleur vénérable, qui lui laiſſe toute ſa majeſté, une douleur telle que Pompée la devoit aux calamités de Rome. Pharſale ne l'a point vu changer de viſage ; & autant l'infidèle Fortune l'a trouvé au deſſus d'elle durant le cours de ſes triomphes, autant il lui eſt ſupérieur encore au comble de l'adverſité. Il s'en va libre, & délivré du

poids d'une grandeur qui l'accabloit. C'eſt à préſent qu'il peut tout à loiſir ſe rappeler ſes jours proſpères. Cette eſpérance qui l'égaroit, & qui ne devoit jamais ſe réaliſer, l'abandonne; & l'ambition de ce qu'il vouloit être ne l'empêche plus de voir tout ce qu'il a été.

Fuis, Pompée, fuis les ſanglans combats, & prends les Dieux à témoins que déſormais, ſi l'on pourſuit la guerre, ce n'eſt plus pour toi qu'on s'obſtine à mourir. Le reſte de cette bataille, après ta fuite, doit auſſi peu s'imputer à toi, que les nouveaux revers que Rome éprouvera dans l'Afrique, à Munda, ſur le Nil. Le nom de Pompée (19), volant de bouche en bouche, ne ſera plus dans l'univers le cri d'alarme, le ſignal des batailles; les deux contendans déſormais ſeront Céſar & la Liberté: la guerre entre eux eſt implacable; & le Sénat, en ton abſence, prouvera, en mourant, que ce n'eſt pas pour toi, mais pour lui, qu'il a combattu. O Pompée, n'es-tu pas heureux de t'éloigner de ce car-

nage ? de n'avoir pas ſous les yeux ces forfaits ? & de ne pas voir ces cohortes écumant de rage & nageant dans le ſang ? Regarde (20) ces fleuves dont les eaux en ſont rougies & fumantes, & porte compaſſion à Céſar. Avec quel trouble & quels remords le malheureux va rentrer dans Rome, après ce coupable ſuccès ! Compare ſon ſort avec le tien ; & l'abandon, l'exil chez des peuples barbares, le complot même d'un Roi perfide & ſon exécrable attentat, tout ce qui te reſte à ſouffrir te paroîtra une faveur des Dieux. Le vainqueur eſt bien plus à plaindre ! Défends aux peuples de te donner des larmes ; apprends à l'univers à reſpecter en toi les revers comme les ſuccès ; aborde les rois d'un viſage tranquille, & qui n'ait rien d'un ſuppliant ; parcours des yeux les villes que tu as poſſédées, les royaumes que tu as donnés, le Pont, l'Egypte, la Libye ; & choiſis la terre où tu veux mourir.

Lariſſe eſt le premier aſile de ce grand Homme, après ſa défaite ; elle voit la

première cette tête auguſte, dont le malheur n'a point abattu la fierté. Dans cette ville, qui lui eſt fidèle encore (*a*), les citoyens ſe répandent en foule, & volent au devant de lui comme s'il étoit triomphant. Ils lui apportent en pleurant leurs richeſſes; ils lui ouvrent leurs maiſons & leurs temples; ils demandent à partager ſes périls & ſa fortune; car il lui reſte encore aſſez de la ſplendeur de ſon nom, & Pompée, tout malheureux qu'il eſt, ne ſe voit encore inférieur qu'à lui-même. Il ne tient qu'à lui de ramener les nations aux combats, de lutter de nouveau contre les deſtinées. « Mais que me ſerviroit, dit-il, dans l'état où je ſuis, ce zèle généreux que vous me témoignez ? Peuples, donnez-vous au vainqueur ». O Céſar! dans le moment même que ſur des monceaux de morts tu achèves de déchirer les entrailles de

(*a*) C'étoit la ſeule des villes de la Theſſalie, qui, à l'arrivée de Céſar, ne s'étoit pas rendue à lui.

ta patrie, ton gendre te cède l'univers, & l'exhorte à ſe rendre à toi. Il part de Lariſſe, accompagné des gémiſſemens & des larmes d'un peuple qui reproche aux Dieux leur injuſte rigueur. C'eſt là (21), Pompée, que tu l'éprouves dans toute ſa pureté, cet amour du monde, que tu as dans tous les temps recherché avec tant de ſoin; c'eſt à préſent que tu en goûtes les fruits: l'homme heureux ne ſait pas ſi on l'aime.

Lorſque Céſar croit avoir fait couler aſſez de ſang dans la Theſſalie, il laiſſe la vie au reſte de l'armée, comme à une multitude vile qui périroit inutilement. Mais de peur que le camp de Pompée ne raſſemble les fugitifs, & que le calme de la nuit ne faſſe ceſſer l'épouvante, il ſe hâte de s'emparer des retranchemens de l'ennemi. Il ne craint pas que ſes ſoldats, quoique laſſés des travaux d'une bataille, ſoient rebutés de ce nouvel ordre; il n'a pas même beſoin d'une longue harangue pour les mener au butin. « Compagnons, dit-il,

la victoire eſt complète ; il ne reſte plus qu'à payer votre ſang, & c'eſt à moi de vous montrer où vous attend votre ſalaire: car je n'appelle pas vous donner ce que chacun de vous a le droit d'acquérir, & va ſe donner à lui-même. Voilà un camp ouvert & abandonné, qui regorge de tréſors : là, ſe trouve amaſſé tout l'or de l'Italie ; ſous ces tentes ſont accumulées toutes les richeſſes de l'Orient. La fortune de vingt Rois & celle de Pompée réunies attendent des maîtres. Hâtez-vous de prévenir ceux que vous chaſſez devant vous. Ne laiſſez pas aux vaincus le temps de vous enlever leurs dépouilles ».

Il n'en fallut pas davantage pour engager ces furieux, que dévoroit la ſoif de l'or, à ſe précipiter à travers les débris des armes, & ſur les corps ſanglans des Sénateurs & des Chefs, qu'ils foulaient aux pieds. Quelle tranchée ou quel rempart arrêteroit ces hommes avides, qui courent à leur proie & au ſalaire de leurs forfaits ? Ils brûlent de ſavoir à quel prix ils ſe ſont rendus ſi cou-

pables. Ils trouvèrent à la vérité de grandes richeſſes dont on avoit épuiſé le monde pour fournir aux frais de la guerre ; mais ce n'en étoit pas aſſez pour aſſouvir leur cupidité ; & en raviſſant tout l'or qu'ont produit les mines de l'Ibère, tout celui qu'a roulé le Tage & que l'Arimaſpe a laiſſé ſur ſes bords, le ſoldat ſe plaint que c'eſt peu pour récompenſer tant de crimes. Céſar a promis, s'il étoit vainqueur, de leur livrer le Capitole, & de mettre Rome entière au pillage : il les trompe, en ne leur donnant que le camp de Pompée à ſaccager.

Des cohortes (22) impies & ſanguinaires dorment ſous les tentes des Sénateurs ; de vils ſcélérats occupent les pavillons des Rois ; le ſoldat parricide repoſe ſur le lit de ſon père & de ſes frères égorgés. Mais leur repos eſt un affreux délire, leur ſommeil un accès de fureur. Les malheureux roulent dans leurs eſprits toutes les horreurs de Pharſale. Le crime atroce veille au fond de leur

ame ; ils ſe battent en ſonge, & leur main ſerre à vide la poignée du glaive qu'elle croit tenir. On diroit que ces campagnes gémiſſent, que cette terre coupable enfante des ombres, que l'air eſt ſouillé par les mânes, & que l'effroyable nuit des enfers s'eſt répandue dans le ciel. La victoire tourmente & punit les vainqueurs. Le ſommeil ne leur fait entendre que le ſifflement des ſerpens des Furies, ne leur fait voir que leurs flambeaux. L'ombre du citoyen qu'ils viennent d'égorger, leur apparoît ; chacun a ſur lui ſa victime qui le preſſe. L'un reconnoît les traits d'un vieillard, l'autre ceux d'un jeune homme immolé de ſa main. L'un eſt pourſuivi par le cadavre de ſon frère, l'autre a ſon père dans le cœur ; & tous ces ſpectres réunis aſſiègent l'ame de Céſar. Oreſte, Penthée, Agavé n'étoient pas plus effrayés de l'aſpect des Euménides vengereſſes. Tous les glaives qu'a vu tirer Pharſale, tous ceux que le jour de la vengeance verra briller dans le

Sénat, Céſar les voit cette nuit en ſonge, tous dirigés contre ſon ſein. Il ſe ſent comme déchiré par les fouets vengeurs des Furies. Ah ! ſi du vivant de Pompée tel eſt pour lui le tourment du remords, s'il a déjà tout l'enfer dans le cœur, quel ſera bientôt ſon ſupplice !

Mais enfin délivré des tourmens du ſommeil, dès que la lumière du jour éclaire les champs de Pharſale, il y promène ſes regards, & s'applaudit de les voir couverts de ſes ennemis maſſacrés. Il va juſqu'à leur refuſer les honneurs de la ſépulture (*a*). L'exemple même d'Annibal, qui avoit rendu les devoirs funèbres à deux Conſuls, ne le touche point. Il excepte ſes citoyens d'un droit commun à tous les hommes. Cruel, nous ne demandons pas (23) autant de bûchers qu'il y a de morts, mais un ſeul, qui conſume à la fois tous ces Peu-

(*a*) Ce fait eſt démenti par Appien, qui dit, en parlant du Centurion Craſtinus : *Cadaver ejus ſeorſim ſepelliit Cæſar prope communem aliarum tumulum.*

ples. Fais ſeulement entaſſer ſur eux les forêts de l'Œta ou du Pinde ; & ſi tu veux encore ajouter au malheur de Pompée, qu'il en découvre la flamme du milieu des mers. Quelle vengeance veux-tu tirer des morts ? Il eſt égal pour eux que ce ſoit l'air ou le feu qui les conſume. Tout ce qui périt eſt reçu dans le ſein paiſible de la Nature, & les corps ſubiſſent d'eux-mêmes la loi de leur diſſolution. Si ce n'eſt pas aujourd'hui qu'ils brûlent, ce ſera quand la terre & les eaux brûleront, dans cet embraſement du monde, où la pouſſière de nos oſſemens & la cendre des globes céleſtes ſe mêleront dans un même bûcher. Les mânes de tes ennemis & les tiens n'auront qu'un même aſile ; tu ne t'éleveras pas plus haut vers le ciel, tu n'auras pas une meilleure place que les vaincus dans l'éternelle nuit. La mort n'eſt point eſclave de la Fortune. La terre engloutit tout ce qu'elle engendre ; & celui des morts qui n'a point d'urne, repoſe ſous la voûte du ciel. Mais, toi, d'où vient

que tu t'éloignes ? que ne demeures-tu dans ces champs empeſtés ? Bois, ſi tu l'oſes, de ces eaux ſanglantes ; reſpire cet air, ſi tu le peux. Ces cadavres te forcent à leur céder Pharſale. Le champ de bataille leur reſte ; ils en ont chaſſé le vainqueur.

L'odeur de cette proie immenſe attire les loups de la Thrace & les lions de Pholoé. Tous les animaux dévorans quittent leurs ténébreux aſiles. Les oiſeaux voraces qui avoient ſuivi les camps des deux armées, ſe raſſemblent dans celui-ci. Jamais de ſi épaiſſes nuées de vautours (24) n'avoient preſſé l'air de leurs aîles, ni obſcurci la lumière du ciel. Des légions d'oiſeaux raviſſans s'élancent des forêts voiſines, & une roſée de ſang diſtille de tous les arbres où ils vont ſe percher ; ſouvent même ſur les enſeignes & ſur la tête des vainqueurs ils laiſſent tomber du haut des airs des lambeaux ſanglans, dont leurs griffes ſe laſſent de porter le poids. Bientôt raſſaſiés de cette pâture, ils l'abandonnent ;

& la plus grande partie du carnage que Céſar a fait des Romains, engraiſſe les champs de Pharſale.

O malheureuſe Theſſalie (25) ! par quel crime as-tu irrité les Dieux, pour être chargée de tant d'horreurs ? Combien de ſiècles s'écouleront, avant que l'avenir te pardonne les malheurs de cette guerre ? Peux-tu produire des moiſſons qui ne ſoient pas empoiſonnées & ſouillées de taches de ſang ? Le ſoc peut-il ouvrir ton ſein, ſans troubler le repos des mânes ? Hélas ! avant que tes campagnes inondées de ſang ſoient déſſéchées, une nouvelle guerre va les en arroſer. Quand Rome raſſembleroit les cendres que renferment tous ſes tombeaux, cet amas n'égaleroit point les monceaux de cendres romaines que ſillonne ici la charrue, ni les tas d'oſſemens blanchis que briſe le fer du laboureur. Jamais aucun vaiſſeau n'eût oſé aborder à ce rivage malheureux ; jamais le ſoc n'eût ſoulevé cette abominable terre ; les peuples auroient abandonné

ces champs habités par les mânes ; aucun paſteur n'eût laiſſé paître à ſes troupeaux des herbages engraiſſés de ſang ; & pareille à ces contrées que les feux brûlans du ſoleil, ou que les glaces d'un éternel hiver rendent inhabitables, la Theſſalie ſeroit déſerte, ſi ces campagnes étoient les ſeules que la guerre civile eût ſouillées. Mais les Dieux n'ont pas voulu donner au reſte de la terre le droit de les déteſter : ils égalent tous les climats en les chargeant des mêmes crimes ; & Munda, Mutine, Actium, nouveaux théâtres de nos malheurs, feront pardonner à Pharſale.

EXCERPTA
EX LIBRO SEPTIMO.

(1) QUALIS erat populi facies, clamorque faventis,
Olim, cum juvenis, primique ætate triumphi,
Poſt domitas gentes, quas torrens ambit Iberus,
Et quæcunque fugax Sertorius impulit arma,
Veſpere pacato, purâ venerabilis æquè
Quàm currus ornante togâ, plaudente Senatu,
Sedit adhuc Romanus Eques. Seu fine bonorum
Anxia venturis ad tempora læta refugit;
Sive per ambages ſolitas contraria viſis
Vaticinata quies, magni tulit omnia planctûs;
Seu vetito patrias ultra tibi cernere ſedes
Sic Romam Fortuna dedit. Ne rumpite ſomnos,
Caſtrorum vigiles; nullas tuba verberet aures:
Craſtina dira quies.

(2) Te miſto fleſſet luctu, juveniſque, ſenexque,
Injuſſuſque puer: laceraſſet crine ſoluto
Pectora femineum, ſeu Bruti funere, vulgus.
Nunc quoque tela licet paveant victoris iniqui,
Nunciet ipſe licet Cæſar tua funera, flebunt;
Sed dum thura ferent, dum laurea certa tonanti.

(3) Vicerat aſtra jubar, cum miſto murmure turba
Caſtrorum fremuit, fatiſque trahentibus orbem,

Signa petit pugnæ. Miſeri pars maxima vulgi
Non totum viſura diem, tentoria circum
Ipſa ducis queritur, magnoque accenſa tumultu,
Mortis vicinæ properantes admovet horas.
Dira ſubit rabies. Sua quiſque, ac publica fata
Præcipitare cupit : ſegnis, paviduſque vocatur,
Ac nimium patiens ſoceri Pompeius, & orbis
Indulgens regno, qui tot ſimul undique gentes
Juris habere ſui vellet, pacemque timeret.
Necnon & reges, populique queruntur Eoi
Bella trahi, patriâque procul tellure teneri.
Hoc placet, ô ſuperi, cum vobis vertere cuncta
Propoſitum, noſtris erroribus addere crimen.

(4) In Pompeianis votum eſt Pharſalia caſtris.

(5) Hoc pro tot meritis ſolum te, Magne, precatur,
Uti ſe Fortuna velis; procereſque tuorum
Caſtrorum, regeſque tui, cum ſupplice mundo,
Affuſi, vinci ſocerum patiare rogamus.
Humani generis tam longo tempore bellum
Cæſar erit ? Meritò Pompeium vincere lentè
Gentibus indignum eſt, à tranſcurrente ſubactis.
Quò tibi fervor abit ? Aut quò fiducia fati ?
De ſuperis, ingrate, times ! cauſamque ſenatûs
Credere diis dubitas ! ipſæ ſua ſigna revellent,
Proſilientque acies. Pudeat viciſſe coactum.
Si duce te juſſo, ſi nobis bella geruntur,
Sit juris quocumque velint concurrere campo....
Scire ſenatus avet, miles te, Magne, ſequatur,
An comes.

(6) Si

(6) Si placet hoc, inquit cunctis; si milite Magno,
Non duce, tempus eget, nil ultra fata morabor.
Involvat populos unâ Fortuna ruinâ.....
Quis furor, ô cœci, scelerum! Civilia bella
Gesturi, metuunt ne non cum sanguine vincant!
. . . . . Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali. Fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si comminus instant,
Et differre potest. Placet hoc tam prospera rerum
Tradere Fortunæ! Gladio permittere mundi
Discrimen! pugnare ducem, quam vincere, malunt!
Res mihi Romanas dederas, Fortuna, regendas;
Accipe majores, & cæco in Marte tuere.
Pompei nec crimen erit, nec gloria bellum.
. . . . . Neque enim victoria Magno
Lætior. Aut populis invisum, hac clade peractâ,
Aut hodie Pompeius erit miserabile nomen.
Omne malum victi, quod fors feret ultima rerum,
Omne nefas victoris erit. Sic fatur, & arma
Permittit populis; frænosque furentibus irâ
Laxat; & ut victus violento navita Coro,
Dat regimen ventis, ignavumque arte relictâ
Puppis onus trahitur.

(7) . . . . . Multorum pallor in ore
Mortis venturæ est, facieque simillima fato.
Adveniisse diem, qui fatum rebus in ævum
Conderet humanis, & quæri Roma quid esset,
Illo Marte palam est. Sua quisque pericula nescit,
Attonitus majore metu. . . . . .
. . . . . Urbi, Magnoque, timetur.

(8) Si liceat ſuperis hominum conferre labores,
Non aliter Phlegrâ rabidos tollente gigantes,
Martius incaluit Siculis incudibus enſis,
Et rubuit flammis iterum Neptunia cuſpis,
Spiculaque extenſo Pæan Pythone recoxit,
Pallas Gorgoneos diffudit in Ægida crines,
Pallenæa Jovi mutavit fulmina Cyclops.

(9) O ſummos hominum, quorum Fortuna per orbem
Signa dedit! quorum fatis cœlum omne vacavit!
Hæc & apud ſeras gentes, populoſque nepotum,
Sive ſuâ tantum venient in ſecula famâ,
Sive aliquid magnis noſtri quoque cura laboris
Nominibus prodeſſe poteſt; cum bella legentur,
Speſque metuſque ſimul, perituraque vota movebunt;
Attonitique omnes veluti venientia fata,
Non tranſmiſſa legent, & adhuc tibi, Magne, favebunt.

(10) O domitor mundi, rerum fortuna mearum,
Miles, adeſt toties optatæ copia pugnæ.
Nil opus eſt votis: jam fatum accercite ferro.
In manibus veſtris, quantus ſit Cæſar, habetis.
Hæc eſt illa dies, mihi quam Rubiconis ad undas
Promiſſam memini, cujus ſpe movimus arma,
In quam diſtulimus vetitos remeare triumphos;
Hæc eadem eſt hodie quæ pignora, quæque Penates
Reddat, & emerito faciat vos Marte colonos;
Hæc fato quæ teſte probet, quis juſtius arma

Sumpſerit ; hæc acies victum factura nocentem eſt.
Si pro me patriam ferro flammiſque petiſtis,
Nunc pugnate truces, gladioſque exolvite culpâ.
Nulla manus belli, mutato judice, pura eſt.
Non mihi res agitur ; ſed vos, ut libera ſitis
Turba precor, gentes ut jus habeatis in omnes.
Ipſe ego privatæ cupidus me reddere vitæ,
Plebeiâque togâ modicum componere civem,
Omnia dum vobis liceant, nihil eſſe recuſo.
Invidiâ regnate meâ. Nec ſanguine multo
Spem mundi petitis : Graiis delecta juventus
Gymnaſiis aderit, ſtudioque ignava paleſtræ,
Et vix arma ferens, & miſtæ diſſona turbæ
Barbaries ; non illa tubas, non agmine moto
Clamorem latura ſuum. Civilia paucæ
Bella manus facient : pugnæ pars magna levabit
His orbem populis, Romanumque obteret hoſtem.
Ite per ignavas gentes, famoſaque regna,
Et primo ferri motu proſternite mundum.
Sitque palam, quas tot duxit Pompeius in urbem
Curribus, unius gentes non eſſe triumphi.
Armenioſne movet, Romana potentia cujus
Sit ducis? aut emtum minimo vult ſanguine quiſquam
Barbarus Heſperiis Magnum præponere rebus?
Romanos odêre omnes, dominiſque gravantur,
Quos novêre, magis. Sed me Fortuna meorum
Commiſit manibus, quorum me Gallia teſtem
Tot fecit bellis. Cujus non militis enſem
Agnoſcam? cœlumque tremens cum lancea tranſit,
Dicere non fallar quo ſit vibrata lacerto.

Quod ſi ſigna ducem nunquam fallentia veſtrum
Conſpicio, facieſque truces, oculoſque minaces,
Viciſtis. Videor fluvios ſpectare cruoris,
Calcatoſque ſimul reges, ſparſumque ſenatûs
Corpus, & immenſa populos in cæde natantes.
Sed mea fata moror, qui vos in tela ruentes
Vocibus his teneo. Veniam date bella trahenti:
Spe trepido: haud unquam vidi tam magna daturos,
Tam prope me ſuperos. Camporum limite parvo
Abſumus à votis. Ego ſum, cui, Marte peracto,
Quæ populi regeſque tenent, donare licebit...:
Aut merces hodie bellorum, aut pœna paratur.
Cæſareas ſpectate cruces, ſpectate catenas,
Et caput hoc poſitum roſtris, effuſaque membra,
Septorumque nefas, & clauſi prœlia campi.
Cum duce Syllano gerimus civilia bella.
Veſtri cura movet. Nam me ſecura manebit
Sors quæſita manu: fodientem viſcera cernet
Me mea, qui non dum victo reſpexerit hoſte.
Dii, quorum curas abduxit ab æthere tellus,
Romanuſque labor, vincat, quicumque neceſſe
Non putat in victos ſævum diſtringere ferrum,
Quique ſuos cives, quod ſigna adverſa tulerunt,
Non credit feciſſe nefas. Pompeius in arcto
Agmina veſtra loco, vetitâ virtute moveri,
Cum tenuit, quanto ſatiavit ſanguine ferrum!
Vos tamen hoc oro, juvenes, ne cædere quiſquam
Hoſtis terga velit. Civis qui fugerit, eſto.
Sed dum tela micant, non vos pietatis imago
Ulla, nec aversâ conſpecti fronte parentes

Commoveant : vultus gladio turbate verendos. . . .
Sternite jam vallum foſſaſque implete ruina,
Exeat ut plenis acies non ſparſa maniplis.
Parcite ne caſtris. Vallo tendetis in illo,
Unde acies peritura venit.

(11) . . . . . Quem flagitat, inquit,
Veſtra diem virtus, finis civilibus armis
Quem quæſiſtis, adeſt. Totas effundite vires.
Extremum ferri ſupereſt opus, unaque gentes
Hora trahit. Quiſquis patriam, caroſque penates,
Qui ſobolem, ac thalamos, deſertaque pignora quærit,
Enſe petat : medio poſuit Deus omnia campo.
Cauſa jubet melior ſuperos ſperare ſecundos :
Ipſi tela regent per viſcera Cæſaris, ipſi
Romanas ſancire volent hoc ſanguine leges.
Si ſocero dare regna meo, mundumque pararent,
Præcipitare meam fatis potuere ſenectam.
Non iratorum populis urbique deorum eſt,
Pompeium ſervare ducem. Quæ vincere poſſent
Omnia contulimus. Subiere pericula clari
Sponte viri, ſacraque antiquus imagine miles.
Si Curios his fata darent, reduceſque Camillos
Temporibus, Decioſque caput fatale voventes,
Hinc ſtarent. Primo gentes oriente coactæ,
Innumeræque urbes, quantas in prœlia numquam
Excivere manus. Toto ſimul utimur orbe. . . .
Credite pendentes è ſummis mœnibus urbis,
Crinibus effuſis, hortari in prœlia matres;
Credite grandævum, vetitumque ætate ſenatum

Arma ſequi, ſacros pedibus proſternere canos;
Atque ipſam domini metuentem occurrere Romam.
Credite, qui nunc eſt, populum, populumque futurum
Permiſtas afferre preces. Hæc libera naſci,
Hæc vult turba mori. Si quis poſt pignora tanta
Pompeio locus eſt; cum prole, & conjuge ſupplex,
Imperii ſalvâ ſi majeſtate liceret,
Volverer ante pedes. Magnus, niſi vincitis, exul,
Ludibrium ſoceri, veſter pudor, ultima fata
Deprecor, ac turpes extremi cardinis annos,
Ne diſcam ſervire ſenex. Tam mœſta locuti
Voce ducis flagrant animi, Romanaque virtus
Erigitur, placuitque mori, ſi vera timeret.

(12) . . . . . Hac luce cruentâ
Effectum, ut Latios non horreat India faſces;
Nec vetitos errare Daas in mœnia ducat,
Sarmaticumque premat ſuccinctus Conſul aratrum;
Quod ſemper ſevas debet tibi Parthia pœnas;
Quod fugiens civile nefas, redituraque nunquam
Libertas, ultra Tigrim, Rhenumque receſſit,
Ac toties nobis jugulo quæſita, negatur,
Germanum, Scythicumque bonum, nec reſpicit ultrà
Auſoniam. Vellem populis incognita noſtris;
Vulturis ut primùm lævo fundata volatu
Romulus infami complevit mœnia luco,
Uſque ad Theſſalicas ſerviſſet Roma ruinas.
De Brutis, Fortuna queror. Quid tempora legum
Egimus, aut annos à Conſule nomen habentes?

Felices Arabes, Medique, Eoaque tellus,
Quam ſub perpetuis tenuerunt fata tyrannis!
Ex populis qui regna ferunt, ſors ultima noſtra eſt,
Quos ſervire pudet. Sunt nobis nulla profecto
Numina: cum cæco rapiantur ſecula caſu,
Mentimur regnare Jovem. Spectabit ab alto
Æthere Theſſalicas, teneat cum fulmina, cædes!
Scilicet ipſe petet Pholoen, Petet ignibus Œten,
Immeritæque nemus Rhodopes, pinuſque minantes;
Caſſius hoc potiùs feriet caput? Aſtra Thyeſtæ
Abſtulit, & ſubitis damnavit noctibus Argos;
Tot ſimiles fratrum gladios, patrumque gerenti
Theſſaliæ dabit ille diem? mortalia nulli
Sunt curata deo. Cladis tamen hujus habemus
Vindictam, quantam terris dare numina fas eſt.
Bella pares ſuperis facient civilia divos;
Fulminibus manes, radiiſque ornabit, & aſtris,
Inque deum templis jurabit Roma per umbras.

(8) . . . . . Vidêre parentes
Frontibus adverſis, fraternaque comminus arma,
Nec libuit mutare locum. Tamen omnia torpor
Pectora conſtrixit; geliduſque in viſcera ſanguis
Perculſa pietate coit; totæque cohortes
Pila parata diu tenſis tenuere lacertis.

(14) Ut primùm ſonipes transfixus pectora ferro,
In caput effuſi calcavit membra regentis;
Omnis eques ceſſit campis, glomeratque pubes
In ſua converſis præceps ruit agmina frænis.
Perdidit inde modum cædes, ac nulla ſecuta eſt

Pugna : ſed hinc jugulis, hinc ferro bella geruntur:
Nec valet hæc acies tantum proſternere, quantum
Inde perire poteſt.

(15) . . . . . Quacunque vagatur,
Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum,
Biſtonas aut Mavors agitans, ſi verbere ſævo
Palladiâ ſtimulet turbatos ægide currus;
Nox ingens ſcelerum, & cædes oriuntur, & inſtar
Immenſæ vocis gemitus, & pondera lapſi
Pectoris arma ſonant, confractique enſibus enſes.

(16) Illîc plebeiâ contectus caſſide vultus,
Ignotuſque hoſti, quod ferrum Brute tenebas!
O decus imperii, ſpes ô ſuprema ſenatus,
Extremum tanti generis per ſecula nomen,
Ne rue per medios nimium temerarius hoſtes,
Nec tibi fatales admoveris ante Philippos,
Theſſaliâ periture tuâ. Nil proficis iſtic,
Cæſaris intentus jugulo : nondum attigit arcem
Juris, & humanum culmen, quo cuncta reguntur,
Egreſſus, meruit fatis tam nobile letum.
Vivat, &, ut Bruti procumbat victima, regnet.

(17) Non iſtas habuit pugnæ Pharſalia partes,
Quas aliæ clades : illic per fata virorum;
Per populos hîc Roma perit. . . . . .
Vincitur hîc gladiis omnis quæ ſerviet ætas.
Proxima quid ſoboles, aut quid meruere nepotes
In regnum naſci? pavidè num geſſimus arma?

Teximus an jugulos? alieni pœna timoris
In noſtra ſervice ſedet. Poſt prœlia natis
Si dominum, Fortuna, dabas, & bella dediſſes.

(18) . . . . . Tunc Magnum concitus aufert
A bello ſonipes, non tergo tela paventem,
Ingenteſque animos extrema in fata ferentem.
Non gemitus, non fletus erat; ſalvâque verendus
Majeſtate dolor, qualem te, Magne, decebat
Romanis preſtare malis. Non impare vultu
Aſpicis Emathiam: nec, te vidêre ſuperbum
Proſpera bellorum, nec fractum adverſa videbunt;
Quamque fuit læto per tres infida triumphos,
Tam miſero Fortuna minor.

(19) Non jam Pompeii nomen populare per orbem,
Nec ſtudium belli; ſed par, quod ſemper habemus,
Libertas & Cæſar erunt. Teque inde fugato
Oſtendet moriens, ſibi ſe pugnaſſe ſenatus.

(20) Reſpice turbatos incurſu ſanguinis amnes,
Et ſoceri miſerere tui. Quo pectore Romam
Intrabit factus campis felicior iſtis?
Quidquid in ignotis ſolus regionibus exul,
Quidquid ſub Phario poſitus patiere tyranno,
Crede deis, longo fatorum crede favori.
Vincere pejus erat.

(21) Nunc tibi vera fides quæſiti, Magne, favoris
Contigit, ac fructus. Felix ſe neſcit amari.

(22) . . . . . Capit impia plebes
Ceſpite patricio ſomnos; vacuumque cubile
Regibus infandus miles premit; inque parentum,
Inque toris fratrum poſuerunt membra nocentes,
Quos agitat veſana quies, ſomnique furentes.
Theſſalicam miſeri verſant in pectore pugnam.
Invigilat cunctis ſævum ſcelus, armaque tota
Mente agitant, capuloque manus abſente moventur.
Ingemuiſſe putes campos, terramque nocentem
Inſpiraſſe animas, infectumque aëra totum
Manibus, & ſuperam Stygiâ formidine noctem.
Exigit à meritis triſtes victoria pœnas,
Sibilaque & flammas infert ſopor. Umbra peremptæ
Civis adeſt; ſua quemque premit terroris imago;
Ille ſenum vultus, juvenum videt ille figuras;
Hunc agitant totis fraterna cadavera ſomnis;
Pectore in hoc pater eſt; omnes in Cæſare manes....
Hunc omnes gladii, quos aut Pharſalia vidit,
Aut ultrix viſura dies ſtringente ſenatu,
Illâ nocte premunt; hunc infera monſtra flagellant.

(23) . . . . . Petimus non ſingula buſta,
Diſcretoſque rogos: unum da gentibus ignem:
Non interpoſitis urantur corpora flammis.
Aut generi ſi pœna juvat, nemus extrue Pindi;
Erige congeſtas Œtæo robore ſylvas;
Theſſalicam videat Pompeius ad æquore flammam.
Nil agis hac irâ. Tabeſne cadavera ſolvat,
An rogus, haut refert. Placido natura receptat
Cuncta ſinu, finemque ſui ſibi corpora debent.

Hos, Cæſar, populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus, oſſibus aſtra
Miſturus. Quòcunque tuam Fortuna vocabit,
Hæ quoque eunt animæ. Non altius ibis in auras,
Non meliore loco Stygiâ ſub nocte jacebis.
Libera Fortunâ Mors eſt; capit omnia tellus
Quæ genuit: cœlo tegitur qui non habet urnam.
Tu, cui dant pœnas inhumato funere gentes,
Quid fugis hanc cladem? quid olentes deſeris agros?
Has trahe, Cæſar, aquas; hoc, ſi potes, utere cœlo.
Sed tibi tabentes populi Pharſalia rura
Eripiunt, campoſque tenent victore fugato.

(24) . . . . . Nunquam ſe tanto vulture cœlum
Induit, aut plures preſſerunt aëra pennæ.
Omne nemus miſit volucres, omniſque cruenta
Alite, ſanguineis ſtillavit roribus arbor.
Sæpe ſuper vultus victoris, & impia ſigna
Aut cruor, aut alto defluxit ab æthere tabes;
Membraque dejecit jam laſſis unguibus ales.

(25) Theſſalica infelix, quo tanto crimine, tellus,
Læſiſtis ſuperos, ut te tot mortibus unam,
Tot ſcelerum fatis premerent? quod ſufficit ævum,
Immemor ut donet belli tibi damna vetuſtas?
Quæ ſeges infectâ ſurget non decolor herbâ?
Quo non Romanos violabis vomere manes?

Argument du huitième Livre.

POMPÉE va trouver Cornélie à Lesbos. Il ſe rembarque avec elle. Il envoie Dejotarus ſolliciter le ſecours du Parthe. Il aſſemble les reſtes du Sénat ſur la côte de Cilicie, à l'embouchure du Selinus, & tient conſeil pour décider s'il doit ſe réfugier chez le Parthe, en Egypte, ou chez le Numide. On le détermine à paſſer en Egypte. Dès que Pompée ſe préſente devant Péluſe, les Miniſtres de Ptolomée s'aſſemblent pour délibérer ſur le parti que le Roi doit prendre. Photin, pour acheter la faveur de Céſar, opine à la mort de Pompée. Ce conſeil eſt ſuivi. Achillas eſt chargé de l'exécution. Mort de Pompée. Ses funérailles.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE HUITIÈME.

A TRAVERS les bois de Tempé, & au deſſus de l'étroit paſſage ouvert par Alcide au Pénée entre l'Olympe & l'Oſſa, Pompée (*a*), excitant ſon courſier déjà excédé de fatigue, s'efforce (1) par de longs détours de dérober les traces de ſa fuite au vainqueur. Plein de trouble & d'inquiétude, il regarde ſans ceſſe autour de lui ; le bruit des vents dans les forêts, le pas de ſes compagnons l'épouvante. Quoique déchu de

(*a*) *Superſtes dignitati ſuæ vixit, ut cum majore dedecore per Theſſalica Tempe equo fugeret, pulſus Lariſſâ.* Flor. lib. 4. c. 2.

ſa grandeur, il ſait de quel prix eſt encore ſa vie, & ne doute pas que Céſar ne payât ſa tête auſſi cher qu'il payeroit celle de Céſar. Mais il a beau chercher des routes ſolitaires, ſes traits ſont trop connus pour qu'il lui ſoit permis de ſe tenir long-temps caché. Les peuples d'alentour (2), qui accourent à ſon camp, & à qui la renommée n'a pas encore annoncé ſa défaite, le rencontrent, s'étonnent, ne peuvent concevoir un renverſement ſi rapide dans la fortune de ce grand Homme, & ont peine à le croire lui-même, quand il leur dit qu'il a tout perdu. Dans l'état où il eſt réduit, les témoins l'importunent : il aimeroit mieux être inconnu par-tout, & pouvoir traverſer le monde en ſûreté, à la faveur d'un nom obſcur. Mais la fortune punit de ſes propres bienfaits les malheureux qu'elle abandonne ; elle ſurcharge l'adverſité du poids d'une renommée éclatante, & inſulte au bonheur paſſé. C'eſt à préſent que Pompée avoue que ſes proſpérités ont été trop rapides, qu'il

ſe plaint de l'éclat de ſes premiers triomphes, & qu'il rappelle en gémiſſant l'orgueil dont l'enfloient ſes victoires. C'eſt ainſi (3) que le malheur d'avoir trop vécu a obſcurci la gloire de tant de grands Hommes. Si le dernier jour du bonheur n'eſt pas auſſi le dernier de la vie, & ſi la mort ne prévient les revers, la félicité paſſée ſe change en opprobre. Et qui jamais, après cet exemple, oſera ſe livrer à la proſpérité, ſans avoir préparé ſa mort (*a*) ?

Arrivé au bord où le Pénée, rougi du ſang verſé dans les champs de Pharſale, ſe précipite dans la mer, Pompée ſe jette dans une barque à peine aſſez ſolide pour aller ſur un fleuve, & trop fragile pour réſiſter au choc des vents & des flots. C'eſt ſur ce foible eſquif que

(*a*) *Qui* (*Pompeius*) *ſi ante biennium quam ad arma itum eſt, graviſſimâ tentatus valetudine, deceſſiſſet in Campaniâ.... defuiſſet fortunæ deſtruendi ejus locus ; & quam apud ſuperos habuerat magnitudinem, illibatam detuliſſet ad inferos.* Vell. Paterc. lib. 2. cap. 48.

s'échappe, avec un nautonnier tremblant, celui dont les flottes couvrent encore les mers de Corcire & de Leucade, celui que la Liburnie & la Cilicie reconnoiſſent pour leur vainqueur. Un navire plus fort ſe préſente, il y monte, & il ordonne (4) qu'on faſſe voile vers le rivage de Lesbos, vers cette île dépoſitaire de ce qu'il a de plus cher au monde. C'eſt là, Cornélie, que tu vivois cachée, & dans une inquiétude auſſi cruelle que ſi tu avois été au milieu des champs de Pharſale. De noirs préſages t'agitent ſans ceſſe; à chaque inſtant ton ſommeil eſt troublé par de violentes frayeurs; tes nuits ſe paſſent en Theſſalie; & dès que le jour chaſſe les ténèbres, errante ſur la cime des rochers qui bordent la mer, les yeux attachés ſur les flots, tu es la première à découvrir dans le lointain les voiles flottantes d'un vaiſſeau qui s'avance; mais lorſqu'il aborde, tu n'oſes demander des nouvelles de ton époux. Tu vois ſon navire voguer vers toi; tu ne ſais pas ce qu'il t'apporte; mais

mais dans un moment toutes tes craintes vont s'avérer. O Cornélie, celui qui vient t'annoncer le malheur de nos armes, la défaite & la fuite de ton époux, c'eſt ton époux lui-même. Il n'eſt plus temps de craindre, il eſt temps de pleurer.

Le navire aborde; Cornélie approche, & reconnoît Pompée : elle voit le crime des Dieux marqué ſur le front pâle du Héros, ſur cette face vénérable qu'il couvre de ſes cheveux blancs, & ſur ſes vêtemens tout ſouillés de pouſſière. A cette vue, elle chancelle, un nuage répandu ſur ſes yeux lui dérobe la lumière du ciel, l'excès de la douleur lui ôte le ſentiment, tout ſon corps tombe en défaillance; ſon cœur reſte long-temps immobile & glacé; & la mort qu'elle a invoquée, ſemble avoir exaucé ſes vœux.

Pompée deſcend du navire attaché au rivage, & s'avance à pas lents ſur le ſable de cette plage ſolitaire. A ſon approche, les femmes qui environnent Cornélie, retiennent leurs cris, & ne ſe per-

mettent d'accuſer le ciel que par des gémiſſement étouffés. Elles s'efforcent en vain de relever leur maîtreſſe évanouie & étendue ſur la terre. Mais ſon époux ſe penchant vers elle, & ſerrant dans ſes bras ſon corps ſaiſi d'un froid mortel, lui rend la chaleur & la vie. Cornélie, dont le ſang recommence à couler, & dont les eſprits ſe raniment, reconnoît la main qui la preſſe ; & ſes yeux ouverts ſur ſon époux, ont la force de ſoutenir la triſteſſe profonde qu'elle voit peinte ſur ſon viſage. Il lui défend de ſe laiſſer abattre par l'infortune, & reprime en ces mots l'excès de ſa douleur. « Femme de Pompée, oubliez-vous de quels aïeux (*a*) vous êtes née ? eſt-ce à une ame ſi courageuſe de ſuccomber ſous les premiers revers ? Voici le moment d'éterniſer la mémoire de vos vertus. La magnanimité de votre ſexe n'eſt point attachée au maintien des lois, ni aux travaux des armes ; le malheur d'un époux

(*a*) Les Scipions.

en eſt l'unique épreuve ; elle conſiſte à le partager & à ſavoir le ſoutenir. Elevez, affermiſſez votre ame ; que votre piété envers moi combatte & ſurmonte le ſort. Aimez votre époux d'autant plus qu'il eſt vaincu & malheureux. C'eſt à préſent ſur-tout que je fais votre gloire. Les faiſceaux, le Sénat, une foule de Rois, tout s'éloigne, tout m'abandonne ; vous ſeule me reſtez. Commencez à vous régarder comme mon ſeul ami, mon unique compagne, & à me tenir lieu de tout. Il ſeroit honteux, votre mari vivant, de montrer une douleur extrême. Réſervez vos larmes pour mon trépas ; ce ſera le dernier gage de votre foi. Juſques-là vous n'avez rien perdu ; je reſpire : ma fortune ſeule a péri ; & ſi c'eſt elle que vous pleurez, c'eſt elle que vous avez aimée ».

A ce reproche de ſon époux, Cornélie ſoulève à peine ſa tête languiſſante, & ſon cœur laiſſe échapper ces plaintes entrecoupées de ſanglots. « O femme née pour le malheur de ceux à qui mon

ſort ſe lie, que ne ſuis-je entrée dans le lit de Céſar ! J'ai couté deux fois des larmes au monde. C'eſt une implacable furie qui a préſidé deux fois à mon hymen. J'ai été funeſte à Craſſus (*a*) ; & ſon ombre, qui me pourſuit, m'a vue tranſporter dans ton camp tout le malheur que j'avois attaché à ſes armes. Miſérable ! j'ai entraîné tous les peuples dans ta ruine, j'ai éloigné tous les Dieux du plus juſte parti. O Pompé ! ô mon illuſtre époux ! Héros dont je n'étois pas digne ! quoi, le ſort qui me perſécute, a eu le droit de t'opprimer ! Pourquoi formai-je les nœuds impies qui t'alloient rendre malheureux ? Reçois ma mort, que je demande, en expiation de mon crime ; & pour te rendre la mer plus facile, les Rois plus fidèles, l'univers plus ſoumis, pour appaiſer les Dieux ; s'il eſt poſſible, jette dans les flots ta compagne : plus heureuſe ſi elle s'étoit

(*a*) Publius Craſſus, fils du Triumvir, tué chez les Parthes, dans la défaite de ſon père.

dévouée avant le malheur de tes armes pour en obtenir le ſuccès, qu'elle te ſerve au moins à expier tous les maux qu'elle cauſe au monde. O Julie! ombre que j'irritois, où que tu ſois, te voilà vengée de mon hymen par les malheurs de la guerre civile. Viens, cruelle, viens jouir encore de mon ſupplice; & appaiſée par le trépas de ton odieuſe rivale, pardonne à ton époux l'amour qu'il eut pour moi ».

A ces mots, elle tomba une ſeconde fois dans les bras de Pompée, & ſa douleur arracha des larmes à tous ceux qui en étoient témoins. La grande ame de Pompée en fut elle-même attendrie; & ce Héros, qui d'un œil ſec avoit vu les champs de Pharſale, verſa des larmes à Lesbos.

Alors le peuple de Mitelène, accourant en foule au rivage, environne Pompée, & lui dit: « Si notre île fait à jamais ſa gloire d'avoir eu en dépôt la digne moitié d'un ſi grand Homme, daignez auſſi, Pompée, nous vous en conjurons, dai-

gnez vous-même, ne fût-ce qu'une nuit, prendre pour aſile nos murs, & vous repoſer au ſein de nos Dieux domeſtiques, ſur la foi ſainte & inviolable d'un peuple qui vous eſt dévoué. Faites de Lesbos un lieu mémorable & ſacré qu'on vienne voir dans tous les ſiècles, & qui excite la vénération de tous les voyageurs romains. Vous n'avez pas de refuge plus aſſuré dans votre fuite : toute autre ville peut eſpérer de trouver grace auprès du vainqueur; celle-ci ne peut plus s'attendre qu'à ſa haîne. D'ailleurs Céſar n'a point de flottes, & nous ſommes entourés de mers. Le plus grand nombre de vos amis, ſachant où vous êtes, viendront vous retrouver ; il faut un lieu connu pour rallier vos forces. Nos richeſſes, les tréſors même de nos temples vous ſont offerts; & que ce ſoit ſur mer ou ſur terre que vous veuillez employer notre brave jeuneſſe, elle eſt prête à vous ſuivre ; diſpoſez de Lesbos, & de tout ce qui eſt en ſon pouvoir. Acceptez ce foible ſecours, de peur que Céſar n'en

profite. Enfin épargnez à un peuple qui croit avoir bien mérité de vous, l'humiliation de laiſſer croire que vous n'avez compté ſur lui que lorſque vous étiez heureux, & que vous avez douté de ſa foi dès que le ſort vous a été contraire. ». Pompée ne fut point inſenſible à la joie de trouver dans Lesbos un zèle ſi pur & ſi noble ; il s'applaudit, pour l'humanité, de voir que l'honneur & la foi n'étoient pas encore exilés du monde.

« Je crois (leur dit-il) avoir aſſez prouvé qu'il n'eſt aucun lieu de la terre qui me ſoit plus cher que Lesbos. C'eſt à Lesbos que j'ai confié toutes les affections de mon ame ; c'eſt ici que j'ai retrouvé ma maiſon, mes Dieux, une ſeconde Rome : auſſi, dans ma fuite, n'ai-je pas cherché à gagner un autre rivage ; & quoique vous euſſiez à craindre le reſſentiment de Céſar, je n'ai pas héſité à vous livrer en moi le moyen le plus sûr d'appaiſer ſa colère. Mais c'eſt aſſez, généreux Lesbiens, de vous avoir rendus coupables une fois ; je dois aller cher-

cher ailleurs de quoi réparer ma ruine. Adieu, Lesbos, peuple à jamais heureux, d'avoir acquis par ta vertu une renommée éternelle; ſoit que ton exemple engage les nations & les Rois à me ſecourir, ſoit que tu ayes la gloire d'être le ſeul qui dans mon malheur me ſoit reſté fidèle : car j'ai réſolu d'éprouver en quels lieux de la terre la juſtice règne, & en quels lieux le crime fait la loi. Dieu, qui veilles ſur mes deſtins (s'il en eſt encore un ſeul qui me protège), reçois le dernier de mes vœux; fais-moi trouver par-tout des peuples comme le peuple de Lesbos, qui, tout malheureux que je ſuis, aiment mieux s'expoſer à la colère de Céſar, que d'inſulter à ma diſgrace, ou d'attenter à ma liberté » !

Après avoir ainſi exprimé ſa reconnoiſſance, il fit porter la triſte Cornélie ſur le vaiſſeau qui l'attendoit. A la déſolation de ce peuple, on eût dit qu'on le forçoit lui-même à quitter ſa patrie. On n'entendoit ſur le rivage que des gémiſſemens & des plaintes; on ne voyoit

que des mains élevées vers le ciel ; & quoique le malheur de Pompée eût affligé tous les cœurs, c'étoit moins ce Héros qu'on plaignoit, que celle avec qui ce bon peuple étoit accoutumé à vivre comme avec une de ſes citoyennes, & qu'il voyoit avec douleur s'éloigner de lui pour jamais. Quand même elle iroit joindre un époux triomphant, les femmes de Lesbos, en lui diſant adieu, auroient peine à retenir leurs larmes : tant ſa pudeur, ſa probité, la modeſtie répandue ſur ſon viſage & dans ſes chaſtes regards, lui ont attiré leur amour. Ce qui les a le plus touchées, c'eſt que, loin de ſe rendre incommode à ſes hôtes, & loin d'humilier même les plus petits, elle a vécu à Mitilène dans le temps des proſpérités & de la gloire de Pompée, comme s'il eût été vaincu.

Le ſoleil étoit à demi plongé ſous l'horiſon, &, s'il eſt vrai qu'il y ait des peuples pour leſquels il ſe lève en ſe couchant pour nous, chacun des deux mondes ne voyoit alors que la moitié

de ſon globe de flamme. La nuit vient, & les ſoucis cruels & vigilans dont l'ame de Pompée eſt remplie, lui font parcourir de la penſée les villes & les peuples alliés des Romains, les Cours de l'Orient, leurs mœurs, leur différent génie, & ces régions du Midi qu'une chaleur intolérable défend ſeule contre Céſar. Souvent l'ame accablée de ces pénibles ſoins, & rebutée de l'affligeante image que lui préſente l'avenir, il écarte, pour reſpirer, ces idées tumultueuſes ; & l'abattement de ſes eſprits, qu'un trouble ſi violent épuiſe, lui laiſſe un moment de relâche. Alors il interroge ſon pilote ſur l'art de lire dans le ciel la route qu'on tient ſur les eaux ; & ce ſavant obſervateur du cours ſilencieux des aſtres lui revèle tous ſes ſecrets.

« Ordonnez (ajoute le pilote), & dites-moi (5) quel eſt le rivage où vous voulez aborder. Le plus loin (lui dit Pompée encore irréſolu), le plus loin qu'il ſera poſſible de Pharſale & de l'Italie. Avant d'avoir retrouvé ce dépôt ſi

cher, je ſavois où tendoient mes vœux ; mais mon épouſe eſt avec moi : qu'importe où nous ſoyons enſemble ? je laiſſe à la Fortune à nous choiſir un port ».

Alors le pilote, au lieu de préſenter la pleine voile au vent, l'incline, afin de diriger ſa route entre les écueils de la côte d'Aſie & du rivage de Chio. La mer reſſentit le mouvement de la voile, & la proue annonça, par le bruit des ondes, qu'elle y traçoit un ſillon nouveau. Tel & avec moins d'adreſſe, dans la courſe des chars, un écuyer habile, obligeant ſes courſiers à décrire le tour le plus étroit du Cirque, effleure la borne, & l'évite.

Le ſoleil revient éclairer la terre, & ſa lumière efface les aſtres de la nuit. Bientôt tout ce qui eſt échappé au naufrage de Theſſalie, ſe raſſemble auprès de Pompée. Son fils Sextus fut le premier qui, du rivage de Lesbos, ſuivit ſes traces ſur les mers (*a*). Après lui

(*a*) *Pompeius profugiens cum duobus Len-*

vinrent une foule de Patriciens & de Rois : car, même depuis ſa ruine & la défaite de ſon armée, la Fortune ne put l'empêcher d'avoir des Miniſtres couronnés ; & dans ſa déroute, il traînoit après lui tous les ſceptres de l'Orient. Déjotarus, l'un de ces Rois, ayant découvert çà & là les ſignes épars de ſa fuite, venoit enfin de le joindre ; Pompée l'envoie au fond de l'Aſie lui chercher de nouveaux ſecours. « O le plus fidele de tous les Rois qui me ſont attachés (lui dit-il), j'ai perdu tout ce qui ſur la terre étoit au pouvoir des Romains ; mais il me reſte à éprouver le zèle des peuples du Tigre & de l'Euphrate, où ne s'étend point encore la domination de Céſar. Allez, en mon nom, ſoulever l'Orient & le Nord ; pénétrez juſques dans le fond des Etats du Mède & du Scythe ; rendez au ſuperbe Arſacide (*a*) ces paroles que

tulis Conſularibus, Sextoque filio & Favonio, &c. Vell. Paterc. lib. 2. c. 53.

(*a*) Phraate, Roi des Parthes, deſcendant d'Arſace.

je lui adreſſe : Si l'ancienne alliance que nous avons jurée, moi par Jupiter Latien, vous par le culte de vos mages, ſubſiſte encore entre Rome & vous ; Parthes, rempliſſez vos carquois, tendez vos arcs, ſouvenez-vous qu'en chaſſant devant moi les peuples du Caucaſe (*a*), je vous laiſſai la liberté d'errer en paix dans vos campagnes, ſans vous réduire à chercher dans les murs de Babylone un aſile sûr contre moi. J'avois déjà franchi les bornes du vaſte Empire de Cyrus ; & vers le fond de la Chaldée, je touchois aux bords où l'Hydaſpe & le Gange vont ſe jeter au ſein des mers. Cependant lorſque la victoire me ſoumettoit tout l'Orient, je voulus bien excepter le Parthe (*b*) du nombre des

(*a*) Les Albaniens & les Hibériens.

(*b*) *Exceptis Parthis, qui fœdus maluerunt, & Indis qui nos adhuc non noverant, omnis Aſia, inter Rubrum & Caſpium & Oceanum, Pompeianis domita vel oppreſſa ſignis tenebatur.* Flor. lib. 3. c. 5.

peuples que je rangeois ſous les lois de Rome ; & leur Roi fut le ſeul que je traitai d'égal. Ce n'eſt pas une fois ſeulement que les Arſacides m'ont dû la conſervation de leur Empire ; &, après la ſanglante défaite de Craſſus en Aſſyrie, quel autre que moi eût appaiſé le reſſentiment des Romains ? Engagés par tant de bienfaits, ô Parthes ! voici le moment de paſſer l'Euphrate qui devoit à jamais vous ſervir de barrière. Venez vaincre en faveur de Pompée ; & Rome elle-même conſent à être vaincue à ce prix ».

Quelque difficile que fût ce meſſage, Déjotarus voulut bien s'en charger. Il dépoſe les marques de la royauté, & part ſous l'habit d'un eſclave. Dans les momens de péril & d'alarme, on voit ſouvent, pour ſa ſûreté, un roi ſe donner l'apparence d'un homme indigent & obſcur : tant il eſt vrai que la vie du pauvre eſt plus tranquille & moins menacée que celle des maîtres du monde.

Pompée ayant jeté Déjotarus ſur le

rivage de l'Aſie, pourſuit ſa route entre les écueils des îles d'Icare & de Samos. Il laiſſe derrière lui Ephèſe & Colophone; & à la faveur d'un vent léger que l'île de Cos lui envoie, il paſſe devant Gnide, raſe l'île de Rhodes, coupe le golfe de Telmeſſe, & la côte de Pamphilie ſe préſente devant lui; mais n'y voyant pas encore d'aſile aſſuré, il gagne le port de Phaſale, petite ville où il n'a point à craindre le peu d'habitans que la guerre y a laiſſés, & qui tous enſemble n'égalent pas le nombre des Romains qu'il amène à ſa ſuite. Il s'avance & paſſe à la vue du mont Taurus, d'où tombent les eaux du Dipſante. Pompée eût-il jamais pu croire, dans le temps qu'il chaſſoit de ces mers les pirates de Cilicie, qu'un jour, expoſé ſur un foible navire, il auroit beſoin d'y trouver lui-même un paſſage tranquille & sûr? Une grande partie du Sénat ſe rallie auprès de ſon Chef fugitif; & c'eſt à l'embouchure du Selinus qu'il s'arrête & qu'il

les assemble (*a*). Là, sa voix, qu'une douleur profonde avoit tenue long-temps muette, rompt enfin le silence, & il parle en ces mots.

« Généreux compagnons (6) de mes travaux & de ma fuite, vous qui dans mon exil êtes Rome pour moi; quoique nous soyons assemblés sur une plage solitaire, sur les bords de la Cilicie, où je me vois sans secours & sans armes, abandonné de tout l'univers; j'ose former de nouveaux desseins pour changer la face des choses. Rappelez, pour m'entendre & pour me seconder, toutes les forces de vos grandes ames. Je n'ai pas péri tout entier à Pharsale; & mon malheur ne m'a point tellement abattu, que je ne puisse encore relever ma tête, & me dégager du milieu des ruines où l'on me croit enseveli. Marius errant & caché

(*a*) *Aliis ut Parthos, aliis ut Africam peteret, in quâ fidelissimum partium suarum haberet regem Jubam, suadentibus, Ægyptum petere proposuit.* Vell. Paterc. lib. 2. c. 43.

entre

entre les débris de Carthage, ne s'eſt-il pas relevé de ſa chute ? ne l'a-t-on pas revu dans Rome, précédé par les faiſceaux (*a*) ? n'a-t-on pas encore une fois inſcrit ſon nom dans nos faſtes ? & ſi la main de la Fortune s'eſt moins appeſantie ſur moi que ſur lui, me tiendra-t-elle terraſſé ? J'ai mille vaiſſeaux ſur les mers de la Grèce ; mille Chefs au premier ſignal ſe rangeront ſous mes drapeaux : Pharſale a plutôt diſperſé, qu'elle n'a renverſé mes forces. La ſeule réputation que mes anciens travaux m'ont faite dans tout l'univers, & un nom long-temps cher au monde ſuffiroient pour me ſoutenir. Ce que je vous laiſſe à examiner, c'eſt à qui nous aurons recours, de l'Egyptien, du Parthe, ou du Numide, & ſur les forces & la fidélité duquel des trois on peut le plus compter. Pour moi, je vais vous confier mes inquiétudes ſecrètes, & quelle ſeroit ma réſolution. L'enfance du Roi d'Egypte

(*a*) Conſul pour la ſeptième fois.

m'eſt ſuſpecte : pour lutter contre le malheur, le zèle a beſoin d'un courage affermi par toute la vigueur de l'âge. D'un autre côté, l'artificieuſe duplicité du Maure m'épouvante. Ce peuple a hérité de la haîne de Carthage contre les Romains. Le Numide, qui occupe le trône, a dans le cœur tout l'orgueil d'Annibal ; & il n'eſt déjà que trop fier d'avoir vu Varrus ſuppliant, & d'avoir protégé nos armes. Le parti le plus sûr eſt donc de nous retirer vers l'Orient. L'Euphrate partage le monde ; une longue chaîne de montagnes ſert de barrière à ces vaſtes contrées, qu'un autre ciel éclaire, & qu'entoure un autre Océan. Vaincre & dominer ſont les plaiſirs de ces peuples fiers & vaillans ; leurs chevaux ſont ſuperbes, leur arc eſt terrible ; dès l'enfance, & juſques dans la vieilleſſe, ils le tendent avec vigueur ; le trait décoché par leur main porte une mort inévitable : ils furent les ſeuls qui arrêtèrent l'impétuoſité d'Alexandre ; ils ſoumirent le Mède & l'Aſſyrien ; nos javelots les intimident

peu ; & depuis le malheur de Craſſus, ils ſavent trop qu'avec les carquois des Scythes leurs aïeux, ils peuvent défier nos armes. C'eſt peu pour eux d'aiguiſer leurs flèches, ils ſavent les empoiſonner : la plus légère bleſſure en eſt fatale ; & dès que la pointe pénètre j'uſqu'au ſang, elle y laiſſe la mort. Et que ne puis-je moins compter ſur la valeur des Arſacides ! Leurs deſtins, qui balancent les nôtres, ne leur inſpirent que trop d'audace, & la faveur même des Dieux ne ne les a que trop ſecondés. Je ferai donc ſortir ces peuples des régions où naît le jour ; je les ferai marcher vers nos climats & y porter la guerre. S'ils me manquent de foi, s'ils trahiſſent l'alliance entre nous jurée, je conſommerai mon naufrage : on ne me verra point aller en ſuppliant implorer les Rois que j'ai faits ; mais ſur une terre éloignée j'aurai la conſolation de mourir, ſans coûter un nouveau crime à Céſar, ſans rien devoir à ſa pitié. Cependant plus je me rappelle ma vie paſſée, plus j'oſe croire que mon

nom eſt reſpecté dans l'Orient. Quelle gloire nos armes n'ont-elles pas acquiſe au deſſus de l'Euxin, au bord du Tanaïs? En quelle partie du monde avons-nous eu des ſuccès plus rapides, des triomphes plus éclatans? O Rome! fais des vœux au ciel pour le deſſein que je médite. Et que peuvent jamais les Dieux t'accorder de plus favorable, que d'engager le Parthe dans tes guerres civiles, d'y conſumer ſes forces redoutables, & de l'envelopper dans tes malheurs? Si le Parthe & Céſar en viennent aux mains, quel que ſoit le vainqueur, il faut que la Fortune ou me venge, ou venge Craſſus ».

Au murmure qui s'éleva dans l'aſſemblée, il fut facile à Pompée de juger qu'on déſapprouvoit ſon deſſein. Lentulus ſe diſtingua dans ce conſeil par la chaleur de ſon zèle & la majeſté de ſa douleur. Il ſe lève, & il fait entendre ces paroles dignes d'un Conſul (*a*).

(*a*) L'Hiſtoire attribue cet avis à Téophane de Lesbos.

« Eh quoi, Pompée, le malheur de Rome dans la Theſſalie a-t-il juſques-là conſterné votre ame ? Un jour a-t-il tout renverſé ? Pharſale a-t-elle vu périr juſqu'au dernier eſpoir de la République ? La plaie enfin eſt-elle ſi profonde, & le mal eſt-il incurable au point qu'il ne vous reſte d'autre reſſource que d'aller implorer le Parthe & vous proſterner à ſes pieds ? Pourquoi, transfuge de ce monde, aller chercher un ciel nouveau, des peuples inconnus, une terre étrangère ? Voulez-vous, eſclave du Parthe, vous ranger ſous ſes lois, vous ſoumettre à ſon culte, aller avec les Chaldéens adorer le feu de leurs foyers ? Vous qui prétendez n'avoir pris les armes que pour l'amour de la liberté, pourquoi, ſi vous pouvez endurer l'eſclavage, en avoir impoſé à ce malheureux univers ? Le Parthe, qui frémit d'effroi quand il apprit que Rome vous avoit mis à la tête de ſes armées ; le Parthe, qui vous a vu du fond de l'Hircanie & du rivage de l'Inde traîner les Rois captifs après vous ; le

Parthe vous verra, triſte rebut du ſort, humilié, tremblant, conſterné devant lui! Quels projets ſon orgueil ne va-t-il pas fonder ſur notre puiſſance abattue, en ſe comparant avec Rome, qu'il croira voir en vous ſuppliante à ſes pieds? Sans doute il jugera de ſa ſupériorité par votre abaiſſement. Et que lui direz-vous qui ſoit digne de votre courage & du rang que vous occupez? Le barbare ignore votre langue, il faudra que vos larmes, les larmes de Pompée implorent ſa compaſſion. Qu'il vous l'accorde; quelle honte pour Rome d'avoir beſoin du Parthe pour venger ſes malheurs! Eſt-ce pour ſubir cet affront qu'elle vous a fait notre Chef? Pourquoi répandre chez ces barbares le bruit de nos calamités? pourquoi leur découvrir des plaies qu'il eût fallu tenir cachées? pourquoi leur apprendre à franchir les barrières de leur empire? La ſeule conſolation de Rome, dans ſon malheur, étoit d'écarter tous les Rois; & s'il falloit qu'elle eût un maître, d'avoir pour maître un de ſes

citoyens ; & vous, traverſant l'univers, vous voulez attirer juſqu'au ſein de Rome des peuples qui ne demandent qu'à la la déchirer ! Vous reviendrez des bords de l'Euphrate, à la ſuite des étendarts que le Parthe enleva au malheureux Craſſus ! Que dis-je ? le ſeul de tous les Rois qui, dans le temps que la Fortune ne ſe déclaroit point encore, s'eſt exempté de cette guerre, oſera-t-il, inſtruit de la victoire & des forces de Céſar, s'aſſocier à vos diſgraces, ſe déclarer pour vous, & marcher contre lui ? N'en attendez pas ce courage. Les peuples nés dans les frimas du Nord ſont belliqueux & indomptables ; mais ceux de l'Orient ſont amollis par la douceur de leur climat. Ces robes longues & flottantes dont les hommes y ſont vêtus, annoncent-elles des guerriers ? Il eſt vrai que dans les campagnes de la Médie, dans les champs du Sarmate, dans les vaſtes plaines qu'arroſe le Tigre, le Parthe, ayant la liberté de fuir & de ſe rallier, eſt un ennemi invincible ; mais dans un pays de mon-

tagnes, lui fera-t-on gravir des rochers eſcarpés ? le fera-t-on marcher à travers des abîmes? Surpris, attaqué dans la nuit, quel uſage ſes foibles mains feront-elles de ſon arc ? S'il faut paſſer à la nage un fleuve rapide & profond, eſt-il accoutumé à vaincre l'impétueux courant des eaux ? Et dans les chaleurs de l'été, au milieu des flots de pouſſière, couvert de ſang & de ſueur, ſoutiendra-t-il ſous un ſoleil brûlant tout le poids d'un jour de bataille ? Il ne connoît ni le belier, ni aucune machine de guerre. Une tranchée à combler eſt un travail au deſſus de ſes forces; & tout ce qui s'oppoſe au vol d'un flèche, eſt un rempart contre lui. De légers combats, une guerre fugitive, des eſcadrons volans, des ſoldats plus propres à quitter leur poſte qu'à chaſſer l'ennemi du ſien ; voilà le Parthe : il eſt réduit au lâche expédient d'empoiſonner ſes flèches ; il n'oſe approcher l'ennemi : mais du plus loin qu'il peut l'atteindre, il tend ſon arc, & laiſſe au vent le ſoin de diriger ſes coups. L'épée

a toute une autre force, & c'eſt l'arme de tous les peuples vraiment belliqueux & vaillans. Voyez les Parthes dans les combats : désarmés dès la première charge, ſi-tôt que leur carquois eſt vide, ils ſont obligés de s'enfuir (*a*) ; leurs bras n'ont aucune vigueur : toute leur confiance eſt au venin dans lequel ils trempent leurs flèches. Et vous, Pompée, vous comptez ſur un peuple à qui, dans les combats, le fer ne peut ſuffire, s'il n'eſt ſecondé du poiſon ! Un ſi honteux ſecours vaut-il que vous alliez mourir loin de votre patrie, à l'autre bout de l'univers ; qu'une terre barbare vous couvre, & qu'on vous y accorde un humble & vil bûcher,

(*a*) Les Romains furent détrompés de cette erreur le jour de la défaite de Craſſus. Ils eſpéroient que lorſque les Parthes auroient épuiſé leurs carquois, ils ceſſeroient de combattre, ou ſe laiſſeroient joindre. Mais quand ils apprirent que l'armée ennemie avoit un grand nombre de chameaux chargés de flèches, où ceux qui n'en avoient plus en alloient prendre de nouvelles, ils perdirent courage. *Plut. Vie de Craſſus.*

grace encore digne d'envie, dans un pays où Craſſus eſt privé de la ſépulture ? Toutefois votre ſort n'eſt pas le plus malheureux; car le trépas eſt le dernier des maux, & il n'a rien d'effrayant pour des hommes de courage. Mais que deviendra Cornélie ? Ce n'eſt pas la mort qui l'attend chez le Parthe. Ignorez-vous comment ces peuples diſſolus traitent les plaiſirs de l'amour ? Leur uſage eſt l'inſtinct des bêtes. Un même lit reçoit des épouſes ſans nombre ; les lois, les nœuds de l'hyménée y ſont ſouillés par ce mélange impur ; ſes myſtères les plus ſecrets y ſont célébrés ſans pudeur, en préſence de mille femmes, toutes eſclaves d'un ſeul amant. Cette Cour, plongée dans l'ivreſſe & dans les délices des feſtins, ne s'interdit aucun excès de licence & de volupté. Les nuits ſe paſſent entre ces rivales à rallumer ſans ceſſe les déſirs d'un homme, & à les combler tour à tour. Les ſœurs, les mères (noms ſacrés que l'amour doit frémir de méconnoître) partagent la couche abominable des Rois,

leurs frères ou leurs fils. La fable d'Œdipe, quelque involontaire que fût ſon crime, le rend horrible aux yeux des Nations; & combien de fois, avec pleine lumière, un pareil commerce a donné des héritiers aux Arſacides ! Que ne ſe permet pas un Roi qui ſe croit permis de donner des enfans à ſa mère ! L'illuſtre fille des Scipions ſera donc la millième femme deſtinée au lit d'un barbare, & la plus expoſée ſans doute aux outrages d'un amour qu'elle irritera par ſa fière ſévérité, & par le nom de ſes époux; car un nouvel attrait pour les déſirs du Parthe, ce ſera de ſavoir que votre femme fut celle du jeune Craſſus. C'eſt une captive qui lui eſt échappée dans la défaite des Romains, & qu'il croira que le ſort lui ramène. Rappelez-vous, Pompée, ce carnage affreux de nos légions dans l'Aſſyrie (*a*); & vous rougirez non ſeule-

(*a* Selon Plutarque, il n'y eut que vingt mille hommes tués, & dix mille priſonniers; mais Appien fait monter bien plus haut cette perte.

ment d'implorer le ſecours de ce peuple funeſte, mais d'avoir préféré la guerre civile à celle qui auroit dû nous venger de lui. Et quel plus grand crime aux yeux des Nations, dans le gendre & dans le beau-père, que d'avoir laiſſé, pour ſe détruire entre eux, Craſſus & les ſiens ſans vengeance ! Il falloit que Rome, avec toutes ſes forces & tous ſes Chefs les plus vaillans, fondît à la fois ſur le Parthe ; & que, de peur de n'avoir pas aſſez d'armes pour l'accabler, laiſſant l'Empire à découvert du côté du Germain & du Dace, elle abandonnât ſes frontières, juſqu'à ce que la perfide Suze & la ſuperbe Babylone euſſent caché ſous leurs ruines juſqu'aux tombeaux de nos vainqueurs. O Fortune, ce n'eſt point l'alliance des Arſacides, c'eſt la guerre avec eux que nous te demandons. Si Pharſale a conſommé le crime & le malheur de la guerre civile, que le vainqueur mar-

---

Ex centum millibus vix decem millia refugerunt in Syriam. De bell. civ. lib. 2.

che contre le Parthe ; c'eſt le ſeul peuple de l'univers dont nous puiſſions voir avec joie Céſar revenir triomphant. Vous, Pompée, dès le moment que vous aurez paſſé l'Araxe, attendez-vous à voir Craſſus, ce malheureux vieillard, tout couvert des flèches du Parthe, vous apparoître & vous parler ainſi : *O toi, qu'après ma mort mon ombre errante & déſolée regardoit comme le vengeur de l'outrage fait à ma cendre, tu viens à mon vainqueur barbare parler d'alliance & de paix !* Alors plus vous avancerez & plus à chaque pas vous trouverez de monumens de la honte & du malheur de Rome. Les villes vous offriront les têtes de nos Chefs qu'on y a portées en triomphe ; l'Euphrate vous rappellera tous ces illuſtres morts dont il a roulé les cadavres ; le Tigre, tous ceux qu'il a engloutis ſous la terre, & qu'il a revomis en reprenant ſon cours. Si vous pouvez aller à travers ces objets implorer l'amitié du Parthe, vous devez pouvoir aller implorer celle de Céſar juſques ſur le champ de

Pharſale. Mais pourquoi ne pas préférer des peuples amis des Romains ? Si le Numide vous eſt ſuſpect, ſi la mauvaiſe foi de Juba nous effraye, cherchons un aſile en Egypte, dans l'héritage de Lagus. D'un côté, les écueils des Syrtes ; de l'autre, les bouches du Nil, dont les eaux repouſſent la mer, défendent l'Egypte & la rendent d'un difficile & dangereux accès. Cette terre fertile eſt contente des richeſſes qu'elle produit ; elle n'attend rien ni du commerce du monde, ni de l'influence du ciel ; elle a mis toute ſa confiance dans le fleuve qui l'arroſe. Ptolomée, encore enfant, vous doit le ſceptre qu'il poſsède ; le royaume & le Roi ſont ſous votre tutelle : qui peut craindre un Monarque enfant ? Son âge eſt l'âge de l'innocence ; & ce n'eſt pas dans de vieilles cours qu'il faut chercher la juſtice, la bonne foi, le reſpect pour les Dieux : l'habitude de tout pouvoir fait perdre la honte de tout oſer ; & on diſtingue les jeunes Rois à la douceur de leur empire ».

Ces paroles de Lentulus entraînèrent tous les eſprits. Son avis l'emporta ſur celui de Pompée : tant l'extrémité du péril & l'alternative preſſante de la perte ou du ſalut commun, rétabliſſent entre les hommes l'égalité & l'indépendance. Ils quittent la côte de Cilicie, & vont aborder à l'île de Chypre, ſéjour favori de la Déeſſe à qui la mer de Paphos a donné le jour, & qui s'en ſouvient, pour préférer à tous les temples de l'univers l'île témoin de ſa naiſſance (ſi l'on peut croire que les Dieux ſoient nés, & s'il eſt poſſible que jamais aucun d'eux ait commencé d'être).

Pompée, en s'éloignant de ce rivage, traverſe la mer qui le ſépare de l'Egypte, & luttant à force de voiles contre les eaux du Nil qui les repouſſent, il parvient au bord où Péluſe voit la plus vaſte des bouches du fleuve s'épancher dans le ſein des mers.

C'étoit le temps où la balance céleſte ne tient qu'un moment en équilibre les heures du jour & celles de la nuit, &

va rendre aux nuits de l'automne l'avantage que le belier a donné aux jours du printemps. Le jeune Roi étoit à Péluſe, & le bruit répandu dans ſa Cour, que Pompée venoit lui demander l'aſile, y jeta l'alarme & l'effroi. A peine avoit-on le temps de tenir conſeil; cependant tous les infames courtiſans de Ptolomée s'aſſemblent autour de lui. Il ſe trouve parmi eux un homme juſte, un vieillard dont les ans ont mûri la ſageſſe, éteint les paſſions, & adouci les mœurs. Achorée eſt ſon nom, Memphis l'a vu naître, Memphis qui du haut de ſes murs obſerve les progrès du Nil lorſqu'il inonde les campagnes, Memphis ſi fière de ſes Dieux! Ce ſage, dévoué au culte des autels, avoit vu pluſieurs fois, dans le cours d'un long ſacerdoce, accomplir le nombre des révolutions lunaires (*a*)

(*a*) On laiſſoit vivre Apis vingt-cinq ans, ſelon Plutarque; mais, ſelon Amien, le temps qu'il devoit vivre étoit un ſecret conſigné dans les livres myſtiques. Ce temps n'étoit donc pas fixe, puiſqu'il étoit inconnu.

que

que doit vivre le bœuf Apis. Il fut le premier qui donna ſa voix dans le conſeil : il rappela les bienfaits de Pompée, ſon amitié pour le père du Roi, & la ſainteté de leur alliance. Mais Photin (7), plus habile à démêler le caractère d'un mauvais Prince, & plus inſtruit dans l'art de le perſuader, oſa propoſer le meurtre de Pompée. « Ptolomée (dit-il), la bonne cauſe, quand elle eſt malheureuſe, tient lieu de crime à qui l'embraſſe ; & ſi la foi qu'on garde à ceux que trahit la Fortune obtient des éloges, elle attire des châtimens. Rangez-vous du parti des Dieux & du ſort ; fléchiſſez devant les heureux, & repouſſez les miſérables. L'élément du feu & celui des eaux ne ſont pas plus incompatibles que la droiture & l'intérêt. Toute la force des ſceptres s'anéantit, dès qu'on pèſe leurs droits au poids de l'équité. La pudeur & l'honnêteté renverſent les Empires. L'autorité, odieuſe par elle-même, ne ſe ſoutient que par la pleine liberté du crime, & par l'uſage illimité du glaive.

Le droit d'uſer de violence ne ſe conſerve qu'en s'exerçant. Que celui qui veut être juſte deſcende du trône. L'abſolu pouvoir ne peut jamais s'accorder avec la vertu ; & qui rougit de tout violer aura ſans ceſſe tout à craindre. Puniſſez Pompée d'avoir mépriſé la foibleſſe de votre âge, & d'avoir penſé que, tout vaincu qu'il eſt, nous n'oſerions lui fermer nos ports. Si vous êtes las de régner, ce n'eſt pas à lui qu'il faut livrer l'héritage de vos pères; vous avez une ſœur à qui vous le devez : rappelez-la au trône d'où vous l'avez bannie. Mettons l'Egypte à couvert des armes romaines : tout ce qui n'aura point été au vaincu, ſera épargné par le vainqueur. Pompée, chaſſé du monde entier, ſe voyant perdu ſans reſſource, cherche à s'appuyer ſur un peuple qui le ſoutienne, ou qui tombe avec lui. Les mânes des Romains qu'il a fait périr, le pourſuivent. Ce n'eſt pas ſeulement ſon beau-père qu'il fuit; il fuit les regards du Sénat, dont le plus grand nombre eſt la proie

des vautours de la Theſſalie ; il craint les Nations qu'il a laiſſées nageant enſemble dans les flots de leur ſang ; il craint cette foule de Rois qu'il a entraînés dans ſon naufrage. Chargé du crime de la Theſſalie, rebuté par-tout, il ſe jette dans le ſeul pays qu'il n'ait pas encore ruiné ; & c'eſt ce qui le rend plus coupable envers vous. Pourquoi, Pompée, venir ſouiller & rendre ſuſpecte à Céſar cette Egypte qui s'eſt tenue en paix ? pourquoi la choiſir pour le lieu de ta chute, & y tranſporter les deſtins de Pharſale & ton propre malheur ? Nous avons déjà un crime à expier aux yeux de Céſar, celui de te devoir le ſceptre, & d'avoir fait des vœux pour toi. Ce glaive, que le ſort nous force de tirer, étoit deſtiné, non pas à toi, mais au vaincu. C'eſt toi, Pompée, qu'il va frapper ; nous aurions voulu que ce fût ton beau-père : ne nous demande rien de plus ; nous ſommes emportés par le torrent qui entraîne l'univers. Et peux-tu douter qu'un attentat ne ſoit permis dès qu'il eſt

néceſſaire ? Malheureux ! quelle confiance as-tu miſe en nous ? quel ſecours peux-tu en attendre ? Ne vois-tu pas un peuple ſans armes, & tout occupé à cultiver ſes campagnes encore humides, auſſi-tôt que le Nil a retiré ſes eaux ? Il faut ſavoir meſurer ſes forces, & avouer ſon impuiſſance. Etes-vous, Ptolomée, un aſſez ferme appui pour un homme dont la ruine écraſe Rome elle-même ? Irons-nous remuer les cendres de Pharſale, & attirer la guerre ſur nos bords ? Avant que l'un des deux partis fût abattu, nous n'en avons embraſſé aucun ; & à préſent nous ſuivrions des drapeaux que le monde entier abandonne ! Nous oſerions défier un vainqueur dont la puiſſance & la deſtinée ſe déclarent ſi hautement ! Il eſt honteux d'abandonner celui qui tombe dans l'infortune ; mais ce n'eſt qu'autant qu'on l'a ſuivi dans la proſpérité ; & perſonne n'attend, pour choiſir ſes amis, l'inſtant où ils ſont malheureux ».

Tout le Conſeil applaudit au crime ;

& le Roi, encore dans l'enfance, fut flatté de voir que ſes miniſtres lui déféroient l'honneur, nouveau pour lui, de prononcer ſur ce grand coup d'état. Achillas eſt chargé de l'exécution. Il monte avec ſes ſatellites ſur une barque qui les contient à peine. O Dieux ! étoit-ce ſur le Nil, & par les coups d'un peuple enſeveli dans la honte & dans la molleſſe, qu'un ſi grand homme devoit périr, que Rome & le monde devoient ſuccomber ? L'infame Egypte étoit-elle digne de contribuer à leur ruine ? Diſcorde civile, interdis du moins le parricide à des mains étrangères ; arme celles d'un citoyen. La tête de Pompée n'eſt-elle pas d'un aſſez grand prix pour couter un crime à Céſar ? Quoi, Ptolomée, tu ne crains point d'être accablé ſous ſa chute ! Le ciel tonne, & toi, foible enfant, tu oſes porter ta main profane ſur cette tête qu'environne la foudre ! Reſpecte en lui, non le vainqueur du monde, non celui que le Capitole a vu trois fois traînant les Rois après ſon char, non le vengeur de Rome

& du Sénat, non le gendre de Céſar enfin ; mais, ce qui doit ſuffire à un Roi, reſpecte un Romain dans Pompée. Quels fruits attends-tu de ce parricide ? Tu ne ſais plus, Prince cruel, ce que tu vas devenir ; tu n'as plus aucun droit au ſceptre de l'Egypte ; c'eſt de Pompée que tu le tiens ; ſa mort te laiſſe ſans appui.

Le Héros avoit fait ployer les voiles, & la rame pouſſoit ſon vaiſſeau vers ce déteſtable rivage ; alors s'avance au devant de lui la barque qui porte ſes aſſaſſins. Ils l'aſſurent, en l'abordant, que l'Egypte lui eſt dévouée, & que ſes ports lui ſont ouverts ; mais prétextant les bancs de ſable qui rendent l'abord difficile aux vaiſſeaux, ils l'invitent à deſcendre de ſon navire dans leur barque. Si les lois de la deſtinée & l'irrévocable décret de ſa mort ne l'euſſent pas entraîné vers les bords où il devoit périr, il lui eût été facile de prévoir le complot tramé contre lui : car s'il y avoit eu de la bonne foi dans l'accueil qu'on lui faiſoit, ſi un zèle ſincère eût ouvert le palais de Ptolomée

à ſon bienfaiteur, ce Roi lui-même, avec toute ſa flotte, ne fût-il pas venu le recevoir ? Mais Pompée cède à ſon mauvais deſtin : il deſcend dans la barque, il laiſſe ſes vaiſſeaux, il préfère la mort à la crainte.

Cornélie (8) alloit ſe précipiter avec ſon époux ſur la barque ennemie, d'autant plus réſolue à ne le pas quitter, qu'elle avoit un preſſentiment de ſa perte. « Demeurez (lui dit-il), Cornélie, & vous, mon fils, je vous en conjure : éloignés du rivage, attendez mon ſort. Ce n'eſt qu'au péril de ma tête que je veux éprouver la foi de cette Cour ».

Il dit ; mais ſourde à ſa prière, Cornélie éperdue lui tendoit les bras. « Où vas-tu ſans moi (lui dit-elle) ? veux-tu m'abandonner une ſeconde fois, & m'éloigner des périls que tu cours ? Jamais, tu le ſais, nous ne nous ſéparons que ſous de malheureux auſpices. Ah ! ſi tu voulois m'écarter de tous les bords où tu deſcends, pourquoi venir me chercher à Lesbos ? que ne m'y laiſſois-tu cachée ?

quoi, n'eſt-ce donc que ſur les mers que tu me permets de t'accompagner »?

Quoique ſes plaintes ne ſoient pas écoutées, Cornélie n'en demeure pas moins ſur le bord du vaiſſeau, penchée & prête à s'élancer ; & dans l'égarement où ſa frayeur la jette, elle ne peut ni détourner ſes yeux de la barque, ni les fixer ſur ſon époux. La flotte de Pompée ſe tient à l'ancre dans l'inquiétude & dans l'attente du ſuccès. Elle craignoit, non la violence ou la trahiſon de Ptolomée, mais que Pompée ne s'abaiſsât juſqu'à la prière, & ne fléchît devant un ſceptre que lui-même il avoit donné.

Comme le Héros ſe prépare à deſcendre ſur le rivage, Septime vient le ſaluer ; Septime, ſoldat romain, qui avoit ſervi ſous ſes enſeignes, & qui depuis, ô lâcheté infame ! avoit quitté les aigles pour les drapeaux d'un Roi dont il étoit le ſatellite : homme cruel, violent, atroce, & plus affamé de carnage que les bêtes féroces mêmes. O Fortune, qui n'eût pas cru que tu avois voulu épargner le

ſang des peuples, en dérobant cette main meurtrière à la guerre civile, & en l'éloignant de Pharſale ? Mais non, tu as diſpoſé les glaives, de ſorte qu'aucun pays du monde ne manque d'être ſouillé de ſang, & que Rome t'offre par-tout des meurtriers & des victimes. O honte éternelle pour les vainqueurs ! ô ſouvenir dont à jamais nos neveux rougiront à la face du ciel ! Ce fut de l'épée d'un Romain qu'un Roi ſe ſervit pour ce meurtre ! ce fut, Pompée, ſous l'un de tes glaives que Ptolomée fit tomber ta tête ! Quelle ſera chez la poſtérité la mémoire de ce perfide ? Et comment appeler l'attentat de Septime, ſi l'on donne le nom de parricide à l'action de Brutus ?

Pompée touchoit à ſa dernière heure : en paſſant dans la barque, il étoit tombé au pouvoir de ſes ennemis. Les aſſaſſins tirent l'épée ; & le Héros voyant le fer (9) levé ſur lui, s'enveloppe le viſage de ſa robe : il eſt trop indigné contre le ſort, pour lui préſenter ſa tête à couvert ; il ferme les yeux & contient ſon ame, de

peur qu'il ne lui échappe en mourant quelques plaintes ou quelques larmes qui terniſſent l'éclat immortel de ſon nom. Mais ſi-tôt que le perfide Achillas lui a enfoncé l'épée dans le ſein, il ſe laiſſe tomber ſous le coup, ſans pouſſer un gémiſſement, ſans daigner ſe plaindre du crime. Immobile & muet, il s'éprouve, il s'affermit contre la mort, & s'occupe de ces penſées : « Tout l'univers a les yeux ſur toi ; l'avenir même eſt attentif à ce qui ſe paſſe dans cette barque ; prends ſoin de ta gloire, Pompée. Ta longue vie s'eſt écoulée dans les proſpérités ; le monde ignore, à moins que ta mort ne le prouve, ſi tu ſais ſoutenir les revers. Ne conçois ni honte, ni regret de périr ſous les coups d'un lâche : de quelque main que tu ſois frappé, crois que c'eſt la main de Céſar. Que ces traîtres déchirent mon corps, qu'ils diſperſent mes membres ; je ſuis heureux : oui, grands Dieux, je le ſuis : ma vertu me reſte, & il n'eſt au pouvoir d'aucun de vous de m'enlever ce bien. Le malheur n'eſt atta-

ché qu'à la vie; le trépas va m'en délivrer. Cornélie & mon fils Sextus ſont témoins de ce meurtre..... O ma douleur, garde-toi d'éclater ! laiſſe-les jouir de toute ma conſtance : s'ils admirent ma mort, ce qu'elle aura d'illuſtre leur fera ſupporter ce qu'elle a d'affreux ».

C'eſt ainſi que Pompée mourant maîtriſe ſon ame, & la défend de tout ce qui peut la troubler. Mais Cornélie, qui a moins de courage pour voir mourir ſon époux, qu'elle n'en auroit pour mourir elle-même, remplit l'air de ſes cris douloureux. « O mon époux (dit-elle) ! c'eſt moi qui t'aſſaſſine : le détour que tu as fait pour venir à Lesbos, a donné à Céſar le temps de te devancer ſur le Nil; car quel autre que lui eût ordonné ce crime abominable ? Qui que tu ſois, barbare, toi que le ciel envoie pour arracher la vie à mon époux, ſoit que tu ſerves la rage de Céſar, ou que tu aſſouviſſes la tienne, tu ne ſais pas où ta main doit frapper pour déchirer l'ame de Pompée. Tu te hâtes de lui donner le coup mortel ! c'eſt tout ce qu'un

vaincu demande. Que ma mort précède la ſienne, & qu'il en ſoit témoin ; voilà ſon vrai ſupplice. Si la guerre eſt ſon crime, je n'en ſuis pas exempte : je ſuis la ſeule Romaine qu'on ait vue ſuivre ſon époux & ſur les mers & dans les camps : aucun de ſes dangers ne m'a intimidée ; j'ai fait ce que les Rois n'ont oſé faire, j'ai tendu les bras au vaincu. Eſt-ce donc ainſi que ta femme, ô Pompée, a mérité d'être laiſſée ſur un vaiſſeau, loin des dangers que tu courois ? Homme injuſte, tu m'as fait l'outrage de ménager ma vie en expoſant la tienne ! Je trouverai la mort ſans qu'un Roi me l'envoie. O vous, qui avez ſuivi Pompée, laiſſez-moi me jeter dans les flots, ou me ſervir de l'un de ces cordages ! Pompée n'a-t-il pas un ami qui daigne me plonger ſon épée dans le ſein ? Ce qu'un tel ſervice aura de cruel ſera imputé à Céſar. Mais quoi ! vous m'empêchez de finir mes déplorables jours ! O mon époux ! tu reſpires encore, & Cornélie n'eſt déjà plus libre ! On me défend de me donner la mort ; on me

garde pour le vainqueur » ! A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle tombe dans les bras des ſiens; & le vaiſſeau, plein d'épouvante, s'éloigne & gagne la haute mer.

Pompée, en expirant, avoit conſervé ſur ſon viſage vénérable l'empreinte de la majeſté: on n'y voyoit que de l'indignation contre les Dieux qui l'avoient trahi; l'effort même de la nature, en ces derniers momens, n'avoit point altéré ſes traits: c'eſt le témoignage de ceux qui virent ſa tête expoſée: car Septime, ajoutant le ſacrilège au parricide, avoit arraché le voile qui couvroit la face du Héros expirant; & comme il rendoit les derniers ſoupirs, il lui avoit tranché la tête. Mais le lâche Romain ne fut que l'inſtrument de ce nouveau forfait: Achillas, pour comble d'opprobre, lui en ravit l'odieux honneur; & ce fut lui qui préſenta au roi ce reſte ſacré de Pompée.

L'impie & cruel enfant, pour mieux reconnoître les traits du Héros, oſe porter la main ſur ce front que révéroient tous

les Rois de la terre; il oſe en écarter ces cheveux blanchis, qui en décoroient la majeſté. Il fait expoſer au bout d'une lance cette tête qui ſemble reſpirer, dont la bouche palpite encore, & dont les yeux ſont entr'ouverts; cette tête (10) d'un Héros pacifique & juſte, à l'aſpect de laquelle le Sénat, le champ de Mars, la tribune voyoient tous les cœurs s'émouvoir. O fortune de Rome! c'eſt ſous ces traits que tu aimois à te contempler. Ce ne fut pas aſſez pour le tyran de l'Egypte de voir la tête de Pompée, il voulut que l'on conſervât ce monument de ſon impiété. Infâme & dernier rejeton de la race de Lagus, Prince indigne du jour que tu vas perdre, & du ſceptre qui va paſſer aux mains de ton impudique ſœur; quoi! tandis qu'Alexandre a ſur le Nil un vaſte & ſuperbe tombeau, que des pyramides immenſes couvrent les cendres des Ptolomées, & d'une foule de Rois qui ont été la honte du trône, le corps de Pompée eſt le jouet des flots, & pouſſé d'écueil en écueil, ſe briſe contre le rivage! T'en

eût-il coûté tant de ſoins de le conſerver tout entier, ne fût-ce que pour l'offrir aux yeux de ſon beau-père ? Voilà donc (11) ce que réſervoit à Pompée cette Fortune qui élevoit ſi haut ſes deſtins, & de quel coup elle devoit le frapper au comble des grandeurs humaines ! La cruelle aſſemble en un ſeul jour tous les maux dont elle l'a exempté durant le cours d'une longue vie. Tel fut le ſort de ce Héros, qu'il ne connut jamais le mélange des ſuccès & des revers. Heureux, aucun des Dieux ne le troubla ; malheureux, aucun ne lui fit grace. Leur main ſuſpendue ſur lui, ne l'a frappé qu'une fois ; le voilà jeté ſur le ſable, briſé par les écueils, & le miſérable jouet des eaux qui ſe mêlent avec ſon ſang. Son corps eſt ſi défiguré, que la ſeule marque à laquelle il ſoit reconnoiſſable, eſt d'être ſéparé de ſa tête. Le ſort voulut bien cependant lui accorder en ſecret une humble ſépulture, ſoit pour qu'il n'en fût pas abſolument privé, ſoit pour qu'il n'en obtînt pas une plus honorable.

Cordus, un vieux Romain du parti de Pompée, qui, de l'île de Chypre où il étoit Queſteur, s'étoit retiré en Egypte, oſe (12), à la faveur de la nuit, ſortir de ſa retraite obſcure; & il s'avance à pas tremblans vers le rivage de la mer. La lune répandoit à peine, à travers les nuages, une triſte & foible clarté; mais à la lueur de ſes rayons, le cadavre flottant ſur les eaux blanchiſſantes, frappe les yeux de ce vieillard; & dans ſon ame, à cette vue, la piété l'emportant ſur la crainte, il entreprend d'attirer au rivage ce corps abandonné à la merci des flots. Dès qu'il peut le ſaiſir, il le ſerre étroitement entre ſes bras & le diſpute à la mer qui l'entraîne: mais trop foible pour l'enlever, il attend que la vague le pouſſe; & ſecondé par elle, il l'amène au bord. Lorſqu'il le voit à ſec, étendu ſur le ſable, il ſe jette lui-même ſur le ſein de Pompée, arroſe de larmes toutes ſes bleſſures, & ſe plaint au ciel en ces mots: « O Fortune! ce Pompée, qui te fut ſi cher, ne te demande point l'encens & les parfums que Rome brûleroit

brûleroit ſur ſon bûcher; il ne demande point que ſa pompe funèbre rappelle ſes anciens triomphes; que des chants lugubres retentiſſent à ſon paſſage; que des citoyens, avec un ſaint reſpect, le portent comme leur père; & qu'une armée en deuil, & la lance baiſſée, environne ſon cercueil. Accorde ſeulement à ce Héros la ſépulture d'un homme du peuple, & un bûcher ſimple, où ſon corps ſe purifie & ſe conſume. C'eſt bien aſſez, grands Dieux! de le priver des larmes de Cornélie. Si elle étoit ici, je la verrois étendue ſur le ſable, & les cheveux épars, auprès du corps de ſon époux qu'elle preſſeroit dans ſes bras; mais quoiqu'elle ne ſoit pas encore bien éloignée, elle ne peut ſe joindre à moi pour lui rendre les derniers devoirs ».

Comme il parloit ainſi, il découvrit de loin le bûcher d'un jeune homme, qui, négligé par ſes parens, brûloit ſans qu'aucun d'eux veillât auprès de lui. Il en va dérober la flamme, & tirant de ſous le cadavre quelques bois à demi brûlés:

« Qui que tu ſois (dit-il), ombre délaiſſée, & ſans doute peu chère aux tiens, mais moins malheureuſe que celle de Pompée, pardonne à une main étrangère de violer ton bûcher. S'il reſte encore quelque ſentiment au delà de la vie, tu cèdes toi-même ta place; & loin de te plaindre qu'on te dérobe une partie de ce bûcher, tu aurois honte d'en jouir ſeule, tandis que les mânes errans de Pompée en ſeroient privés ».

Alors retournant ſur ſes pas, il raſſemble les débris d'un navire épars ſur le rivage; & après y avoir placé le corps du Héros : « O grand (13) homme (dit-il), ô toi qui fis la gloire du nom Romain, s'il eſt plus triſte pour toi d'être réduit à ces indignes funérailles, que d'être le jouet des flots, puiſſe ton ombre détourner les yeux des devoirs que je te vais rendre! L'iniquité du ſort autoriſe les ſoins que je prends, pour empêcher que tu ne ſois en proie aux animaux dévorans du ciel, de l'onde & de la terre, ou expoſé aux outrages de la haîne de Céſar. Contente-

toi, s'il eſt poſſible, de cet indigne bûcher : au moins eſt-ce une main romaine qui te l'élève, & qui l'allume. Si le ciel me permet jamais de retourner dans l'Italie, des cendres ſi ſacrées ne reſteront point dans ce profane lieu. Cornélie les recevra de ma main, & les dépoſera dans une urne..... En attendant, laiſſons ſur ce rivage quelque marque qui enſeigne le lieu de ſa ſépulture ; & ſi quelqu'un veut appaiſer ſes mânes & les honorer dignement, qu'il ſache où retrouver ſes cendres ». Ainſi parloit le vieillard, & de ſon ſouffle il excitoit la flamme où le corps du Héros ſe conſumoit lentement.

Dès que le jour commence à luire, Cordus, tremblant d'être ſurpris, s'éloigne & va ſe cacher ; mais ſa piété ne lui permet pas de laiſſer les funérailles imparfaites. Il revient, retire des flammes le corps à demi-conſumé, & l'enſevelit ſous le ſable. Mais de peur que le vent n'en diſperſe les cendres, il les couvre d'une pierre brute ; & ſur un pieu à demi-brûlé, il grave (14).

ces mots : *C'eſt ici que Pompée repoſe* (*a*).

O Fortune ! voilà ce que tu veux qu'on appelle le tombeau de Pompée. Le mont Œta eſt le tombeau d'Hercule, le Nyſa celui de Bacchus, & Pompée n'a dans l'Egypte qu'une pierre & un peu de ſable ! Penſes-tu, Cordus, y renfermer ſes mânes ? La terre entière eſt leur aſile : ſon ombre a le droit d'habiter par-tout où s'étend la puiſſance & la gloire du nom romain. Ah ! que du moins aucune marque n'indique ſa ſépulture ! alors toute l'Egypte lui ſera conſacrée ; & incertains du lieu où il repoſera, les peuples ne fouleront qu'avec reſpect la terre qui peut le couvrir. Hate-toi, Cordus, de détruire ce monument du crime des Dieux ; ou ſi tu veux (15) graver un nom ſi ſacré ſur la pierre, ajoutes-

(*a*) Appien dit que quelqu'un y mit cette inſcription :

Vix caperet templum quem parva recondit arena.

Procedente verò ætate ſepulchrum hoc omninò arenis obrutum. De bell. civ. lib. 2.

y tous ſes hauts faits, & la guerre des Alpes contre Lépide, & celle d'Eſpagne contre Sertorius, & le triomphe accordé avant l'âge à un ſimple chevalier; ajoute la ſûreté des mers rétablie par la défaite des Pirates, les Maures vaincus, les peuples vagabonds du Caucaſe domptés, & tous les Rois qu'il a ſoumis vers le Nord & dans l'Orient (*a*). Dis qu'en poſant les armes, il venoit conſtamment reprendre la robe de citoyen; & que trois fois rentré dans Rome ſur le char de victoire, il n'en voulut que l'honneur d'avoir donné des triomphes à ſa patrie. Quel tombeau contiendroit tant de titres de gloire? Et ici s'élève un poteau où ſon nom ſeul eſt gravé! Ce nom que Rome liſoit ſur le frontiſpice de ſes temples & ſur des arcs décorés des dépouilles des Nations, ce

(*a*) *Hujus viri faſtigium tantis auctibus fortuna extulit, ut primùm ex Africâ, iterùm ex Europâ, tertiò ex Aſiâ triumpharet; & quot partes terrarum orbis ſunt, totidem faceret monumenta victoriæ ſuæ.* Velleius Paterculus, lib. 2, c. 40.

nom écrit près d'un vil tombeau, eſt preſque caché ſous le ſable ! Le voyageur romain, s'il n'en eſt averti, paſſera ſans l'apercevoir ! O que la Prêtreſſe de Cumes étoit bien inſpirée, lorſqu'elle recommandoit aux Romains d'éviter les bords qu'un fleuve inonde pendant l'été ! O fatale Egypte ! puiſſe, pour te punir, ce fleuve détourner ſon cours ! puiſſe le ciel refuſer à tes campagnes les fécondes pluies de l'hiver, & cette terre fertile ſe changer en des ſables pareils aux ſables de l'Ethiopie ! Tandis que Rome reçoit dans ſes temples tes monſtrueuſes Divinités, tu laiſſes les mânes de Pompée dans la pouſſière ! Mais toi, Rome, qui as conſacré des temples à ton tyran (*a*), tu n'as pas encore daigné faire apporter dans tes murs les reſtes de ton défenſeur ! ſon ombre eſt encore exilée ! Tu as pu craindre autrefois d'irriter ſon vainqueur ; mais aujourd'hui, qui peut t'empêcher de remplir un devoir ſi juſte ? Et ſi la mer n'a point ſub-

(*a*) A Céſar.

mergé le tombeau de Pompée, qui de nous croira profaner ſes cendres, en prenant ſoin de les recueillir dans une urne digne de lui ? Heureux moi-même, & trop heureux, ſi Rome daignoit me choiſir pour les lui apporter dans mon ſein ! O Pompée, le jour viendra peut-être, où, pour appaiſer la colère céleſte & faire ceſſer quelque fléau, les Dieux mêmes nous preſcriront de tranſporter tes reſtes au ſein de ta patrie. Le ſouverain Pontife ira au devant de ton urne pour la recevoir, & traverſera Rome chargé de ce dépôt. Cependant, quel eſt le voyageur qui paſſera dans l'Orient ſans aller révérer ta tombe, & qui voyant ta cendre confondue avec le ſable, ne demandera pas qu'on appaiſe tes mânes ? L'indignité de ce tombeau (16) ne nuira point à ta mémoire; tes cendres, placées dans nos temples & enfermées dans un vaſe d'or, imprimeroient moins de reſpect. Cette pierre, battue par la mer de Libye, a quelque choſe de plus auguſte, de plus impoſant que des autels. Souvent, tel qui refuſe

ſon encens aux Dieux du Capitole, adore le monceau de terre où ſont cachés les débris d'un chêne frappé de la foudre. Ce ſera même dans l'avenir un avantage pour toi, Pompée, de n'avoir pas eu pour tombeau un marbre ſuperbe & durable. Dans peu cet amas de pouſſière ſera diſſipé; dans peu la pierre où ton nom eſt gravé, ſera enſevelie : il ne reſtera plus aucun veſtige de ta mort; & ce que l'Egypte racontera de ta ſépulture, paroîtra peut-être auſſi fabuleux, que ce que la Crète raconte de celle de Jupiter.

EXCERPTA

EX LIBRO OCTAVO.

(1) . . . . INCERTA fugæ veſtigia turbat,
Implicitaſque errore vias. Pavet ille fragorem
Motorum ventis nemorum, comitumque ſuorum.

(2) . . . . . Multi Pharſalica caſtra
Cum peterent, nondum famâ prodente ruinas,
Occurſu ſtupuere ducis, vertigine rerum
Attoniti; cladiſque ſuæ vix ipſe fidelis
Auctor erat. Gravis eſt Magno, quicunque malorum
Teſtis adeſt. Cunctis ignotus gentibus eſſe
Mallet, & obſcuro tutus tranſire per orbem
Nomine. Sed longi pœnas Fortuna favoris
Exigit à miſero, quæ tanto pondere famæ
Res premit adverſas, fatiſque prioribus urget.

(3) . . . . . Sic longius ævum
Deſtruit ingentes animos, & vita ſuperſtes
Imperio. Niſi ſumma dies cum fine bonorum
Affuit, & celeri prævertit triſtia leto,
Dedecori eſt fortuna prior. Quiſquam ne ſecundis
Tradere ſe fatis audet, niſi morte paratâ?

(4) Conſcia curarum ſecreta in littora Lesbi

Flectere vela jubes, quâ tum tellure latebas
Mœstior, in mediis quam si, Cornelia, campis
Æmathiæ stares. Tristes præsagia curas
Exagitant; trepidâ quatitur formidine somnus;
Thessaliam nox omnis habet; tenebrisque remotis,
Rupis in abruptæ scopulos, extremaque currens
Littora, prospiciens fluctus, nutantia longè
Semper prima vides venientis vela carinæ;
Quærere nec quicquam de fato conjugis audes.
En ratis, ad vestros quæ tendit carbasa portus,
Quid ferat ignoras; sed nunc tibi summa pavoris...
Victus adest conjux. Quid perdis tempora luctus?
Cum possis jam flere, times! Tunc puppe propinquâ
Prosiluit, crimenque deûm crudele notavit
Deformem pallore ducem, vultusque prementem
Canitie, atque atro squalantes pulvere vestes.
Obvia nox miseræ cœlum, lucemque tenebris
Abstulit, atque animam clausit dolor; omnia nervis
Membra relicta labant; riguerunt corda; diuque
Spe mortis decepta jacet. Jam fune ligato
Littoribus, lustrat vacuas Pompeius arenas.
Quem postquam propiùs famulæ videre fideles,
Non, ultra gemitus tacitos, incessere fata
Permisere sibi; sinuataque attollere terrâ
Semianimem conantur heram. Quam pectore Magnus
Ambit, & astrictos refovet complexibus artus.
Cœperat, in summum revocato sanguine corpus,

Pompeii ſentire manus, mœſtamque mariti
Poſſe pati faciem; prohibet ſuccumbere fatis
Magnus, & immodicos caſtigat voce dolores.
Nobile cur robur, Fortunæ vulnere primo,
Fœmina, tantorum titulis inſignis avorum,
Frangis? Habes aditum manſuræ in ſecula famæ.
Laudis in hoc ſexu, non legum jura, nec arma,
Unica materia eſt conjux miſer. Erige mentem,
Et tua cum fatis pietas decertet; & ipſum,
A me quòd faſces, & quòd pia turba ſenatus,
Tantaque diſceſſit regum manus, incipe Magnum
Sola ſequi. Deformis, adhuc vivente marito,
Summus & augeri vetitus dolor: ultima debet
Eſſe fides, lugere virum. Tu nulla tuliſti
Bello damna meo. Vivit poſt prœlia Magnus,
Sed Fortuna perit: quod defles, illud amaſti.
  Vocibus his correpta viri ægra levavit
Membra ſolo, tales gemitu rumpente querelas:
O utinam in thalamos inviſi Cæſaris iſſem
Infelix conjux, & nulli læta marito!
Bis nocui mundo: me pronuba duxit Erinnys,
Craſſorumque umbræ, devotaque manibus illis
Aſſyrios in caſtra tuli civilia caſus;
Præcipiteſque dedi populos, cunctoſque fugavi
A cauſa meliore Deos. O maxime conjux,
O thalamis indigne meis, hoc juris habebat
In tantum Fortuna caput! Cur, impia, nupſi,
Si miſerum factura fui? Nunc accipe pœnas,
Sed quas ſponte luam. Quò ſit tibi mollius æquor,

Certa fides regum, totuſque paratior orbis,
Sparge mari comitem. Mallem felicibus armis
Dependiſſe caput; nunc clades denique luſtra
Magne tuas. Ubicunque jaces civilibus armis
Noſtros ulta toros, ades huc, atque exige pœnas,
Julia crudelis, placataque pellice cæsâ
Magno parce tuo. Sic fata, iterumque refuſa
Conjugis in gremium, cunctorum lumina ſolvit
In lacrymas. Duri flectuntur pectora Magni,
Siccaque Theſſaliæ confundit lumina Lesbos.
Tunc Mitylenæum, pleno jam littore, vulgus
Affatur Magnum: Si maxima gloria nobis
Semper erit tanti pignus ſervaſſe mariti,
Tu quoque devotos ſacro tibi fœdere muros
Oramus, ſocioſque lares dignare vel unâ
Nocte tuâ: fac, Magne, locum, quem cuncta reviſant
Secula; quem veniens hoſpes Romanus adoret.
Nulla tibi ſubeunda magis ſunt mœnia victo.
Omnia victoris poſſunt ſperare favorem;
Hæc jam crimen habent. Quid, quòd jacet inſula ponto,
Cæſar eget ratibus. Procerum pars magna coibit
Certa loci. Noto reparandum eſt littore fatum.
Accipe templorum cultus, aurumque Deorum
Accipe: ſi terris, ſi puppibus iſta juventus
Aptior eſt, totâ, quantum valet, utere Lesbo.
Accipe: ne Cæſar rapiat, tu victus habeto.
Hoc ſolum crimen meritæ bene detrahe terræ,

Ne noſtram videare fidem felixque ſecutus,
Et damnaſſe miſer. Tali pietate virorum
Lætus in adverſis, &, mundi nomine, gaudens
Eſſe fidem, Nullum toto mihi, dixit, in orbe
Gratius eſſe ſolum, non parvo pignore vobis
Oſtendi. Tenuit noſtros hac obſide Lesbos,
Affectus: hîc ſacra domus carique penates,
Hîc mihi Roma fuit. Non ulla in littora puppim
Ante dedi fugiens, ſævi cum Cæſaris iram
Jam ſcirem meritam, ſervatâ conjuge, Lesbon,
Non veritus tantam veniæ committere vobis
Materiam. Sed jam ſatis eſt feciſſe nocentes:
Fata mihi totum mea ſunt agitanda per orbem.
Heu nimium felix æterno nomine Lesbos,
Sive doces populos Regeſque admittere Magnum,
Seu præſtas mihi ſola fidem. Nam quærere certum eſt
Fas quibus in terris, ubi ſit ſcelus. Accipe, Numen,
Si quod adhuc mecum es, votorum extrema meorum:
Da ſimiles Lesbo populos, qui Marte ſubactum
Non intrare ſuos infeſto Cæſare portus,
Non exire vetent. Dixit, mœſtamque carinæ
Impoſuit comitem. Cunctos mutare putares
Tellurem patriæque ſolum: ſic littore toto
Plangitur. Infeſtæ tenduntur in æthera dextræ;
Pompeiumque minus, cujus Fortuna dolorem
Moverat, aſt illam, quam toto tempore belli
Ut civem vidêre ſuam, diſcedere cernens
Ingemuit populus: quam vix, ſi caſtra mariti

Victoris peteret, ſiccis dimittere matres
Jam poterant oculis : tanto devinxit amore
Hos pudor, hos probitas, caſtique modeſtia vultus,
Quod ſubmiſſa nimis, nulli gravis hoſpita turbæ,
Stantis adhuc fati vixit quaſi conjuge victo.

(5) Sed quò vela dari, quo nunc pede carbaſa tendi
Noſtra jubes? Dubio contra cui pectore Magnus:
Hoc ſolum toto, reſpondit, in æquore ſerva,
Ut ſit ab Emathiis ſemper tua longiùs oris
Puppis, & Heſperiam pelago, cœloque relinquas;
Cetera da ventis. Comitem, pignuſque recepi
Depoſitum : tunc certus eram, quæ littora vellem;
Nunc Fortuna dabit.

(6) . . . . . Comites belliqne, fugæque,
Atquè inſtar patriæ, quamvis in littore nudo,
In Cilicum terrâ, nullis circumdatus armis
Conſultem, rebuſque novis exordia quæram;
Ingentes præſtate animos. Non omnis in arvis
Emathiis cecidi; nec ſic mea fata premuntur,
Ut nequeam relevare caput, cladeſque receptas
Excutere. An Libycæ Marium potuere ruinæ
Erigere in faſces, plenis & reddere faſtis;
Me pulſum leviore manu Fortuna tenebit?
Mille meæ Graio volvuntur in æquore puppes,
Mille duces : ſparſit potiùs Pharſalia noſtras,
Quam ſubvertit opes. Sed me vel ſola tueri
Fama poteſt rerum, toto quas geſſimus orbe,
Et nomen, quod mundus amat. Vos pendite regna

Viribus atque fide, Libyen, Parthoſque, Pharonque,
Quænam Romanis deceat ſuccurrere rebus.
Aſt ego curarum, Proceres, arcana mearum,
Expromam, mentiſque meæ quò pondera vergant.
Ætas Niliaci nobis ſuſpecta tyranni eſt:
Ardua quippe fides robuſtos exigit annos.
Hinc anceps dubii terret ſolertia Mauri:
Namque memor generis Carthaginis impia proles
Imminet Heſperiæ, multuſque in pectore vano eſt
Annibal....
Quare, agite, Eoum, comites, properemus in orbem.
Dividit Euphrates ingenti gurgite mundum,
Caſpiaque immenſos ſeducunt clauſtra receſſus,
Oceanuſque ſuus.... Regnandi ſola voluptas.
Celſior in campis ſonipes, & forcior arcus;
Nec puer, aut ſenior letales tendere nervos
Segnis, & à nullâ mors eſt incerta ſagittâ.
Primi Pellæas arcu fregêre ſariſſas,
Bactraque Medorum ſedem, muriſque ſuperbam
Aſſyrias Babylona domos. Nec pila timentur
Noſtra nimis Parthis: audentque in bella venire,
Experti Scythicas, Craſſo pereunte, pharetras.
Spicula nec ſolo ſpargunt fidentia ferro;
Stridula ſed multo ſaturantur tela veneno.
Vulnera parva nocent, fatumque in ſanguine ſummo eſt.
O utinam non tanta mihi fiducia ſævis
Eſſet in Arſacidis! fatis nimis æmula noſtris

Fata movent Medos, multumque in gente Deorum
est.
Effundam populos aliâ tellure revulsos,
Excitosque suis immittam sedibus ortus.
Quòd si nos Eoa fides, & Barbara fallunt
Fœdera; vulgati supra commercia mundi
Naufragium Fortuna ferat. Non regna precabor,
Quæ feci; sed magna feram solatia mortis
Orbe jacens alio, nil hæc in membra cruentè,
Nil socerum feciſſe piè. Sed cuncta revolvens
Vitæ fata meæ, semper venerabilis illâ
Orbis parte fui. Quantus Mæotida supra,
Quantus apud Tanaim toto conspectus in ortu!
Quas magis in terras nostrum felicibus actis
Nomen abit, aut unde redit majore triumpho?
Roma fave cœptis: quid enim tibi lætius unquam
Præstiterint superi, quam, si civilia Partho
Milite bella geras, tantam consumere gentem,
Et nostris miscere malis? Cùm Cæsaris arma
Concurrent Medis. Aut me Fortuna necesse est
Vindicet, aut Crassum. Sic fatus, murmure sentit
Consilium damnasse viros: quos Lentulus omnes
Virtutis stimulis, & nobilitate dolendi
Præcessit, dignasque tulit modò consule voces:
Siccine Thessalicæ mentem fregêre ruinæ?
Una dies mundi damnavit fata? secundum
Emathiam his tanta datur? jacet omne cruenti
Vulneris auxilium? solos tibi, Magne, reliquit
Parthorum Fortuna pedes? Quid transfuga mundi,
Terrarum

Terrarum totos tractus, cœlumque peroſus,
Adverſoſque polos, alienaque ſidera quæris,
Chaldæos culture focos & barbara ſacra,
Parthorum famulus? quid cauſa obtenditur armis
Libertatis amor? miſerum quid decipis orbem,
Si ſervire potes? Te, quem Romana regentem
Horruit auditum, quem captos ducere reges
Vidit ab Hyrcanis, Indoque à littore, ſilvis,
Dejectum fatis, humilem fractumque videbit,
Extolletque animos Latium veſanus in orbem,
Se ſimul, & Romam Pompeio ſupplice menſus?
Nil animis, fatiſque tuis effabere dignum:
Exiget, ignorans Latiæ commercia linguæ,
Ut lacrymi ſe, Magne, roges. Patiturne pudoris
Hoc vulnus, clades ut Parthia vindicet ante
Heſperias, quam Roma ſuas? civilibus armis
Elegit te nempè ducem. Quid vulnera noſtra
In Scythicos ſpargis populos, cladeſque latentes?
Quid Parthos tranſire doces? Solatia tanti
Perdit Roma mali, nullos admittere Reges,
Sed civi ſervire ſuo. Juvat ire per orbem
Ducentem ſævas Romana in mœnia gentes,
Signaque ab Euphrate cum Craſſis capta ſequentem?
Qui ſolus regum, fato celante favorem,
Defuit Emathiæ, nunc tantas ille laceſſet
Auditi victoris opes, aut jungere fata
Tecum, Magne, volet? Non hæc fiducia genti eſt.
Omnis in Arctois populus quicunque pruinis
Naſcitur, indomitus bellis, & Martis amator.

Quicquid ad Eoos tractus, mundique teporem
Labitur, emollit gentes clementia cœli.
Illîc & laxas veſtes, & fluxa virorum
Velamenta vides. Parthus per Medica rura,
Sarmaticos inter campos, effuſaque plano
Tigridis arva ſolo, nulli ſuperabilis hoſti eſt,
Libertate fugæ: ſed non, ubi terra tumebit,
Aſpera conſcendet montis juga; nec per opacas
Bella geret tenebras, incerto debilis arcu;
Nec franget nando violenti vorticis amnem,
Nec totâ in pugnâ, perfuſus ſanguine membra,
Exiget æſtivum calido ſub pulvere ſolem.
Non aries illis, non ulla eſt machina belli:
Haud foſſas implere valent: Parthoque ſequente
Murus erit, quodcumque poteſt obſtare ſagittæ.
Pugna levis, bellumque fugax, turmæque vagantes;
Et melior ceſſiſſe loco, quàm pellere, miles.
Illita tela dolis, nec Martem cominùs unquam
Auſa pati virtus, ſed longè tendere nervos,
Et, quò ferre velint, permittere vulnera ventis.
Enſis habet vires, & gens quæcumque virorum eſt,
Bella gerit gladiis: nam Medos prœlia prima
Exarmant, vacuæque jubent remeare pharetræ.
Nulla manus illis; fiducia tota veneni eſt.
Credis, Magne, viros, quos in diſcrimina belli
Cum ferro veniſſe parum eſt! Tentare pudendum
Auxilium tanti eſt, toto diviſus ut orbe
A terra moriare tua? tibi barbara tellus
Incumbat? te parva tegant, ac vilia buſta,

Invidioſa tamen, Craſſo querente ſepulchrum?
Sed tua ſors levior, quoniam mors ultima pœna eſt,
Nec metuenda viris. At non Cornelia letum
Infando ſub rege timet. Num barbara nobis
Eſt ignota Venus, quæ ritu cœca ferarum
Poluit innumeris leges, & fœdera tedæ
Conjugibus, thalamique patent ſecreta nefandi
Inter mille nurus? Epulis veſana meroque
Regia, non ullos exceptos legibus horret
Concubitus; tot femineis complexibus unum
Non laſſat nox tota marem. Jacuêre ſorores
In regum thalamis, ſacrataque pignora, matres.
Damnat apud gentes ſceleris non ſponte peracti
Œdipodionias infelix fabula Thebas;
Parthorum dominus quoties ſic ſanguine miſto
Naſcitur Arſacides? cui fas implere parentem,
Quid rear eſſe nefas? Proles tam clara Metelli
Stabit barbarico conjux milleſia lecto!
Quamquam non ulli plus regia, Magne, vacabit
Sævitiâ ſtimulata Venus, tituliſque virorum.
Nam quo plura juvent Parthum portenta, fuiſſe
Hanc ſciet & Craſſi: ceu pridem debita fatis
Aſſyriis, trahitur cladis captiva vetuſtæ.
Hæreat Eoæ vulnus miſerabile ſortis;
Non ſolum auxilium funeſto à rege petiſſe,
Sed geſſiſſe prius bellum civile pudebit.
Nam quod apud populos crimen ſocerique, tuumque
Majus erit, quàm quòd vobis miſcentibus arma,
Craſſorum vindicta perit? Incurrere cuncti

Debuerant in Bactra duces, & ne qua vacarent
Arma, vel Arctoum Dacis, Rhenique catervis
Imperii nudare latus, dum perfida Susa
In tumulos prolapsa ducum, Babylonque jacerent.
Assyriæ paci finem, Fortuna, precamur;
Et, si Thessaliâ bellum civile peractum est,
Ad Parthos, qui vicit eat. Gens unica mundi est,
De qua Cæsareis possim gaudere triumphis.
Non tibi, quam primum gelidum transibis Araxem,
Umbra senis mœsti Scythicis confixa sagittis
Ingeret has voces? *Tu, quem post funera nostra*
Ultorem cinerum nudæ speravimus umbræ,
Ad fœdus, pacemque venis! Tum plurima cladis
Occurent monimenta tibi: quæ mœnia trunci
Lustrârunt cervice duces, ubi nomina tanta
Obruit Euphrates, & nostra cadavera Tigris
Detulit in terras, ac reddidit. Ire per ista
Si potes, in mediâ socerum quoque, Magne, se-
dentem
Thessaliâ placare potes. Quin respicis orbem
Romanum? Si regna times projecta sub austro,
Infidumque Jubam; petimus Pharon, arvaque Lagi.
Syrtibus hinc Libycis tuta est Ægyptus; at inde
Gurgite septeno rapidus mare summovet amnis:
Terra suis contenta bonis, non indiga mercis,
Aut Jovis: in solo tanta est fiducia Nilo.
Sceptra puer Ptolemæus habet tibi debita, Magne,
Tutelæ commissa tuæ. Quis nominis umbram
Horreat? innocua est ætas: ne jura, fidemque,

Reſpectumque deûm veteris ſperaveris aulæ :
Nil pudet aſſuetos ſceptris ; mitiſſima ſors eſt
Regnorum ſub rege novo. Non plura locutus,
Impulit huc animos : quantum ſpes ultima rerum
Libertatis habet ! victa eſt ſententia Magni.

7) Sed melior ſuadere malis, & noſſe tyrannos,
Auſus Pompeium leto damnare Pothinus.
Jus, & fas multos faciunt Ptolemæe nocentes :
Dat pœnas laudata fides, cùm ſuſtinet, inquit,
Quos Fortuna premit. Fatis accede, Deiſque,
Et cole felices, miſeros fuge. Sidera terrâ
Ut diſtant, & flamma mari, ſic utile recto.
Sceptrorum vis tota perit, ſi pendere juſta
Incipit ; evertitque arces reſpectus honeſti.
Libertas ſcelerum eſt, quæ regna inviſa tuetur,
Sublatuſque modus gladiis. Facere omnia ſævè
Non impunè licet, niſi dum facis. Exeat aula
Qui volet eſſe pius. Virtus, & ſumma poteſtas
Non coëunt : ſemper metuet, quem ſæva pudebunt.
Non impunè tuos Magnus, contemſerit annos,
Qui te nec victos arcere à littore noſtro
Poſſe putat. Neu te ſceptris privaverit hoſpes,
Pignora ſunt propiora tibi : Nilonque, Pharonque;
Si regnare piget, damnatæ redde ſorori.
Ægyptum certè Latiis tueamur ab armis.
Quicquid non fuerit Magni, dum bella geruntur,
Nec victoris erit. Toto jam pulſus ab orbe,
poſtquam nulla manet rerum fiducia, quærit
Cum qua gente cadat. Rapitur civilibus umbris.

Nec ſoceri tantùm arma fugit ; fugit ora Senatûs ;
Cujus Theſſalicas ſaturat pars magna volucres ;
Et metuit gentes, quas uno in ſanguine miſtas
Deſeruit ; regeſque timet, quorum omnia merſit ;
Theſſaliæque reus, nulla tellure receptus,
Sollicitat noſtrum, quem nondum perdidit, orbem.
Juſtior in Magnum nobis, Ptolemæe, querelæ
Cauſa data eſt. Quid ſepoſitam, ſemperque quietam
Crimine bellorum maculas Pharon, arvaque noſtra
Victori ſuſpecta facis ? cur ſola cadenti
Hæc placuit tellus, in quam Pharſalica fata
Conferres, pœnaſque tuas ? Jam crimen habemus
Purgandum gladio, quod nobis ſceptra ſenatus
Te ſuadente dedit. Votis tua fovimus arma.
Hoc ferrum, quod fata jubent proferre, paravi
Non tibi, ſed victo. Feriam tua viſcera, Magne ;
Malueram ſoceri : rapimur, quò cuncta feruntur.
Te ne mihi dubitas cum ſit violare neceſſe,
An liceat ? quæ te noſtri fiducia regni
Huc agit infelix ? Populum non cernis inermem,
Arvaque vix refugo fodientem mollia Nilo ?
Metiri ſua regna decet, vireſque fateri.
Tu, Ptolemæe, potes Magni fulcire ruinam,
Sub quâ Roma jacet ? buſtum, cinereſque movere
Theſſalicos audes, bellumque in regna vocare ?
Ante aciem Emathiam nullis acceſſimus armis ;
Pompeii nunc caſtra placent, quæ deſerit orbis ?
Nunc victoris opes, & cognita fata laceſſis ?
Adverſis non deeſſe decet, ſed læta ſecutos.
Nulla fides unquam miſeros elegit amicos.

(8) Ibat in hoſtilem præceps Cornelia puppim,
Hoc magis impatiens egreſſo deeſſe marito,
Quod metuit clades. Remane, temeraria conjux;
Et tu, nate, precor; longèque è littore caſus
Expectate meos; & in hac cervice tyranni
Explorate fidem. Dixit, ſed ſurda vetanti
Tendebat geminas amens Cornelia palmas.
Quò fine me crudelis abis?

(9) . . . . . Ut vidit cominùs enſes,
Involvit vultus: atque indignatus apertum
Fortunæ præbere caput: tunc lumina preſſit,
Continuitque animam, ne quas effundere voces
Poſſet, & æternam fletu corrumpere famam.
At poſtquam mucrone latus funeſtus Achillas
Perfodit, nullo gemitu conſenſit ad ictum;
Deſpexitque nefas; ſervatque immobile corpus,
Seque probat moriens, atque hæc in pectore volvit
Secula Romanos nunquam tacitura labores
Attendunt, ævumque ſequens ſpeculatur ab omni
Orbe ratem, Phariamque fidem. Nunc conſule famæ;
Fata tibi longæ fluxerunt proſpera vitæ.
Ignorant populi, ſi non in morte probaris,
Aut ſcieris adverſa pati. Ne cede pudori,
Auctoremque dole fati. Quâcunque feriris,
Crede manum ſoceri. Spargant, lacerentque, licebit
Sum tamen, ô ſuperi, felix, nullique poteſtas
Hoc auferre deo. Mutantur proſpera vitâ;
Non ſum morte miſer. Videt hanc Cornelia cædem,
Pompeiuſque meus. Tanto patientiùs oro

Claude dolor gemitus : natus, conjuxque peremptum
Si mirantur, amant. Talis cuſtodia Magno
Mentis erat : jus hoc animi morientis habebat.
At non tam patiens Cornelia cernere ſævum
Quàm perferre nefas, miſerandis æthera complet
Vocibus : O conjux, ego te ſcelerata peremi :
Letiferæ tibi cauſa moræ fuit avia Lesbos ;
Et prior in Nilî pervenit littora Cæſar.
Nam cui jus alii ſceleris ? Sed quiſquis in iſtud
A ſuperis immiſſe caput, vel Cæſaris iræ,
Vel tibi proſpiciens, neſcis, crudelis, ubi ipſa
Viſcera ſint Magni : properas, atque ingeris ictus
Quâ votum eſt victo : pœnas non morte minores
Pendat, & antè meum videat caput. Haud ego culpæ
Libera bellorum, quæ matrum ſola per undas,
Et per caſtra comes, nullis abſterrita fatis,
Victum, quod reges etiam timuêre, recepi.
Hoc merui, conjux, in tutâ puppe relinqui ?
Perfide, parcebas ! te fata extrema petente,
Vitâ digna fui ! Moriar, nec munere regis.
Aut mihi præcipitem, nautæ, permittite ſaltum,
Aut laqueum collo tortoſque aptate rudentes,
Aut aliquis Magno dignus comes exigat enſem.
Pompeio preſtare poteſt, quod Cæſaris armis
Imputet. O ſævi, properantem in fata tenetis ?
Vivis adhuc, conjux ; & jam Cornelia non eſt
Juris, Magne, ſui ! Prohibent accerſere mortem :
Servor victori ! Sic fata, interque ſuorum
Lapſa manus, rapitur, trepidâ fugiente carinâ.
At Magni, cùm terga ſonent, & pectora ferro,

Permanſiſſe decus ſacræ venerabile formæ,
Iratamque deis faciem, nihil ultima mortis
Ex habitu vultuque viri mutaſſe fatentur
Qui lacerum vidêre caput.

(10) ... Hoc leges, campumque, & roſtra movebat:
Hac facie Fortuna tibi Romana placebas.
Nec fatis infando fuit hoc vidiſſe tyranno;
Vult ſceleri ſupereſſe fidem.

(11) Hac Fortuna fide Magni tam proſpera fata
Pertulit, hac illum ſummo de culmine rerum
Morte petit, cladeſque omnes exegit in uno
Sæva die, quibus immunes tot præſtitit annos:
Pompeiuſque fuit, qui nunquam miſta videret
Læta malis: felix, nullo turbante Deorum;
Et nullo parcente, miſer. Semel impulit illum
Dilatâ Fortuna manu. Pulſatur arenis,
Carpitur in ſcopulis, hauſto per vulnera fluctu,
Ludibrium pelagi.

(12) . . . . . Ille per umbras
Auſus ferre gradum, victum pietate timorem
Compulit, ut mediis quæſitum corpus in undis
Duceret ad terram, traheretque ad littora Magnum.
Lucis mœſta parum per denſas Cynthia nubes
Præbebat; cano ſed diſcolor æquore truncus
Conſpicitur. Tenet ille ducem complexibus arctis,
Eripiente mari: nunc victus pondere tanto
Expectat fluctus, pelagoque juvante cadaver
Impellit. Poſtquam ſicco jam littore ſedit,

Incubuit Magno, lacrymaſque effudit in omne
Vulnus, & ad ſuperos, obſcuraque ſidera fatur :
Non pretioſa petit, cumulato ture, ſepulcra
Pompeius, Fortuna, tuus : non pinguis ad aſtra
Ut ferat è membris Eoos fumus odores ;
Ut Romana ſuum geſtent pia colla parentem ;
Præferat ut veteres feralis pompa triumphos ;
Ut reſonent cantu triſti fora ; totus ut ignem
Projectis mœrens exercitus ambiat armis ;
Da vilem Magno plebeii funeris arcam,
Quæ lacerum corpus ſiccos effundat in ignes. . . .
Quæcumque es (ait) neglecta, nec ulli
Cara tuo, ſed Pompeio felicior umbra,
Quod jam compoſitum violat manus hoſpita buſtum,
Da veniam : ſi quid ſenſûs poſt fata relictum eſt,
Cedis & ipſa rogo, pateriſque hæc damna ſepulchri,
Teque pudet, ſparſis Pompeii manibus, uri.

(13) . . . . . O maxime dixit,
Ductor, & Heſperii majeſtas nominis una,
Si tibi jactatu pelagi, ſi funere nullo
Triſtior iſte rogus ; manes, animamque potentem
Officiis averte meis : injuria fati
Hoc fas eſſe jubet ; ne ponti bellua quidquam,
Ne fera, ne volucres, ne ſævi Cæſaris ira
Audeat : exiguam, quantum potes, accipe flammam,
Romana ſuccenſe manu. Fortuna recurſus
Si det in Heſperiam, non hac in cede quieſcent
Tam ſacri cineres : ſed te Cornelia, Magne,
Accipiet, noſtrâque manu transfundet in urnam.

(14) Inſcripſit ſacrum ſemiuſto ſtipite nomen:
Hìc ſitus eſt Magnus. Placet hoc, Fortuna, ſepulchrum
Dicere Pompeii!

(15) Quòd ſi tam ſacro dignaris nomine ſaxum;
Adde actus tantos, monimentaque maxima rerum:
Adde truces Lepidi motus, Alpinaque bella,
Armaque Sertorî revocato Conſule victa,
Et currus, quos egit eques: commercia tuta
Gentibus, & pavidos Cilicas maris: adde ſubactam
Barbariem, genteſque vagas, & quicquid in Euro
Regnorum, Boreâque jacet. Dic ſemper ab armis
Civilem repetiſſe togam: ter curribus actis
Contentum patriæ multos donaſſe triumphos.
Quis capit hæc tumulus? Surgit miſerabile buſtum
Non ullis plenum titulis, non ordine tanto
Faſtorum; ſolitumque legi ſuper alta deorum
Culmina, & extructos ſpoliis hoſtilibus arcus,
Haud procul eſt imâ Pompeii nomen arenâ
Depreſſum tumulo, quod non legat advena rectus,
Quod niſi monſtratum Romanus tranſeat hoſpes.

(16) . . . . . Nil iſta nocebunt
Famæ buſta tuæ. Templis, auroque ſepultus
Vilior umbra fores. Nunc eſt pro numine ſummo,
Hoc tumulo Fortuna jacens. Auguſtius aris
Victoris Libyco pulſatur ab æquore ſaxum.
Tarpeiis qui ſæpe deis ſua tura negarunt,
Incluſum Thuſco venerantur ceſpite fulmen.

Argument du neuvième Livre.

APOTHÉOSE de Pompée. Caton raſſemble à Corcyre les débris de Pharſale, & paſſe en Afrique. Plaintes & regrets de Cornélie, en s'éloignant du rivage de l'Egypte, où elle a cru voir de loin brûler le corps de ſon époux. Elle & Sextus viennent joindre Caton. Fureur de Cneius, fils aîné de Pompée, en apprenant la mort de ſon père. Honneurs funèbres rendus dans le camp à la mémoire de ce Héros, & aux mânes des Romains qui ont péri dans la Theſſalie. Eloge de Pompée, prononcé par Caton. Défection des Ciliciens; diſcours de leur Chef pour la juſtifier. Les Romains eux-mêmes veulent quitter les armes : harangue de Caton, qui les ramène & les retient. Caton veut aller ſe joindre au Roi Juba. Il tente le trajet par mer. Deſcription des Syrthes. La

flotte de Caton eſt diſperſée par une tempête. Il entreprend de faire le tour des Syrthes à travers les ſables de Libye. Diſcours qu'il tient à ſes ſoldats avant que de ſe mettre en marche. Deſcription de la Libye. Tempête élevée ſur terre, où l'armée Romaine eſt prête à périr, enſevelie ſous le ſable. Marche des Romains à travers ces plaines arides. Réponſe de Caton à un ſoldat qui lui préſente dans ſon caſque un peu d'eau qu'il vient de puiſer. On paſſe devant le temple de Jupiter Ammon ; Caton refuſe d'interroger l'oracle. L'armée pourſuit ſa route. Caton donne l'exemple d'une patience inépuiſable. Enthouſiaſme du Poëte pour la vertu de Caton. On rencontre une ſource remplie de ſerpens ; les ſoldats refuſent d'y boire ; Caton les raſſure, & y boit le premier. Cauſe fabuleuſe de l'effroyable quantité de ſerpens dont la Libye eſt peuplée. Mort cruelle de ceux des Romains qui ſont mordus par ces ſerpens. Découragement & plaintes de l'armée. Comment elle fut

ſecourue & ſauvée par les Pſylles, peuple de ces climats. Elle arrive enfin à Leptis, ſur la côte fertile de la Libye. Céſar, cherchant les traces de Pompée, paſſe en Phrygie, & parcourt les ruines de Troie. De là il fait voile vers l'Egypte. Dès qu'il ſe préſente devant le Phare, Ptolomée envoie au devant de lui, & on lui préſente la tête de Pompée. Comment il reçoit ce préſent.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE NEUVIÈME.

Les mânes de Pompée (1) ne reſtèrent point enſevelis dans la pouſſière de l'Egypte. Ils ſe détachent de ſon corps à demi conſumé, & s'élancent vers les régions éthérées. C'eſt entre le ciel étoilé & l'air qui enveloppe la terre, qu'habitent les mânes des demi-Dieux. Cette incorruptible vertu qui, dans le cours de leur vie mortelle, a conſervé leur ame innocente & pure, l'élève au ciel ſur ſes aîles de feu. Ce n'eſt point l'encens qui parfume les morts, ni l'urne d'or qui enferme leur cendre, qui les fait arriver dans ce lieu fortuné. Dès que Pompée y eſt parvenu, qu'il s'eſt pénétré de la

vraie lumière, & qu'il a contemplé de près tous ces globes étincelans, dont les uns roulent ſur nos têtes, & les autres ſont fixes aux deux pôles des cieux; il regarde le jour d'ici-bas comme une lueur qui ſe perd au ſein d'une profonde nuit, & ſourit de voir ſa dépouille jouet du crime & de la mort. De là, il vole comme l'éclair ſur les champs de la Theſſalie, ſur les drapeaux ſanglans de Céſar, & ſur les mers où ſont encore répandues toutes ſes flottes. Ce génie vengeur du crime ſe repoſe au ſein du vertueux Brutus, & va ſe fixer dans l'ame de l'inflexible Caton.

Tandis que le ſort de la guerre étoit en ſuſpens, & qu'on pouvoit encore douter quel maître la victoire alloit donner au monde, Caton avoit haï Pompée, quoiqu'il eût ſuivi ſes drapeaux ſous les auſpices de la patrie, & à l'exemple du Sénat; mais depuis le malheur de Pharſale, toute l'ame de Caton s'étoit livrée au vaincu. Il embraſſa la patrie déſolée & ſans appui; il réchauffa les cœurs des peuples

peuples que la frayeur avoit glacés ; il remit l'épée dans les mains tremblantes qui l'avoient laiſſé tomber, & ſoutint la guerre civile ſans déſir de régner, ſans crainte de ſervir. Caton ne fit rien pour ſa propre cauſe ; & depuis la mort de Pompée, ſon parti fut uniquement le parti de la liberté. Les forces en étoient diſperſées, & la rapidité du vainqueur pouvoit les enlever ; Caton ſe hâte de les recueillir. Il ſe rend à Corcyre, & ſur mille vaiſſeaux il emporte avec lui les débris de Pharſale (*a*). Sur cette flotte immenſe, dont la mer eſt couverte, qui croiroit voir une armée en fuite ? Il paſſe

(*a*) *L. Scipio, ſocer illius (Pompeii), & cæteri quotquot illuſtres è Pharſalicâ pugnâ evaſerant, ad Catonem contenderunt in Corcyram... ibi claſſe divisâ inter amicos Pompeii præcipuos, Caſſius in pontum navigavit ad Pharnacem, exciturus eum contra Cæſarem ; Scipio cum Catone in Africam, freti Varo & ejus copiis, Jubæque Mauri auxiliis ; Pompeii vero major filius cum Labieno, Scapulâque, & parte exercitûs, properavit in Hiſpaniam.* Appian. de bell. civ. lib. 2.

au deſſus de Malée, & devant l'antre du Ténare qui communique au ſéjour des morts. De là il aborde à Cythère; & Borée, qui enfle ſes voiles, lui fait raſer l'île de Crète, dont le rivage paroit s'enfuir. Caton arrivé en Afrique force la ville de Phiconte à recevoir ſes vaiſſeaux. Bientôt, à la faveur d'un vent paiſible, il gagne la côte de Palinure. (Car l'Auſonie n'eſt pas la ſeule où ce pilote des Troyens ait laiſſé ſon nom : la Libye a des témoignages qu'il ſe plaiſoit dans ſes tranquilles ports.) Là, des vaiſſeaux qu'on découvre de loin (2), & qui voguent à pleine voile, tiennent les eſprits dans le doute, s'ils leur apportent des ennemis ou des compagnons d'infortune. L'activité du vainqueur fait tout craindre : on n'aperçoit pas un navire où l'on ne tremble de voir Céſar; mais ceux-ci ne ſont pleins que de deuil, de gémiſſemens, & de maux capables d'arracher des larmes, même à l'inflexible Caton.

Cornélie ayant engagé inutilement Sextus & ſa flotte à retarder leur fuite, pour

voir ſi le corps de Pompée, pouſſé vers le rivage de l'Egypte, ne ſeroit pas ramené par les flots; & la flamme d'un bûcher lui annonçant de loin qu'il obtenoit une humble ſépulture : « O ciel (dit-elle), je n'étois donc pas digne (3) d'allumer le bûcher de mon époux, de tomber moi-même ſur ſon corps glacé, de le ſerrer entre mes bras, d'arroſer ſes plaies de mes larmes, de le placer au deſſus des flammes, d'y brûler mes cheveux arrachés de ma main, & de recueillir dans mon ſein ſes cendres brûlantes encore, pour diſtribuer dans nos temples tout ce qui reſteroit de lui? Son corps brûle, dénué de tous les honneurs funèbres. C'eſt peut-être un Egyptien qui rend à ces mânes ce devoir odieux! Ombre de Craſſus, réjouis-toi d'être privée de la ſépulture : celle qu'on accorde à Pompée eſt un nouveau trait de la haîne des Dieux. Quoi! mon malheur eſt donc par-tout le même! jamais il ne me ſera permis d'enſevelir mes époux, & jamais je ne preſſerai contre

mon cœur gémiſſant une urne pleine de leurs cendres ! .... Que dis-tu, Cornélie ? te faut-il un tombeau pour entretenir ta douleur ? ton cœur n'eſt-il pas tout rempli de Pompée ? ſon image n'eſt-elle pas gravée & vivante au fond de ton ame ? Ah ! que celle qui veut ſurvivre à ſon époux, cherche des cendres qui la conſolent .... Cependant cette foible lueur que j'aperçois de loin, Pompée, c'eſt la flamme de ton bûcher, c'eſt quelque choſe de toi encore .... Hélas ! ce feu ſe dérobe à moi ; la fumée qui s'en exhale, & qui emporte les reſte de mon époux, s'évanouit dans l'air aux rayons du ſoleil naiſſant ; les vents, contraires à mes vœux, enflent la voile qui m'éloigne. Ah ! qu'on me laiſſe ſur ces bords : les lieux témoins de ſes victoires, le Capitole même où il a triomphé, me ſeroient moins chers : Pompée heureux eſt oublié de moi ; je le veux tel que le Nil le poſsède. Je ne me plaindrai point de reſter ſur une terre coupable : le crime a conſacré le lieu. Fils de Pom-

pée, c'eſt à toi de tenter le ſort des combats. Porte par tout l'univers les étendarts de ton père; écoute ce qu'il m'a chargée de dire à ſes enfans : « Dès que mon heure ſera venue, & que j'aurai fermé les yeux, mes fils, prenez tous deux en mains les flambeaux de la guerre civile ; & tant qu'il reſtera ſur la terre quelque rejeton de ma race, qu'il ne ſoit pas permis aux Céſars de régner. Soulevez au bruit de mon nom tout ce qu'il peut y avoir au monde de Rois indépendans & de cités libres encore. Voilà le parti que je vous laiſſe, les armes que je vous remets. Quiconque portera ſur les mers le nom de Pompée, y trouvera des flottes. Il n'eſt aucun peuple qui ne conſente à ſuivre mon héritier dans les combats. Conſervez ſeulement une ame indomptable, & n'oubliez jamais quel père vous vengez. Il n'y a ſous le ciel qu'un ſeul homme à qui vous puiſſiez obéir ſans honte, s'il prend la défenſe de la liberté : c'eſt Caton ». . . . C'en eſt fait, Pompée, j'ai acquitté ma foi; j'ai accompli ta volonté

dernière. Le moyen que tu as pris pour m'engager à te ſurvivre, a réuſſi. Je n'ai pas voulu emporter au tombeau tes paroles. Je ſuis libre enfin de te ſuivre à travers l'éternelle nuit, & aux enfers, s'il y a des enfers. J'ignore combien durera cette mort lente; mais ſi mon ame tarde à rompre ſes liens, ſi elle a pu te voir expirer ſans voler après toi, elle en ſera cruellement punie. Conſumée par la triſteſſe, étouffée par les ſanglots, c'eſt avec mes larmes qu'il faut qu'elle s'écoule. Je n'aurai recours ni au fer, ni au lien fatal. Il ſeroit honteux pour moi de ne pouvoir mourir de ma ſeule douleur ». En parlant ainſi, elle s'enveloppe la tête de lugubres voiles, & ſe dévouant aux ténèbres, elle ſe jette au fond du vaiſſeau. Là elle embraſſe étroitement la douleur qui la dévore, s'abreuve & jouit de ſes larmes, & chérit les maux que lui cauſe le ſouvenir de ſon époux. Ni le mugiſſement des flots, ni le bruit des vents à travers les cordages, ni le cri d'effroi qui s'élève dans le vaiſſeau prêt à périr, rien

ne l'émeut. Elle attend la mort, déjà étendue comme dans un cercueil ; & au milieu de la tempête, elle fait pour elle-même des vœux contraires aux vœux des matelots.

Ce fut d'abord au rivage de Chypre que la pouſſa la mer écumante. Mais bientôt s'élève du côté de l'aurore un vent plus doux, qui la conduit au bord de la Libye, vers le camp même de Caton (*a*)

L'aîné des enfans de Pompée, plongé dans une triſteſſe morne (4), l'eſprit frappé du noir preſſentiment qui annonce les grands malheurs, reconnoît du haut du rivage les compagnons de ſon père ; & voyant ſon frère avec eux, il s'élance ſur leur vaiſſeau. « Sextus (lui dit-il), où eſt mon père ? L'appui de Rome, le

(*a*) Comme il (Caton) alloit rangeant la côte, il rencontra Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui dit le premier comment ſon père avoit été tué en Egypte.... Il aborda premièrement en la ville de Cyrène. *Plut. Vie de Caton d'Utique.*

Chef des Nations eſt-il vivant? ou Rome, en le perdant, a-t-elle tout perdu» ? Son frère lui répond : « Que vous êtes heureux d'avoir abordé loin de l'Egypte, & de n'avoir que la douleur d'entendre le crime dont mes yeux ont été les témoins ! Pompée eſt mort, & ce n'eſt ni par le glaive de Céſar, ni par une main digne de ce grand parricide. L'infame roi du Nil en eſt l'auteur. Pompée s'étoit livré à lui ſous la garde des Dieux garans de l'hoſpitalité, & ſur la foi de ſes bienfaits prodigués à cette indigne race. Il est mort victime d'un roi qu'il avoit couronné lui-même : j'ai vu de lâches meurtriers déchirer le ſein de mon père, & ne pouvant me perſuader que le tyran de l'Egypte eût pris ſur lui cet attentat, je croyois que Céſar nous y avoit dévancés. Mais j'ai été moins ſaiſi d'horreur de voir aſſaſſiner ce vieillard auguſte, que de voir ſa tête, qu'on avoit tranchée, portée en triomphe au palais du tyran. Sans doute il attend le vainqueur pour la lui offrir, & il la garde pour atteſter ſon crime. A

l'égard du corps du Héros, nous ignorons s'il eſt en proie aux oiſeaux du ciel & aux chiens voraces de l'Egypte, ou ſi c'étoit lui que conſumoit, dans le ſilence de la nuit, un bûcher que nous avons vu allumé ſur le rivage. Quelque injure que ce corps ait reçue, je ne la reproche qu'aux Dieux. Mais réſerver ſa tête à Céſar, c'eſt l'outrage & le crime des hommes ».

Cnéius, à ce récit, ne répandit point ſa douleur en gémiſſemens & en larmes; mais ſa piété ſe changeant en fureur : « Nochers (dit-il), dégagez les ancres, lancez nos vaiſſeaux ſur les mers; que la flotte, à force de rames, lutte & vogue contre les vents. Chefs des Romains, vengeurs de mon père, ſuivez-moi. La guerre n'eut jamais une plus digne cauſe. Allons enſevelir les cendres de ce Héros; allons nous baigner dans le ſang du lâche Roi qui l'a fait périr. Quoi ! je ne démolirai point les temples, les palais, les tombeaux de l'Egypte ! je ne plongerai pas le cadavre d'Alexandre dans le

lac (*a*) qui baigne ſes murs ! je ne ferai pas traîner dans le Nil les membres d'Amaſis & de ſes ſucceſſeurs, arrachés du fond de leurs pyramides ! Oui, mon père, je vengerai ſur eux tes mânes privés de la ſépulture ; je renverſerai les ſtatues de leur Iſis et de leur Oſiris ; c'eſt ſur leurs débris enflammés que je ferai brûler la tête de Pompée, & le bœuf Apis, tout ſacré qu'il eſt, ſera immolé ſur ſon tombeau. Pour punir cette odieuſe terre, je dévaſterai ſes campagnes. Le Nil aura beau s'y répandre, nul ne cultivera ſes dons. O mon père, tu poſſéderas ſeul l'Egypte, après en avoir vu chaſſer les hommes & les Dieux ». Il dit, & veut que la flotte s'élance ſur le ſein des mers irritées. Mais Caton, témoin de ſa fureur, en la louant, ſut l'appaiſer.

Cependant le bruit de la mort de Pompée s'étant répandu dans le camp, tout le

(*a*) Le lac Maræotis.

rivage retentit de gémiſſemens & de plaintes. La terre n'avoit jamais vu d'exemple d'un ſi grand deuil; jamais tant de peuples enſemble n'avoient pleuré la mort d'un ſeul homme. Mais ce fut ſur-tout lorſqu'on vit Cornélie, les yeux épuiſés de larmes, le viſage couvert de ſes cheveux épars, ſortir du fond du vaiſſeau, ce fut alors que les cris & les ſanglots redoublèrent. Dès qu'elle eſt deſcendue ſur une terre amie, elle ramaſſe les vêtemens & les riches dépouilles de Pompée, ſes armes, ſes robes de poupre, cette parure triomphale que le Capitole avoit vue trois fois; elle les fait brûler ſur un bûcher funèbre. Malheureuſe! voilà les cendres qui lui reſtent de ſon époux. Sa piété ſervit d'exemple à celle de toute l'armée, & le rivage fut bientôt couvert de bûchers conſacrés aux mânes de ceux qui avoient péri dans la Theſſalie. Mais les regrets de cette multitude, & les reproches qu'elle faiſoit aux Dieux ſur la perte de ſon Héros, touchèrent moins l'ombre de Pompée, que le témoignage

que lui rendit Caton (5) : ce fut en peu de paroles ; mais ces paroles partoient d'un cœur tout plein de la vérité.

« Il nous eſt mort (dit-il) un citoyen qui, ſans approcher de la modération & de l'auſtère équité de nos pères, étoit cependant un exemple utile, dans un temps où les droits les plus ſaints ſont méconnus & violés. Il fut puiſſant, & il reſpecta la liberté de ſa patrie. Le peuple eût conſenti à l'avoir pour maître, & il vécut en homme privé. Il gouvernoit le Sénat, mais le Sénat régnoit. Il ne s'attribua jamais aucun des droits de la guerre : ce qu'il vouloit qu'on lui accordât, il vouloit qu'on fût libre de le lui refuſer. Il a poſſédé d'immenſes richeſſes, mais il en a plus acquis à l'Etat qu'il n'en a réſervé pour lui. Il a ſu prendre les armes ; il a ſu les quitter. Il a préféré la gloire des combats aux honneurs de la pourpre ; mais dans les camps même il a chéri la paix. Chef des armées, il ſe plaiſoit à exercer le pouvoir ſuprême, mais il ſe plaiſoit à le dépoſer. Sa maiſon fut chaſte, fermée au luxe,

incorruptible à la proſpérité. Son nom fut illuſtre & révéré chez les Nations, & d'un grand poids dans l'autorité & la puiſſance de notre ville. Sous Marius & Sylla, la liberté réelle avoit péri; mais il nous en reſtoit l'ombre; & cette ombre elle-même s'évanouit à la mort de Pompée. On n'aura plus honte de prétendre à régner, & il n'y aura plus dans Rome ni veſtiges de République, ni apparence de Sénat. Tu es heureux, Pompée, d'avoir trouvé la mort au ſortir de Pharſale, & que le Nil te l'ait offerte, lorſqu'il t'eût fallu la chercher: tu aurois eu peut-être la foibleſſe de vivre ſujet de Céſar. Le premier avantage de l'homme, dans le malheur, eſt de ſavoir mourir; le ſecond, d'y être forcé. O Fortune, s'il faut que Rome ſubiſſe le joug d'un tyran, fais pour moi de Juba un nouveau Ptolomée. Qu'il me garde pour être offert aux yeux de Céſar, j'y conſens, pourvu qu'il commence par me trancher la tête».

L'ombre généreuſe de Pompée enten-

dit ces paroles, & ce fut pour lui un plus grand honneur, que ſi la tribune & les places de Rome avoient retenti de ſes louanges.

Cependant la diſcorde s'élève dans le camp. Le ſoldat, découragé par la mort de Pompée, demande à quitter les armes; & Tarcon, chef des Ciliciens, eſt celui qui donne le ſignal de la déſertion. Caton, qui le vit prêt à s'échapper avec ſa flotte, accourut au rivage, & lui dit : « O Cilicien (6), qui jamais n'as renoncé au brigandage, vas-tu de nouveau infeſter les mers ? Pompée n'eſt plus; tu redeviens pirate ». En diſant ces mots, il regardoit tous ces ſéditieux aſſemblés en tumulte. L'un d'eux alors, ſans diſſimuler la réſolution de s'enfuir : « Pardonne (7), Caton (lui dit-il), ſi la mort de Pompée nous détache de ſon parti. Lui ſeul nous y avoit engagés; c'eſt pour lui que nous avons pris les armes, & non pour la guerre civile. Celui que l'univers préféroit à la paix, ne vit plus; & une cauſe qui n'eſt plus la ſienne, devient étrangère

pour nous. Permets-nous d'aller revoir nos Dieux domeſtiques, nos femmes, & nos enfans. Car auſſi bien quel ſera le terme de cette guerre, ſi Pharſale, ſi la mort même de Pompée n'en eſt pas la fin ? Le temps de vivre eſt paſſé pour nous ; laiſſe-nous chercher une mort tranquille, & nous aſſurer un tombeau. A peine la guerre civile promet-elle la ſépulture à ſes Chefs. Et qu'a de ſi affreux le ſort qui nous attend ? les vaincus ſont-ils condamnés à ſubir le joug d'un barbare ? eſt-ce au pouvoir du Scythe ou de l'Arménien que la Fortune nous fait tomber ? C'eſt devant un Romain décoré de la pourpre que nous allons poſer les armes. Celui qui, du vivant de Pompée, fut le ſecond, eſt aujourd'hui pour nous le premier des hommes. Fidèles à la mémoire de Pompée, nous lui rendons cet honneur inſigne de ſouffrir après lui le maître que le ſort nous donne, mais de n'avoir plus de Chef de notre choix. O grand Homme, tu ſeras le ſeul que nous aurons ſuivi dans les combats ; & après

toi, c'eſt au deſtin que nous nous laiſſerons conduire : car il n'y a rien à eſpérer d'une plus longue réſiſtance ; tout eſt ſoumis, tout eſt livré à la fortune de Céſar. Sa victoire a diſſipé nos forces. Les malheureux n'ont point d'amis, & tous les cœurs leur ſont fermés. Céſar eſt donc dans l'univers le ſeul aſſez puiſſant & aſſez généreux pour être le refuge & le ſalut des vaincus. Sous Pompée, la guerre civile étoit pour nous un devoir ; à préſent elle ſeroit un crime. Toi, Caton, ſi c'eſt le parti des lois & de la patrie que tu veux ſuivre, imite-nous, & viens te ranger ſous les drapeaux d'un Conſul ».

En parlant ainſi, il s'élance ſur la poupe ; & une nombreuſe jeuneſſe s'y jette en foule ſur ſes pas. C'en étoit fait de Rome ; & ſur tout le rivage on voyoit l'armée en tumulte demander à ſe rendre à Céſar, ſi la voix du vertueux Caton ne ſe fût élevée encore.

« Et vous auſſi, Romains (dit-il), vous n'avez combattu que pour le choix d'un maître !

maître ! C'eſt donc le parti de Pompée, & non celui de Rome, que vous avez ſuivi ? Quoi ! dès l'inſtant que vous ceſſez de travailler à vous donner des chaînes, que vous vivez pour vous & non plus pour un Chef, qu'en mourant du moins vous n'avez plus à craindre d'avoir acquis, au prix de votre ſang, l'empire du monde à un homme, & que vous êtes ſûrs, ſi vous venez à vaincre, de n'avoir vaincu que pour vous; dès cet inſtant vous vous laſſez, vous vous rebutez de la guerre ! Votre tête à peine eſt délivrée du joug, qu'elle veut le reprendre, & vous ne pouvez plus vous paſſer d'un Roi ! Ah ! c'eſt à préſent, ſi vous êtes des hommes, qu'il eſt digne de vous d'affronter les dangers. Pompée lui-même pouvoit abuſer du ſang qu'il vous faiſoit répandre; déſormais c'eſt pour la patrie, pour elle ſeule que vous refuſez de tirer l'épée & de braver la mort ! Vous touchez à la liberté : de trois tyrans, un ſeul vous reſte; & vous aurez la honte de ſouffrir que l'Egyptien, que le Parthe ait plus fait

pour vos lois que vous ! Allez, cœurs lâches & rampans, rendez le crime de Ptolomée inutile. On n'aura garde de vous accuſer d'avoir trempé vos mains dans le ſang ; on croira bien plutôt que c'eſt vous qui les premiers avez tourné le dos dans la déroute de Pharſale. Allez en toute ſûreté vous préſenter à Céſar : il eſt juſte qu'il vous laiſſe la vie, puiſque vous vous rendez à lui ſans avoir ſoutenu ni ſiège, ni combat. O vils eſclaves ! en perdant votre maître, vous courez vers ſon héritier ! Que ne méritez-vous de lui plus que la vie & le pardon ? Vous avez en vos mains la fille de Metellus (*a*), la femme & les fils de Pompée : traînez-les aux pieds de Céſar ; renchériſſez ſur le préſent que Ptolomée lui prépare. Celui qui portera ma tête au tyran, peut en attendre auſſi un prix conſidérable, & cette récompenſe vous prouvera du moins qu'il étoit bon de ſuivre mes drapeaux. Prenez courage ; & par un crime atroce, ſignalez-vous aux

(*a*) Cornélie, fille de Metellus Scipion.

yeux de Céſar. La fuite ſeule, ſans quelque grand forfait, ne ſeroit qu'une lâcheté ». Il dit, & ces paroles ramènent au rivage les vaiſſeaux qui gagnoient la mer.

Tels on voit des eſſaims d'abeilles, en quittant les cellules de cire d'où elles ſont écloſes, oublier leur premier aſile, & au lieu d'entrelacer leurs aîles, voler ſans guide, & chacune à ſon gré : les fleurs n'ont plus d'attrait pour elles ; & dans leur courſe oiſive & vagabonde, elles dédaignent d'y goûter. Mais ſi le ſon de l'airain ſe fait entendre, ſaiſies d'étonnement, elles ſuſpendent leur eſſor ; l'ardeur du travail, l'amour des fleurs, le déſir d'en extraire la liqueur du miel ſe réveille en elles ; & le paſteur raſſuré, tranquille ſur le gazon du mont Hybla, ſe réjouit d'avoir conſervé la richeſſe de ſa cabane. De même, à la voix de Caton, tous les eſprits ſont ramenés. Il leur inſpire le courage & la conſtance de ſouffrir tous les maux d'une juſte guerre.

Mais dès lors il ſe propoſa de tenir ſans

ceſſe occupés aux durs exercices des armes une multitude d'hommes qui n'avoient point appris à ſupporter le repos.

Il commença par les fatiguer ſur les ſables de ce rivage; & le ſiège de Cyrène fut le premier de leurs travaux. Quoique cette ville eût d'abord été fermée au parti de Caton, il n'en tira aucune vengeance : ſa victoire eſt la ſeule peine qu'il fait ſubir aux vaincus.

De là il veut aller vers les confins du Maure ſe joindre avec le roi Juba (*a*). Les Syrthes s'oppoſent à ſon paſſage; mais, quel que ſoit l'obſtacle, ſa vertu courageuſe eſpère de le ſurmonter.

Quand la nature tira l'univers du chaos,

(*a*) Etant là (à Cyrène) il ouït nouvelles que Scipion, beau-père de Pompée, s'étoit retiré vers le Roi Juba..... Il délibéra de s'aller joindre à eux. Il ſe mit en chemin par terre, à cauſe que c'étoit en la ſaiſon de l'hiver.... Ils furent ſept jours entiers à marcher continuellement, lui ſervant de guide, & marchant le premier à pied. *Plut. Vie de Caton d'Utique.* Selon Strabon, ils furent trente jours en marche.

elle laiſſa, dans le partage des élémens, les Syrthes indécis entre la terre & l'onde; car ils ne ſont abſolument ni ſous les eaux, ni au deſſus. Limite (8) incertaine, & des deux côtés également inacceſſible, c'eſt une mer interrompue par des écueils, c'eſt une terre entrecoupée par les courans d'une mer profonde. Ce ſont comme des bords rangés l'un devant l'autre, & entre leſquels on entend les flots ſe briſer & mugir. Ainſi la nature a laiſſé inutile cette partie d'elle-même. Peut-être auſſi qu'autrefois (9) les Syrthes étoient pleinement inondés; mais le rapide flambeau du jour, qui aſpire l'humide élément, pour fomenter ſes dévorantes flammes, épuiſe ſans ceſſe les eaux qui ſont le plus près de la zone brûlante, & la mer lui diſpute encore les terres qu'il veut deſſécher. Le temps viendra cependant que les Syrthes ſeront une plage aride: car dès à préſent même le fond n'en eſt couvert que d'une légère ſurface d'eau; & cette mer, qui doit tarir un jour, commence à laiſſer voir ſes ſables.

Dès que la rame, en ſillonnant les ondes, a lancé la flotte loin du port de Cyrène, le vent du midi ſe lève en frémiſſant, environné de noirs orages. Ce vent, exerçant ſa fureur ſur les climats de ſon empire, ſoulève la mer, & la chaſſe loin des ſables de la Libye, dont il lui fait un rivage nouveau. Malheur aux vaiſſeaux dont il ſaiſit la voile : malgré tout l'effort des cordages, il la fait voler par deſſus la proue, & la tient enflée au delà. Que le nocher la ploie & l'attache aux antennes, ſa prévoyance eſt inutile : les antennes mêmes ſe briſent, & le mât reſte dépouillé. Ceux des vaiſſeaux qui ont baiſſé leurs mâts, échappés à la fureur du vent, deviennent le jouet de l'onde, & ſont jetés ſur les écueils. Là, tandis que la proue appuie ſur le ſable, la poupe eſt ſuſpendue & flotte ſur les eaux ; & le navire, entre deux périls, a, d'un côté, la terre qui menace de le briſer ; de l'autre, la vague irritée qui s'efforce de l'engloutir. Le reſte de la flotte eſt plus heureux : emporté loin du bord ſur une mer profonde,

il n'eſt battu que par les flots. Le plus grand nombre des vaiſſeaux, guidés par de ſages pilotes, & ſûrs de leur route avec des matelots à qui ce rivage eſt connu, vont aborder au marais de Triton. Le Dieu dont la trompe fait retentir tous les rivages de la mer, ſe plaît (dit-on) dans ce lac paiſible, qui n'eſt pas moins cher à Pallas. Quand cette Déeſſe fut née de la tête de Jupiter, elle vint ſur la terre; & ce fut en Libye (car de tous les climats, c'eſt le plus près du ciel, comme le prouve ſa chaleur), ce fut là qu'elle deſcendit. Elle ſe vit pour la première fois dans le criſtal de ces tranquilles eaux; ſon pied ſe poſa ſur leur rive; & ce lieu fut ſi agréable à la Déeſſe, qu'elle en prit elle-même le nom de Tritonide.

Non loin de là ſerpente le Léthé. On dit qu'il deſcend chez les morts, & qu'ils y boivent l'oubli de la vie. Sur ces mêmes bords fleuriſſoit le jardin des Heſpérides, qui, ſous la garde d'un vigilant dragon, portoit jadis des fruits dorés; mais depuis long-temps il ne conſerve plus aucune

trace de ſes richeſſes. Que l'envieux (10) diſpute à l'antiquité ſes prodiges, & à la poéſie ſon merveilleux; il n'en eſt pas moins vrai qu'il y eut autrefois dans ces climats une forêt dont les rameaux étoient chargés de pommes d'or. Les fleurs avoient l'éclat & la couleur des fruits, & les arbres ployoient ſous le poids de ces richeſſes renaiſſantes. Le ſoin en étoit confié à une troupe de jeunes vierges; & un dragon, dont jamais le ſommeil n'appeſantit la paupière, embraſſant la tige des arbres, gardoit ce jardin précieux. Ce fut Alcide qui en enleva les fruits, & qui, laiſſant la forêt dépouillée de ſes tréſors, les apporta dans l'Argolide au tyran qui lui commandoit.

La flotte échappée aux écueils des Syrthes, ayant donc gagné ce rivage, ne s'expoſa point au delà; mais ſous le fils aîné de Pompée, elle ſe tint dans les ports de la côte la plus riche de la Libye: le reſte fut recueilli par Caton ſur les mêmes bords d'où il étoit parti. Mais la vertu de ce Héros ne pouvant ſe réſoudre à de-

meurer oiſive, il oſe ſe frayer une route par des régions inconnues; & ſe confiant à ſes armes, il veut tourner, du côté de la terre, les Syrthes qu'il n'a pu franchir. L'hiver même l'y détermine, car il lui interdit la mer : les pluies qu'il fait eſpérer raſſurent ceux que les chaleurs effrayent; & la ſaiſon qu'adoucit le climat, & le climat que la ſaiſon tempère, ſemblent, dans cette longue route, devoir épargner au ſoldat ce qu'un ſoleil brûlant, ou ce qu'un âpre hiver lui feroient ſouffrir l'un ſans l'autre.

Caton, avant de s'engager dans ces vaſtes plaines de ſable où règne la ſtérilité, tient ce diſcours à ſon armée. « O vous (11), qui en ſuivant mes drapeaux, ne demandez qu'à mourir libres, & qu'à dérober votre tête au joug, tenez vos ames préparées aux grands efforts de la vertu & à des travaux dignes d'elle. Nous allons traverſer des déſerts brûlés par le ſoleil, où l'on trouve à peine quelques ſources d'eau, & qui ſont peuplés de ſerpens venimeux. Le voyage eſt pénible; & je

ne le propoſe qu'à ceux qui ont renoncé au ſoin de leur ſalut, & pour qui c'eſt aſſez d'aller au ſecours des lois & de la patrie expirante. Que ceux-là ſeuls viennent avec moi à travers des ſables où jamais avant nous les pas de l'homme ne furent imprimés. Car je ne veux tromper perſonne, ni engager une foule timide à me ſuivre, avec la crainte au fond du cœur. Je ne veux pour compagnons que ceux dont le courage s'accroît dans les dangers, & qui, ſur ma foi & à mon exemple, ne connoiſſent rien de plus beau ni de plus Romain, que de ſouffrir même les plus grands maux. Mais ſi quelqu'un a beſoin qu'on lui réponde de ſon ſalut, s'il tient aux douceurs de la vie, qu'il s'en aille chercher un maître par un chemin plus facile & plus ſûr. Dès que j'aurai mis le pied ſur le ſable, que le ſoleil darde ſur moi ſes feux, que des ſerpens gonflés de venin m'environnent; je veux éprouver le premier tous les périls qui vous menaceront. Si quelqu'un me voit boire avant lui, qu'il ſe plaigne

de ſouffrir la ſoif; qu'il ſe plaigne de la chaleur, s'il me voit chercher un ombrage; qu'il ſe rebute d'aller à pied, s'il me voit aller à cheval à la tête de mes cohortes, ou ſi on diſtingue à quelque marque le Chef entre les ſoldats. Les ſerpens, la ſoif, la chaleur, l'aridité de ces vaſtes plaines ſont des délices pour la vertu. C'eſt dans les dures extrémités que la patience triomphe & jouit d'elle-même. Une ame honnête n'a jamais tant de joie que lorſque, par de grands efforts, elle s'éprouve & ſe reſſent. Du reſte, il falloit tous les maux que la Libye nous prépare, pour nous ſauver du déshonneur attaché à la fuite, & faire voir que ce n'eſt ni la peine, ni le danger que nous fuyons ».

Ainſi Caton pénètre & remplit tous les cœurs du feu de ſa vertu, & de l'amour des travaux pénibles. A l'inſtant même, il prend ſa route ſur ce rivage qu'il ne doit plus revoir; & la Libye, où ce grand Homme va être enſeveli dans un humble tombeau, s'empare de ſa deſtinée, qu'il ſuit avec tranquillité.

Si l'on en croit l'opinion commune, l'Afrique eſt la troiſieme partie du monde; mais, par ſon étendue & ſa poſition, elle fait partie de l'Europe : car du Nil au Tanaïs, également diſtans l'un & l'autre du détroit par où l'océan s'eſt répandu dans les vallons que lui ont cédés les bords de l'Europe & de la Libye, l'Aſie occupe ſeule un plus grand eſpace que l'Afrique & l'Europe enſemble. Elle partage avec l'une les climats du Midi, les climats du Nord avec l'autre; & tandis qu'elles deux s'uniſſent pour embraſſer l'Occident, tout l'Orient eſt occupé par elle.

La Libye n'eſt fertile que vers les bords où le ſoleil va ſe coucher dans l'onde, encore n'a-t-elle point de vives ſources qui l'arroſent; mais quelquefois les aquilons y vont répandre en pluie les nuages du Nord, & la ſérénité de notre ciel fait la richeſſe de cette terre. Elle ne produit rien de pernicieux : ni l'or, ni le fer ne germent dans ſon ſein; elle n'enfante aucun de nos crimes. Innocente & pure, elle ne contient que les élémens de la

végétation. Ce qu'elle a de plus précieux, ce ſont des forêts de citronniers, dont même ſes peuples ignoroient l'uſage. Pour eux, le feuillage & l'ombre de ces bois en faiſoient toute la valeur. Ce furent nos mains qui portèrent la hache dans ces forêts inconnues, quand notre luxe alla chercher aux extrémités du monde des tables, ainſi que des mets pour les délices de nos feſtins. Mais la côte qui embraſſe les Syrthes, placée ſous un ciel trop ardent, & voiſine de la brulante zône, étouffe ſous un ſable aride les dons de Cérès & de Bacchus. Aucune racine n'y trouve à s'attacher & à ſe nourrir : cette terre a perdu les germes de la vie (12); & le ciel ne prend aucun ſoin de lui rendre la fécondité. La nature y languit dans un ſtérile engourdiſſement, & l'influence des ſaiſons ne ſe fait point ſentir à ces ſables arides. Seulement il y naît çà & là quelques plantes ſauvages, dont le Nazamon ſe nourrit. Ce peuple dur & farouche habite nu aux environs des Syrthes ; il fait ſon butin des débris des vaiſſeaux

qui ſont jetés ſur les écueils. Du haut des ſables du rivage, ces brigands attendent leur proie ; & ſans que jamais aucun vaiſſeau arrive au port, ils en recueillent les richeſſes : c'eſt ainſi que, par des naufrages, le Nazamon eſt en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Telle eſt la route que l'auſtère vertu ordonne à Caton d'oſer ſuivre. C'eſt là qu'une jeuneſſe, qui ſe croyoit du moins en ſûreté du côté des vents & des tempêtes, retrouva tous les périls, toutes les frayeurs de la mer ; car le vent du midi (*a*) eſt bien plus furieux ſur ce rivage que ſur les flots, & y fait bien plus de ravages. La Libye n'a point de montagne (13) qui s'oppoſe à ſa violence, ni de rocher qui rompe & qui diſſipe ſes tourbillons rapides. Il n'y rencontre point de forêts ſur leſquelles ſes efforts ſe briſent, & où il ſe

(*a*) Anciennement (dit Plutarque) il émut une telle tourmente en ces plaines-là, & y enleva de tels monceaux de ſable, que cinquante mille hommes de l'armée de Cambiſe y demeurèrent enſevelis. *Vie d'Alexandre.*

laſſe à tordre & à déraciner des chênes durcis par les ans. Sa courſe eſt libre dans ces vaſtes plaines, & il y exerce ſans obſtacle toute la rage qu'Eole inſpire à ſes enfans; mais il ne mêle point de nuages chargés de pluie aux tourbillons de ſable dont il obſcurcit l'air: c'eſt une colonne de pouſſière qu'il élève & tient ſuſpendue, ſans en laiſſer échapper ni retomber le ſommet. Le malheureux Nazamon voit le ſol qu'il habite enlevé & ſes cabanes renverſées; le toit qui couvre le Garamante, vole diſperſé dans les airs. La flamme ne lance pas plus haut les corps qu'elle fait éclater; & autant qu'on voit s'élever les flots de fumée qui éclipſent le jour, autant s'élèvent vers le ciel ces noirs volumes de pouſſière. Cette tempête, qui aſſaillit les Romains, fut plus violente que jamais; elle auroit ébranlé la terre, ſi la Libye eût été formée de durs rochers qui, dans leurs flancs, euſſent empriſonné ce vent fougueux. Le ſoldat (14) ne peut plus ſe tenir debout; le ſable même qu'il foule aux pieds, s'échappe & fuit ſous ſes pas chan-

celans. Un tourbillon impétueux emporte & roule dans les airs les caſques, les boucliers, les lances. Qui ſait même à quelle diſtance il les fit voler; ſi ce ne fût pas un prodige de voir ces armes tomber du ciel (*a*), & ſi on ne reçut pas comme un préſent des Dieux cette dépouille des hommes : ainſi peut-être un vent du Midi ou du Nord avoit arraché à quelque peuple de l'Auſonie ces boucliers qui tombèrent aux pieds des autels de Numa, & que l'élite de la jeuneſſe Patricienne porte dans nos ſolennités. Toute l'armée (15) s'étend ſur la terre, dont la ſurface eſt bouleverſée; & le ſoldat, de peur d'être enlevé, ramaſſant les plis de ſa robe, ſe tient non ſeulement couché, mais des deux mains ancré ſur le ſable : à peine encore en eſt-ce aſſez; & dès qu'il ſe croit affermi par ſon poids & par ſes efforts, des flots de ſable l'enſeveliſſent. C'eſt pour lui un travail à chaque inſtant nouveau que de s'en dégager; & forcé

(*a*) Cela eſt outré; mais c'eſt un de ces traits que l'on pardonne à un jeune poète.

enfin

enfin de ſe lever debout, il ſe trouve encore inveſti par un monceau de pouſſière.

Dès que le vent s'eſt appaiſé, & que les nuages de ſable qui obſcurciſſoient l'air, ſe diſſipent, l'armée Romaine ne voit plus dans cette ſolitude immenſe aucune trace de ſa route, & n'a plus pour indices des lieux que les aſtres qu'on a pour guides ſur la vaſte plaine des mers. L'horiſon de la Libye laiſſe même au deſſous de lui nombre d'étoiles qui, vers le pôle, dirigent les matelots. La ſérénité d'un ciel brûlant (16) eſt pour le ſoldat un nouveau ſupplice. Son corps eſt trempé de ſueur, & ſa bouche embraſée d'une ſoif dévorante. Alors on découvre de loin une veine d'eau qui filtre à peine à travers le ſable. Un ſoldat creuſant cette foible ſource, y puiſe un peu d'eau dans ſon caſque & va l'offrir au Général. Ils avoient tous la gorge remplie d'une brûlante pouſſière, & cette liqueur, dans les mains de Caton, excitoit l'envie de toute l'armée; mais Caton, au ſoldat qui la lui

préſentoit : « Quoi (dit-il), me crois-tu le ſeul ſans vertu parmi tant d'hommes de courage, & m'as-tu vu juſqu'à préſent ſi amolli, ſi peu capable de ſoutenir ces premières chaleurs ? Homme indigne, tu mériterois que, pour te punir, je te fiſſe boire cette eau en préſence de tous ces braves gens qui éprouvent la ſoif & qui l'endurent ». Alors, avec indignation, il jette le caſque par terre, & l'eau répandue leur ſuffit à tous (*a*).

On approchoit (17) de ce temple élevé dans les déſerts du Garamante, & le ſeul qui fût en Libye. Il eſt conſacré à Jupiter ; mais le Dieu n'y eſt pas repréſenté la foudre à la main, comme ſur nos autels : il a des cornes de belier, & on l'appelle Ammon. La ſtructure de ce temple n'étale point une profane magnificence : ni le rubis, ni l'or de l'Orient n'éclate dans les offrandes qu'on y ſuſpend ; & quoique

(*a*) Pareille choſe étoit arrivée à Alexandre, lorſqu'il pourſuivoit Darius. *Plut. Vie d'Alexandre.*

ſeul adoré des peuples de l'Ethiopie, de l'Arabie, & de l'Inde, ce Dieu eſt pauvre, ſon temple eſt pur, il y garde inviolablement la ſimplicité de ſon premier culte; & depuis tant de ſiècles, il ſe défend encore du luxe de l'Aſie & de l'or des Romains.

Une forêt verdoyante, dont le temple eſt environné, atteſte qu'un Dieu y réſide; car les ſables qui s'étendent depuis les murs de Bérénice juſqu'à la ville de Leptis, n'ont jamais produit un feuillage; & la forêt d'Ammon eſt une merveille unique dans ces climats. Une fontaine qui coule près du temple, eſt la cauſe de ce prodige. Le limon qui ſe mêle au ſable qu'elle arroſe, le lie en l'humectant, & compoſe avec lui une terre ſouple & fertile. La forêt cependant n'eſt pas aſſez touffue pour faire obſtacle aux traits du jour, lorſqu'il ſe balance au plus haut du ciel. L'arbre à peine alors en défend ſa tige, tant les rayons qui l'environnent chaſſent l'ombre vers le centre & l'abrègent de tous côtés. On a reconnu que c'eſt là que le

cercle du ſolſtice touche à celui des ſignes du ciel.

Les peuples de l'Orient aſſiégeoient les portes du temple, & demandoient à conſulter l'oracle de Jupiter; mais la foule s'ouvrit avec reſpect devant le Général Romain. Les amis de Caton le conjuroient d'éprouver la vérité de cet oracle ſi célèbre dans l'univers, & de juger par lui-même s'il méritoit ſa renommée antique. Labienus étoit celui qui le preſſoit le plus inſtamment (18) d'interroger le ciel ſur les événemens cachés dans l'avenir. « Le haſard (diſoit-il), ou plutôt notre bon deſtin fait trouver ſur notre paſſage l'oracle du plus grand des Dieux; de quel prix ſes conſeils ne ſont-ils pas pour nous ? Il peut nous conduire au delà des Syrthes, & nous éclairer ſur les ſuccès divers que cette guerre doit avoir: car à qui les Dieux confieroient-ils plus intimément leurs ſecrets qu'à la ſainteté de Caton ? Votre vie a toujours eu pour règle leur ſuprême loi. Un Dieu vous éclaire & vous guide. Voici pour vous

une occaſion de communiquer avec Jupiter. Demandez-lui quel ſera le ſort de Céſar & le deſtin de Rome? Si les peuples, rentrés dans leurs droits, verront leur liberté & leurs lois rétablies, ou ſi le fruit de la guerre civile ſera perdu pour l'univers. Rempliſſez-vous de l'eſprit divin dont vous conſulterez l'organe; & paſſionné pour l'auſtère vertu, demandez aux Dieux en quoi elle conſiſte; demandez-leur une règle infaillible de juſtice & d'honnêteté». Caton, plein de la divinité qui réſidoit en ſilence au fond de ſon ame, prononça ces paroles dignes de l'antre prophétique: «Que veux-tu, Labienus, que je demande? Si j'aime mieux mourir libre, les armes à la main, que de vivre ſous un tyran; ſi cette vie n'eſt rien que le retardement d'une vie heureuſe & durable; s'il y a quelque force au monde qui puiſſe nuire à l'homme de bien; ſi la Fortune perd ſes menaces, quand elle s'attaque à la vertu; s'il ſuffit de vouloir ce qui eſt louable, & ſi le ſuccès ajoute à ce qui eſt honnête? Nous ſavons tout

cela, & Ammon lui-même ne le graveroit pas plus profondément dans nos cœurs. Nous ſommes tous dans la main des Dieux; & que leur oracle ſe taiſe, ce n'eſt pas moins leur volonté que nous accompliſſons. La Divinité n'a pas beſoin de paroles : celui qui nous fait naître, nous dit, quand nous naiſſons, tout ce que nous devons ſavoir. Il n'a point choiſi des ſables ſtériles pour ne s'y communiquer qu'à un petit nombre d'hommes; ce n'eſt point dans cette pouſſière qu'il a caché la vérité. La Divinité a-t-elle d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel, & le cœur de l'homme juſte? Pourquoi chercher ſi loin des Dieux? Jupiter eſt tout ce que tu vois, tout ce que tu ſens en toi-même. Que ceux qui, dans un avenir douteux, portent une ame irréſolue, aient beſoin d'interroger le ſort : pour moi, ce n'eſt point la certitude des oracles qui me raſſure, mais la certitude de la mort. Timide ou courageux, il faut que l'homme meure. Voilà ce que Jupiter a dit, & c'eſt aſſez ».

Telle fut la réponſe de Caton ; & ſans chercher à affoiblir la foi qu'on avoit à ce temple, il s'en éloigne, laiſſant aux peuples leur Ammon, qu'il n'a pas voulu éprouver.

Il marche à la tête de ſes troupes, une lance à la main, comme un ſimple ſoldat. Dans les travaux qu'ils ont à ſoutenir, ſon exemple eſt l'ordre qu'il donne. On ne le voit ni porté ſur un lit, ni traîné ſur un char. Forcé de céder au ſommeil, il plaint le peu de momens qu'il ne peut lui refuſer. Si, après une longue marche, on trouve une eau ſalutaire, il eſt le dernier à ſoulager ſa ſoif ; il ſe tient ſur le bord, & fait boire avant lui juſqu'aux valets de ſon armée.

Si la plus grande gloire eſt due au plus vraiment homme de bien, & ſi l'on conſidère la vertu en elle-même, ſans aucun égard aux ſuccès, ceux de nos ancêtres que nous vantons le plus, ne ſont, près de Caton, que des hommes heureux. Qui jamais, ou par ſes victoires, ou par le ſang qu'ont répandu ſes armes, a mérité un ſi

grand nom ? J'aimerois mieux avoir fait cette marche triomphante autour des Syrthes, à travers la Libye, que de monter trois fois au capitole ſur le char de Pompée, ou que de marcher, comme Marius, ſur la tête de Jugurtha. Le voici, Rome, le voici le vrai père de la patrie, le Héros digne de tes autels, celui par qui dans aucun temps tu n'auras honte de jurer ; celui dont un jour, ſi jamais ta tête ſe relève libre du joug, tu feras ſûrement un Dieu.

A meſure qu'on avançoit ſous cette zône, que la nature a interdite aux humains, les rayons du ſoleil devenoient plus ardens, les ſources d'eau beaucoup plus rares. Cependant on rencontra, au milieu des ſables, une fontaine abondante, mais ſi remplie de ſerpens, qu'elle avoit peine à les contenir. Le froid aſpic rampoit ſur ſes bords ; & le dipſe brûlant au milieu des eaux n'y pouvoit éteindre ſa ſoif. Caton (19), qui vit que ſon armée alloit périr ſi elle s'abſtenoit de boire à cette ſource : « Amis (dit-il), votre

frayeur eſt vaine : la morſure des ſerpens eſt venimeuſe, le poiſon que leur dent diſtille eſt mortel quand il ſe mêle avec le ſang, mais l'eau dans laquelle ils nagent ne l'eſt pas ». En diſant ces mots, il puiſe de cette eau peut-être empoiſonnée ; & dans tous les ſables de la Libye, cette fontaine fut la ſeule dont il voulut boire le premier.

D'où vient que l'air de la Libye, ſi fertile en venins mortels, peuple ces climats de ſerpens ? Ce n'eſt pas à nous d'en chercher la cauſe ; mais une fable répandue à ce ſujet dans l'univers, a tenu lieu de la vérité.

Au fond de l'Afrique, & vers ces bords où l'Océan bouillonne ſous un ſoleil brûlant, Méduſe tenoit ſon empire. Ce fut de ſon ſein que la nature fit naître les premiers ſerpens. Ce fut (20) de ſa bouche hideuſe qu'on entendit, pour la première fois, ſortir leurs ſifflemens aigus, & qu'on vit leur langue élancée agiter ſes mobiles dards. Comme une longue chevelure ils ſe déployoient ſur ſon dos,

& la Gorgone ſe plaiſoit à les ſentir flotter ſur ſes épaules. Autour de ſon front ſe dreſſoient les couleuvres entrelacées, & le venin des vipères découloit de ſes cheveux. Son regard frappoit tous ceux qui la voyoient en face, d'une mort qu'ils n'avoient le temps ni de craindre, ni de ſentir. Le corps étoit pétrifié avant que l'ame en fût détachée. Ni le père de Méduſe (*a*), ni ſa mère Céto, ni ſes ſœurs les Gorgones ne peuvent la regarder, aucun des animaux ne ſoutient ſa vue, les ſerpens même de ſa tête ſe replient en arrière pour éviter ſon aſpect. En la voyant, les oiſeaux du ciel tombent en cailloux, les bêtes féroces ſe durciſſent en pierres, les peuples voiſins de l'Ethiopie éprouvent le même ſort : ce fut par elle qu'aux bords du couchant, Atlas, qui debout ſoutenoit le ciel, fut tout à coup transformé en montagne ; & lorſque l'épouvante régnoit parmi les Dieux, Pallas, portant ſur ſon égide la tête de la

(*a*) Phorcus, Dieu marin, fils de Neptune.

Gorgone, termina la guerre des Titans, en les changeant tous en rochers. Pallas avoit demandé cette tête à Perſée pour prix du ſecours qu'elle lui donna, lorſqu'avec les aîles de Mercure & ſa faux ruiſſelante encore du ſang d'Argus, le fils de Jupiter & de Danaé fendit les airs pour aller combattre Méduſe. Pallas, en lui traçant ſa route, lui donna un bouclier d'airain, dans lequel l'image de la Gorgone ſe réfléchiroit à ſes yeux. Méduſe étoit plongée dans un ſommeil profond, qui fut pour elle celui de la mort. Mais (21) tous ſes ſerpens n'étoient pas endormis : les uns tomboient languiſſamment ſur ſon viſage & ſur ſes yeux fermés à la lumière, les autres veilloient à la défenſe de ſa tête. Perſée étoit ſaiſi d'effroi; mais Pallas dirigea ſon vol, & guidant elle-même ſa main tremblante, elle fit tomber ſous le tranchant du fer cette tête effroyable, armée de ſerpens. Combien plus terrible en fut l'aſpect après qu'elle eut été tranchée ! Quels flots de venin elle répandit ! Combien de morts cauſa

ſa vue ! Pallas elle-même en eut horreur ; & pour ſauver Perſée qu'elle eût pétrifié, quoiqu'il en détournât ſes yeux, elle fit au viſage de la Gorgone un voile épais de ſes cheveux, & du tiſſu de ſes couleuvres : ainſi le fils de Danaé enleva au ciel la tête de Méduſe. Il alloit diriger ſon vol ſur les régions de l'Europe ; mais Pallas lui ordonna d'épargner ces fertiles champs, & les peuples qui les cultivoient. Car qui n'eût pas levé les yeux pour regarder Perſée fendant les airs ? Et c'en étoit fait de tous ceux qui auroient vu la tête fatale. Il prend donc une route qui l'éloigne du couchant, & qui lui fait traverſer les ſables de la Libye, ſolitude immenſe, qui ne reçoit aucune eſpèce de culture, & que la nature a livrée aux feux dévorans du ſoleil. Cette terre, condamnée à la ſtérilité, & qui jamais n'a rien produit d'utile, dès qu'elle eſt arroſée du ſang que diſtille la tête du monſtre, conçoit & couve dans ſon ſein les germes qu'y répand cette pluie empeſtée, & que fomente la chaleur. De là ſont éclos (dit

la Fable) l'aſpic, le ſeps, le dipſe, le preſter, & le céraſte, & le ſcytale, & le rapide jaculus, & le baſilic, dont le ſouffle eſt mortel à tous les autres ſerpens, & vous qu'on révère dans nos climats (*a*), dragons aîlés, brillans d'écailles d'or, & ſans venin par-tout ailleurs que ſous le ciel ardent de la Libye ; vous vous lancez du haut des airs ſur les taureaux que votre queue embraſſe, & qu'elle étouffe dans ſes replis. La maſſe énorme de l'éléphant ne le garantit pas lui-même. C'eſt par un chemin tout ſemé de ces ſerpens venimeux, que Caton mène ſes ſoldats endurcis à la ſouffrance, & il a la douleur de les voir périr de bleſſures preſque inviſibles, & dans des tourmens inouis.

Aulus, jeune porte-enſeigne, ſe ſent embraſé d'un feu qui le dévore ; le venin qui coule dans ſes veines eſt celui d'un dipſe, dont la dent ſubtile s'eſt à peine laiſſé ſentir. Aulus prend cette ardeur pour celle de la ſoif : ni l'honneur de ſes

(*a*) Les Grecs les appeloient *Agathodæmones*.

armes, ni la voix de Caton affligé de le voir ſouffrir, rien ne le retient; il jette ſon enſeigne, il court furieux çà & là, cherchant une eau qui le déſaltère; de ſon épée enfin il ſe coupe les veines, & il s'abreuve de ſon propre ſang. Caton ordonne qu'on ſe mette en marche pour dérober à ſes ſoldats ce ſpectacle décourageant; mais un objet plus douloureux encore ſe préſente à lui. Un Romain, nommé Sabellus, ſe ſentant mordu par un ſeps, l'arrache auſſi-tôt de la plaie où ſes dents enfoncées tenoient obſtinément; & du fer de ſon javelot, il le perce & l'attache à la terre. Le ſeps, quoique le plus petit, eſt le plus cruel de tous les reptiles. A peine ſon venin a coulé dans les veines, que les chairs fondent comme la neige, ou comme la cire aux rayons du ſoleil, & les os reſtent dépouillés; les os mêmes en ſont pénétrés, & il les réduit en pouſſière, ſans laiſſer aucune apparence du corps qu'il a conſumé. Un autre genre de mort ſuccède. Un ſoldat Marſe, appelé Naſidius, reçoit l'atteinte du preſ-

ter. A l'inſtant même ſon ſang bouillonne comme l'eau dans l'airain brûlant ; un rouge de feu colore ſon viſage ; ſon corps s'enfle, ſa peau ſe tend, ſa forme naturelle eſt comme enſevelie dans une monſtrueuſe maſſe ; ſes compagnons, n'oſant l'inhumer, s'éloignent de ſon corps hideux, dont le volume s'accroît encore, & le laiſſent en proie aux oiſeaux voraces qui s'abſtiendront d'y toucher, & aux bêtes féroces qu'un trépas ſoudain punira d'en avoir fait leur proie.

Tullus, magnanime jeune homme & ſectateur paſſionné de la vertu de Caton, expire de la morſure d'un ſerpent non moins redoutable : au lieu de ſang, c'eſt un poiſon vermeil qui jaillit de toutes ſes veines : ſa bouche le vomit à grands flots, ſes yeux le répandent en larmes, ſes pores l'exhalent en ſueur ; & tout ſon corps n'eſt qu'une plaie. Pour toi, malheureux Lévus, c'eſt l'aſpic qui fait couler un froid mortel juſqu'à ton cœur. Sans qu'aucune douleur t'annonce ſa morſure, tes yeux appeſantis ſont couverts d'un

épais nuage, & le ſommeil te conduit chez les morts. Le ſerpent Jaculus, auprès duquel la pierre qui ſe détache de la fronde, & la flèche qui part de la main du Scythe, ſeroient lentes à fendre l'air, atteint le brave Polus à la tempe; & la vie, pour lui échapper, n'attend pas l'effet du venin. Que ſervit à Murrhus d'avoir percé un baſilic du fer de ſa lance? Le poiſon ſubtil & rapide s'inſinua le long du bois que tenoit la main du jeune homme: il en ſentit l'atteinte, & dans le même inſtant, il ſe coupa la main d'un coup de ſon épée; alors voyant, exempt de péril, le venin dévorer ſa proie, il s'applaudit de lui avoir livré cette partie de lui-même. Qui croiroit, à voir le ſcorpion, qu'il eût la force de donner une mort ſi précipitée? Qui craindroit de fouler le ſable où ſe tient caché l'imperceptible ſolpuga? Les Parques cependant leur ont donné des droits ſur les jours des foibles mortels, & les Romains en font l'épreuve. Ni le jour, ni la nuit ne leur laiſſe un repos tranquille: la terre où ils

ſe

ſe couchent leur eſt ſuſpecte; ils n'ont pour lit ni chaume, ni feuillage; ils ſont étendus ſur le ſable, expoſés à mille morts. La chaleur de leurs corps attire les ſerpens, que ſaiſit la fraîcheur des nuits; & ce n'eſt qu'après les avoir réchauffés dans leur ſein, qu'ils ſe réveillent à leurs morſures.

Ce qui les déſeſpère, c'eſt que n'ayant pour guide que le ciel (21), ils ne connoiſſent de leur route, ni la meſure, ni le terme : « O Dieux (s'écrioient-ils ſouvent) ! rendez-nous les combats que nous fuyons, rendez-nous les champs de Pharſale. Pourquoi faire périr indignement des hommes de courage, qui ont juré de mourir les armes à la main ? Ici, c'eſt le dipſe & le céraſte qui nous font la guerre, & qui combattent pour Céſar. Qu'on nous mène donc ſous la zône torride, ſous le char du ſoleil, nous y périrons, mais victimes des aſtres du ciel, non des reptiles de la terre. Ce n'eſt pas de l'Afrique, ce n'eſt pas de toi, Nature, que nous nous plaignons. En livrant cette

terre aux ſerpens, tu l'avois interdite aux hommes. Tu la rendis ſtérile pour les en écarter, & pour les garantir des poiſons qu'elle engendre. C'eſt nous qui ſommes venus malgré toi habiter parmi les ſerpens. Qu'il nous voit bien punis celui des Dieux qui, pour rendre ces champs de la mort inacceſſibles aux humains, a placé, d'un côté, les écueils des Syrthes, & de l'autre, la zône brûlante ! qu'il nous voit bien punis d'avoir enfreint ſes lois ! Peut-être approchons-nous des barrières du monde, & allons-nous pénétrer dans les retraites les plus cachées, les plus profondes de la nature. De plus grands maux peut-être nous y ſont réſervés. N'eſt-ce point là que l'élément du feu ſe mêle avec celui des eaux, & que le ciel affaiſſe la terre ? Car nous ne connoiſſons rien au delà des ſables de la Libye, & nous regretterons peut-être ce déſert rempli de ſerpens : en eux du moins la vie exiſte, l'homme y peut reſpirer comme eux. Hélas ! nous ne demandons point à revoir les champs de notre patrie : le doux

climat de l'Europe, le beau ciel de l'Aſie eſt trop loin de nous; mais l'Afrique où eſt-elle? où l'avons-nous laiſſée? Quand nous avons quitté Cyrène, le froid de l'hiver s'y faiſoit ſentir. Dans le peu de chemin que nous avons fait, l'ordre des ſaiſons eſt-il renverſé? Nous avons ſans doute paſſé le milieu du ciel; nous avançons vers l'autre pôle; nous faiſons le tour de la terre. Peut-être Rome en ce moment eſt-elle ſous nos pieds. Ah! pour toute conſolation dans nos peines, nous demandons que nos ennemis, que Céſar lui-même oſent nous pourſuivre par où nous les fuyons ».

Ainſi leur dure patience ſe ſoulageoit par des plaintes. Mais ce qui leur fait ſupporter ces travaux, c'eſt la vertu de leur Chef, qui, couché comme eux ſur le ſable, défie à toute heure la Fortune de triompher de lui. Il partage ſeul tous les maux qui déſolent ſon armée. Partout où il eſt appelé il y vole, & il y apporte plus que la vie, la force de ſouffrir la mort. En expirant devant lui, on

n'oſeroit laiſſer échapper une plainte. Et quel pouvoir auroient les plus grands maux ſur l'ame de celui qui ſait les vaincre, même dans l'âme des autres, & dont le ſeul aſpect leur apprend que la douleur ne peut rien ? La Fortune enfin, laſſe d'éprouver ces malheureux, leur offrit un ſecours ſi long-temps attendu.

Il y a parmi les Marmarides un peuple qu'on nomme les Pſylles (*a*). C'eſt le ſeul dans toute la Libye pour qui les ſerpens ne ſoient point à craindre. Il joint contre eux la vertu des herbes à la force des enchantemens, & il ſemble avoir fait un pacte avec la mort. Ce peuple eſt ſi perſuadé (22) que ſon ſang eſt incorruptible au venin, qu'auſſi-tôt que ſes enfans viennent au jour, il les expoſe à la morſure

(*a*) Caton (dit Plutarque) amenoit avec lui de ces hommes qu'on appelle en Afrique les Pſylles, leſquels guériſſent les morſures des ſerpens, ſucent le venin avec la bouche, & charment & enchantent les ſerpens mêmes, de manière qu'ils les rendent comme évanouis, & n'ayant pouvoir aucun de mal faire. *Vie de Caton d'Utique.*

de l'aſpic, pour éprouver ſi en eux ce ſang n'a point ſouffert de mélange adultère. Ainſi l'oiſeau de Jupiter, dès qu'il a fait éclore ſes petits, les préſente au ſoleil levant; & ceux dont l'œil fixe a la force de ſoutenir l'éclat de ſes rayons, ſont reconnus & nourris par leur père; mais ceux que la lumière bleſſe & qui baiſſent les yeux, ſont abandonnés. L'épreuve de la naiſſance eſt la même parmi les Pſylles: ils ne reconnoiſſent pour leur enfant que celui qui, ſans être effrayé, joue avec les ſerpens qu'on lui met dans les mains. Le don que ce peuple a de les enchanter, ne lui eſt pas ſeulement utile à lui-même; il l'emploie encore au ſalut de ſes hôtes, auprès deſquels il veille à leur défenſe; & ſa piété eſt l'unique refuge de l'étranger dans ces climats. Ce fut elle qui ſauva l'armée de Caton. Ce bon peuple ſuivoit ſa marche; & lorſque le Chef ordonnoit de dreſſer les tentes, les Pſylles prenoient ſoin de purifier le camp, en brûlant à l'entour les herbes odorantes qu'ils ſavent employer à leurs

enchantemens. Ainſi, le ſoldat paſſoit des nuits tranquilles. Mais ſi quelqu'un, pendant le jour, avoit reçu l'atteinte de ces reptiles venimeux; c'étoit alors que l'art des Pſylles uſoit des charmes les plus forts pour arrêter le cours du poiſon, & pour le retirer des veines. Si la force des herbes enchantées ne ſuffit pas, ils appliquent leur bouche à la plaie; ils preſſent le venin avec leurs lèvres, ils l'expriment avec leurs dents, & ils reconnoiſſent au goût le ſerpent qui l'a diſtillé.

Soulagée par leur ſecours, l'armée s'avançoit à travers ces campagnes; & la lune avoit déja renouvelé, perdu & repris ſa clarté, depuis qu'elle voyoit Caton errer dans ces ſables ſtériles.

Cependant la terre ſous leurs pas commençoit à s'affermir, & ſa conſiſtance annonçoit l'humidité qui la fertiliſe; déjà même on voyoit de loin s'élever des arbres, peu touffus encore & clair-ſemés ſur l'horiſon; déjà l'on découvroit quelques cabanes couvertes de chaume. O, quelle fut la joie des troupes, lorſque, pour

préſage d'un plus heureux climat, elles virent, pour la première fois, de fiers lions venir à leur rencontre ! Leptis étoit la ville la plus prochaine ; & ce fut dans ce ſéjour tranquille qu'elles paſsèrent un hiver exempt des chaleurs du Midi & des frimas du Nord.

Dès que Céſar, raſſaſié de ſang, ſe fut éloigné de Pharſale (*a*), il écarta tous autres ſoins pour s'attacher à pourſuivre ſon gendre. Après avoir inutilement ſuivi ſes traces ſur la terre, guidé par la renommée, il le chercha ſur les eaux. Il traverſe le Boſphore de Thrace, il voit ce rivage fameux par les amours d'Héro, & cette mer où périt Hellé, & qui depuis en a porté le nom (*b*). De là il gagne la

(*a*) *Ille Pharſali biduo moratus... tertiâ die profectus eſt verſus Orientem, quò Pompeium fugam intendiſſe didicerat.* App. de bell. civ. *lib.* 2. Ce fut Brutus (ſelon Plutarque) qui, par conjecture, indiqua à Céſar la route que Pompée avoit priſe. *Vie de Brutus.*

(*b*) *Modicis navigiis Helleſpontum trajicienti, Caſſius cum parte triremium ſupervenit,*

côte de Sigée (23), & ces bords dont la renommée le remplit d'admiration. Il parcourt les rives du Sinoïs, & le promontoire de Rhœté, conſacré par le tombeau d'Ajax. Il marche à travers ces ombres qui doivent tant au génie des poëtes ! Il erre dans les champs de la fameuſe Troie; il cherche les traces des murs élevés par Apollon. Quelques buiſſons ſtériles, quelques troncs de vieux chênes couvrent les débris du palais des Rois & des temples des Dieux. Troie entière eſt enſevelie ſous des ronces; ſes ruines mêmes ont péri. Il reconnoît le rocher où fut enchaînée Héſione, & la forêt témoin des amours d'Anchiſe & de Vénus, & l'antre où ſiégea le beau Pâris, le juge des trois

ad Pharnacem properans ; cumque poſſet tot triremibus hoſtem longe navibus imparem opprimere, horrendâ Cæſaris felicitate attonitus, ratuſque illum contra ſe navigare de induſtriâ, manus ſupplices è triremi tendens, orabat veniam, moxque claſſem ei dedit : tantum poterat Cæſarianæ felicitatis opinio. App. de bell. civ. lib. 2.

Déeſſes, le lieu d'où fut enlevé Ganimède, & le mont ſur lequel la crédule Œnone rendit heureux ſon infidèle amant. Il ne voit pas un ſeul endroit qui ne rappelle un nom célèbre. Il avoit paſſé, ſans s'en apercevoir, un petit ruiſſeau qui ſerpentoit dans la pouſſière ; ce ruiſſeau étoit le Xante. Il portoit négligemment ſes pas ſur un monceau de terre couvert de gazon ; un Phrygien lui dit : « Que faites-vous ? vous foulez les mânes d'Hector ». Il paſſoit auprès d'un tas de pierres renverſées, qui n'étoient plus que d'informes débris : « Quoi (lui dit ſon guide), vous ne regardez pas l'autel de Jupiter, où Pyrrhus immola Priam » ?

O travail immortel & ſacré des Poètes ! tu ſauves de l'oubli tout ce que tu veux ; c'eſt par toi que les peuples triomphent de la mort, & revivent dans tous les âges. Céſar, ne porte point envie à la mémoire de ces Héros que leur Poète a éterniſée ; car ſi les Muſes du Latium peuvent prétendre à quelque gloire, j'oſe te promettre que la race future lira ton nom dans mes

vers, auſſi long-temps que le nom d'Achille dans les vers du Chantre de Smyrne. Mon Poème ne périra point, & ne ſera jamais condamné aux ténèbres.

Dès que les yeux de Céſar ſe ſont raſſaſiés du ſpectacle de la vénérable antiquité, il érige à la hâte un autel de gazon (*a*); & après y avoir allumé la flamme, il y fait ainſi ſa prière: « Dieux des cendres de Troie, ô qui que vous ſoyez qui habitez parmi ſes ruines, & vous, aïeux d'Enée & mes aïeux, dont les lares ſont aujourd'hui révérés dans Albe & dans Lavinium, & dont le feu apporté de Phrygie brûle encore ſur nos autels; & toi, Pallas, dont la ſtatue, qu'aucun homme

(*a*) Alexandre, en paſſant ſur les ruines de Troie, y fit des effuſions funéraires aux héros dont les corps y étoient enſevelis, principalement à Achille.... On lui demanda s'il ne vouloit point voir la lyre de Pâris, qu'on diſoit avoir conſervée. Il répondit: « Je n'ai pas grande envie de voir celle-là; mais je verrois volontiers celle d'Achille, ſur laquelle il jouoit & chantoit les hauts faits & proueſſes des hommes vertueux du temps paſſé ». *Plut. Vie d'Alexandre.*

ne vit jamais, eſt conſervée à Rome dans le lieu le plus ſaint du temple de Veſta, comme le gage ſolennel de la durée de notre Empire; le dernier, & peut-être le plus fameux des deſcendans d'Iule fait fumer l'encens ſur vos autels, & vous rappelle par ſes vœux dans le ſein de votre patrie. Accordez-moi des ſuccès heureux dans le reſte de mes travaux. Je rétablirai ce royaume, & je le rendrai floriſſant. L'Auſonie reconnoiſſante relevera les murs des villes de Phrygie, & Troie, à ſon tour fille de Rome, renaîtra de ſes débris ».

Après avoir formé ces vœux, il remonte ſur ſes vaiſſeaux; & profitant de la faveur des vents, il leur livre toutes ſes voiles, afin de réparer le temps qu'il a perdu ſur les bords Phrygiens. Déjà il a paſſé Lesbos, bientôt il laiſſe après lui l'Aſie; & le zéphyr qui pouſſe la flotte, ne laiſſant pas un moment ſes cordages détendus, fait voir à Céſar, dès la ſeptième nuit, les flambeaux du Phare allumés ſur le rivage de l'Egypte; mais l'éclat

du jour avoit effacé celui de ces flambeaux nocturnes, avant que César arrivât dans le port.

Au tumulte qu'il vit régner sur le rivage, au bruit confus de mille voix qui se confondoient dans les airs, il conçut des soupçons sur la foi de Ptolomée & de son peuple; & n'osant d'abord s'y livrer, il tint sa flotte loin du rivage. Bientôt un satellite de Ptolomée, chargé de ses affreux présens, aborde en pleine mer les vaisseaux de César, & lui présente la tête de Pompée, mais couverte d'un voile; & avant de l'offrir à ses yeux, sa bouche exécrable commence par exalter le crime de son maître.

« Vainqueur de la terre (dit-il à César), ô vous, le plus grand des Romains, &, ce que vous ne savez point encore, maître paisible & de Rome & du monde, puisque Pompée ne vit plus; le Roi du Nil vous assure le prix de vos travaux & sur la terre & sur les mers; il vous présente ce qui manquoit seul à votre victoire de Pharsale. En votre absence, il a terminé pour vous la guerre civile. Pompée, cher-

chant à réparer les pertes qu'il avoit faites dans la Theſſalie, eſt venu tomber ſous nos coups. C'eſt à ce prix, Céſar, que Ptolomée vient d'acheter votre faveur. C'eſt d'un tel ſang qu'il a voulu cimenter ſon alliance avec vous. Recevez ſous vos lois le royaume d'Egypte, ſans qu'il vous coûte un ſeul de vos ſoldats; acceptez l'empire abſolu de la mer où le Nil ſe jette; acceptez tout ce que vous donneriez pour la tête de Pompée; & regardez comme le plus fidèle de vos cliens celui à qui les deſtins ont permis d'exécuter un ſi grand coup d'état. Ne croyez pas, Céſar, qu'il ne ſoit d'aucun prix, parce qu'il a été facile. L'aïeul du jeune Prince étoit lié avec Pompée des nœuds de l'hoſpitalité; ſon père lui devoit ſa couronne. Que vous dirai-je de plus? Vous donnerez vous-même un nom au ſervice qu'il vous a rendu, ou vous attendrez que l'univers le nomme. Si c'eſt un crime, vous avouerez que le mérite en eſt plus grand, puiſqu'on vous en a épargné le reproche».

Après ce diſcours, il découvre & préſente à Céſar la tête de Pompée. La mort avoit déjà changé ſes traits. Céſar eut peine à les reconnoître (*a*). Ce ne fut point à la première vue qu'il rejeta cet horrible préſent, & qu'il en détourna les yeux : ſes regards s'y attachèrent pour s'en aſſurer ; mais lorſqu'il eut vérifié le crime, & qu'il put paroître, en ſûreté, ſenſible & généreux, il répandit quelques larmes que la douleur ne faiſoit point couler ; & du fond d'un cœur ſatisfait, il fit ſortir des plaintes ſimulées. Il ne falloit pas moins, pour déguiſer ſa joie, que tous les ſignes de la douleur. Par-là il dérobe au tyran du Nil le mérite de ſon forfait ; & les larmes qu'il répand ſur la tête de Pompée, le diſpenſent de la payer. Lui

(*a*) Lorſqu'on lui préſenta la tête de Pompée, il détourna les yeux (dit Appien) ; & il ordonna qu'on l'enſevelît dans un lieu des faubourgs, où il fit élever un petit temple à Némeſis. *Des guerres civiles*, *lib.* 2. Plutarque ajoute, qu'il reçut le cachet de Pompée ; & qu'en le regardant, il ſe mit à pleurer. *Vie de de Jules-Céſar.*

qui, ſans changer de viſage, avoit foulé aux pieds les corps des Sénateurs, & qui d'un œil ſec avoit vu Pharſale, il n'oſa refuſer à Pompée des gémiſſemens & des pleurs. O Céſar, tu as fait une guerre implacable à celui que tu devois pleurer! Non, ce n'eſt pas ton alliance avec Pompée qui te touche; ce n'eſt pas le ſouvenir de ta fille & de ſon enfant; tu ſais que Pompée étoit cher aux peuples, & tu eſpères que tes regrets les rangeront ſous tes drapeaux. Peut-être auſſi es-tu indigné qu'un autre que toi ait oſé croire pouvoir diſpoſer de ſa vie, & qu'on l'ait dérobé au triomphe de ſon ſuperbe vainqueur; mais quel que ſoit le ſentiment qui t'arrache des larmes, il eſt bien éloigné d'une piété véritable; & ce n'étoit pas pour le ſauver que tu le cherchois avec tant d'ardeur & ſur la terre & ſur les mers. O qu'il eſt heureux que la mort te l'ait enlevé! Quelle honte la Fortune a épargnée à Rome, en ne lui donnant pas le ſpectacle de Céſar pardonnant à Pompée, & lui laiſſant la vie!

Céſar ne laiſſa pas de ſoutenir par ſes paroles les apparences de ſa douleur. « Va, traître (24), emporte loin de mes yeux (dit-il) ces dons funeſtes de ton Roi : votre crime eſt encore plus grand envers Céſar qu'envers Pompée. Vous m'enlevez le ſeul prix, le ſeul avantage de la guerre civile, celui de ſauver les vaincus. Si la ſœur de Ptolomée ne lui étoit pas odieuſe, je le payerois comme il le mérite ; je lui enverrois en échange la tête de Cléopatre. Qui lui a permis de mêler à mes victoires des trahiſons & des aſſaſſinats ? eſt-ce pour lui donner ſur nous le droit du glaive, que nous avons combattu dans la Theſſalie ? l'avons-nous rendu l'arbitre de nos jours ? Ce pouvoir que je n'ai pas voulu partager avec Pompée, ſouffrirai-je que Ptolomée oſe l'exercer avec moi ? En vain tant de peuples armés ſeroient entrés dans nos querelles, s'il reſtoit dans l'univers d'autre puiſſance que Céſar, & ſi la terre avoit deux maîtres. Je quitterois dès ce moment ce rivage que je déteſte, ſans le ſoin de ma renommée, qui me défend de

laiſſer

laiſſer croire que je vous fuis par crainte plutôt que par indignation. Et ne croyez pas que je me trompe à ce que vous faites pour le vainqueur : l'accueil qu'a reçu Pompée en Egypte m'étoit préparé ; & ſi ce n'eſt pas ma tête que tu portes à la main, je ne le dois qu'au bonheur de mes armes en Theſſalie. Le péril étoit bien plus grand que je ne croyois dans cette journée : je ne craignois pour moi que l'exil, la colère de Pompée, le reſſentiment de Rome; & je vois que le glaive de Ptolomée m'attendoit ſi j'avois fui. Cependant je veux bien pardonner à ſon âge, & ne pas punir ſa foibleſſe, du crime qu'on lui a ſuggéré ; mais qu'il ſache que le pardon eſt tout le prix qu'il en peut attendre. Vous, ayez ſoin d'élever un bûcher, où la tête de ce Héros ſe conſume, non pas afin que votre crime ſoit à jamais enſeveli, mais afin que ſon ombre ſoit appaiſée. Sur un tombeau digne de lui, portez votre encens & vos vœux ; recueillez ſes cendres diſperſées ſur ce rivage, & donnez un aſile à ſes

mânes errans. Que du ſein des morts il s'aperçoive de l'arrivée de ſon beau-père, & qu'il entende les regrets que ma piété donne à ſon trépas. En préférant tout à Céſar, en aimant mieux devoir la vie à ſon client d'Egypte qu'à moi, il a dérobé un beau jour au monde ! L'exemple & le fruit de notre réconciliation eſt perdu. Les Dieux ne m'ont point exaucé, puiſqu'ils n'ont pas permis, ô Pompée, que, jetant mes armes victorieuſes & te recevant dans mes bras, je t'aye conjuré de reprendre pour moi ton ancienne amitié, & que je t'aye demandé pour toi-même la vie : ſatisfait, ſi, par mes travaux, j'avois obtenu d'être ton égal. Alors, dans une paix conſtante, j'aurois mérité de toi de pardonner ma victoire aux Dieux, & tu aurois obtenu que Rome me l'eût pardonnée à moi-même ».

Quelque touchantes que fuſſent ces paroles, aucun de ceux qui l'écoutoient ne mêla ſes larmes aux ſiennes. Ils renferment tous leur douleur, ils la dégui-

ſent ſous l'apparence de la joie ; & d'un air ſatisfait (ô lâche complaiſance !) ils regardent le crime atroce dont Céſar paroît affligé.

EXCERPTA
EX LIBRO NONO.

(1) At non in Phariâ Manes jacuêre favillâ,
Nec cinis exiguus tantam conpeſcuit umbram;
Proſiluit buſto, ſemuſtaque membra relinquens,
Degeneremque rogum, ſequitur convexa Tonantis.
Quà niger aſtriferis connectitur axibus aër,
Quodque patet terras inter lunæque meatus,
Semidei Manes habitant, quos ignea virtus
Innocuos vitæ, patientes ætheris imi
Fecit, & æternos animam collegit in orbes.
Non illuc auro poſiti, nec ture ſepulti
Perveniunt. Illîc poſtquam ſe lumine vero
Implevit, ſtellaſque vagas miratur, & aſtra
Fixa polis, vidit quantâ ſub nocte jaceret
Noſtra dies, riſitque ſui ludibria trunci.
Hinc ſuper Emathiæ campos, & ſigna cruenti
Cæſaris, ac ſparſas volitavit in æquore claſſes;
Et ſcelerum vindex in ſancto pectore Bruti
Sedit, & invicti poſuit ſe mente Catonis.
Ille, ubi pendebant caſus, dubiumque manebat,
Quem mundi dominum facerent civilia bella,
Oderat & Magnum, quamvis comes iſſet in arma
Auſpiciis raptus patriæ, ductuque Senatûs.

At poſt Theſſalicas clades, jam pectore toto
Pompeianus erat. Patriam tutore carentem
Excepit, populi trepidantia membra refovit,
Ignavis manibus projectos reddidit enſes;
Nec regnum cupiens geſſit civilia bella,
Nec ſervire timens. Nil causâ fecit in armis
Ipſe ſuâ. Totæ poſt Magni funera partes
Libertatis erant; quas ne per littora fuſas
Colligeret rapido victoria Cæſaris actu,
Corcyræ ſecreta petit, ac mille carinis
Abſtulit Emathiæ ſecum fragmenta ruinæ.
Quis ratibus tantis fugientia crederet ire
Agmina? quis pelagus victas arctaſſe carinas?

(2) Cum procul ex alto tendentes vela carinæ
Ancipites tenuêre animos; ſocioſne malorum,
An vehèrent hoſtes; præceps facit omne timendum
Victor, & in nullâ non creditur eſſe carinâ.
Aſt illæ puppes luctus, planctuſque ferebant,
Et mala vel duri lacrymas motura Catonis.

(3) Ergo indigna fui, dixit, Fortuna, marito
Accendiſſe rogum, gelidos effuſa per artus
Incubuiſſe viro, laceros exurere crines,
Membraque diſperſi pelago componere Magni,
Vulneribus cunctis largos infundere fletus,
Oſſibus & tepidâ veſtes implere favillâ,
Quicquid ab extincto licuiſſet tollere buſto,
In templis ſparſura deûm! Sine funeris ullo
Ardet honore rogus; manus hoc Ægyptia forſan

Obtulit officium grave Manibus. O bene nudi
Craſſorum cineres! Pompeio contigit ignis
Invidiâ majore deûm. Similiſne malorum
Sors mihi ſemper erit? Nunquam dare buſta licebit
Conjugibus? nunquam plenas plangemus ad urnas?
Quid porrò tumulis opus eſt, aut ulla requiris
Inſtrumenta, dolor? Non toto pectore portas,
Impia, Pompeium? non imis hæret imago
Viſceribus? Quærat cineres victura ſuperſtes.
Nunc tamen hic, longè qui fulget luce malignâ,
Ignis adhuc aliquid, Pharios de littore ſurgens,
Oſtendit mihi, Magne, tui; jam flamma reſedit,
Pompeiumque ferens vaneſcit ſolis ad ortus
Fumus, & inviſi tendunt mihi carbaſa venti.
Non mihi nunc tellus Pompeio ſi qua triumphos
Victa dedit, non alta terens Capitolia currus
Gratior: elapſus felix de pectore Magnus;
Hunc volumus, quem Nilus habet; terræque nocenti
Non hærere queror: crimen commendat arenas.
Linquere, ſi qua fides, Peluſia littora nolo.
Tu pete bellorum caſus, & ſigna per orbem,
Sexte, paterna move; namque hæc mandata reliquit
Pompeius vobis in noſtrâ condita curâ:
« Me cùm fatalis leto damnaverit hora,
Excipite, ô nati, bellum civile; nec unquam,
Dum terris aliquis noſtâ de ſtirpe manebit,
Cæſaribus regnare vacet. Vel ſceptra, vel urbes

Libertate ſua validas, impellite famâ
Nominis; has vobis partes, hæc arma relinquo.
Inveniet claſſes quiſquis Pompeius in undas
Venerit; & noſter nullis non gentibus hæres
Bella dabit. Tantum indomitos, memoreſque paterni
Juris habete animos. Uni parêre decebit,
Si faciet partes pro libertate, Catoni».
Exolvi tibi, Magne, fidem; mandata peregi.
Inſidiæ valuêre tuæ, deceptaque vixi,
Ne mihi commiſſas auferrem perfida voces.
Jam nunc te per inane chaos, per Tartara, conjux,
Si ſunt ulla, ſequar. Quàm longo tradita leto
Incertum eſt; pœnas animæ vivacis ab ipsâ
Ante feram. Potuit cernens tua vulnera, Magne,
Non fugere in mortem; planctu contuſa peribit:
Effluet in lacrymas: nunquam veniemus ad enſes,
Aut laqueos, aut præcipites per inania jactus.
Turpe mori, poſt te, ſolo non poſſe dolore.
Sic ubi fata, caput ferali obducit amictu,
Decrevitque pati tenebras, puppiſque cavernis
Delituit: ſævumque arctè complexa dolorem,
Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum.
Illam non fluctus, ſtridenſque rudentibus Eurus
Movit, & exurgens ad ſumma pericula clamor;
Votaque ſollicitis faciens contraria nautis,
Compoſita in mortem jacuit, favitque procellis.

(4) Triſtis, ut in multo mens eſt præſaga timore,

Aſpexit patrios comites à littore Magnus,
Et fratrem ; medias preceps tunc fertur in undas.
Dic ubi ſit, germane parens ; ſtat ſumma, caputque
Orbis ? an occidimus ? Romanaque Magnis ad umbras
Abſtulit ? Hæc fatur : quem contra talia frater.
O felix, quem ſors alias diſperſit in oras,
Quique nefas audis ! Oculos, germane, nocentes
Spectato genitore fero. Non Cæſaris armis
Occubuit, dignoque perit auctore ruinæ.
Rege ſub impuro Nilotica rura tenente,
Hoſpitii fretus ſuperis, & munere tanto
In proavos, cecidit donati victima regni.
Vidi ego magnanimi lacerantes pectora patris ;
Nec credens Pharium tantum potuiſſe tyrannum,
Littore Niliaco ſocerum jam ſtare putavi.
Sed me nec ſanguis, nec tantum vulnera noſtri
Affecêre ſenis, quantum geſtata per urbes
Ora ducis, quæ transfixo ſublimia pilo
Vidimus : hæc, fama eſt, oculis victoris iniqui
Servari, ſceleriſque fidem quæſiſſe tyrannum.
Nam corpus Phariæne canes, avidæque volucres
Diſtulerint, an furtivus, quem vidimus, ignis
Solverit, ignoro. Quæcunque injuria fati
Abſtulit hos artus, ſuperis hæc crimina dono ;
Servata de parte queror. Cum talia Magnus
Audiſſet, non in gemitus lacrymaſque dolorem
Effudit ; juſtâque furens pietate profertur :
Præcipitate rates è ſicco litore, nautæ ;

Claſſis in adverſos erumpat remige ventos;
Ite duces mecum; nunquam civilibus armis
Tanta fui merces, inhumatos condere manes,
Sanguine ſemiviri Magnum ſatiare tyranni.
Non ego Pellæas arces, adyſtiſque retectum
Corpus Alexandri pigrâ Mareotide mergam?
Non mihi pyramidum tumulis evulſus Amaſis,
Atque alii reges Nilo torrente natabunt?
Omnia dent pœnas nudo tibi, Magne, ſepulchra.
Evolvam buſto jam numen gentibus Iſin,
Et tectum lino ſpargam per vulgus Oſirim,
Et ſacer in Magni cineres mactabitur Apis,
Suppoſitiſque deis uram caput. Has mihi pœnas
Terra dabit; linquam vacuos cultoribus agros;
Nec, Nilus cui creſcat, erit; ſoluſque tenebis
Ægyptum genitor, populis ſuperiſque fugatis.
Dixerat, & claſſem ſævas rapiebat in undas.
Sed Cato laudatam juvenis compeſcuit iram.
Interea, totis audito funere Magni
Littoribus, ſonuit percuſſus planctibus æther;
Exemploque carens, & nulli cognitus ævo
Luctus erat, mortem populos deflere potentis.
Sed magis, ut viſa eſt lacrymis exauſta ſolutas
In vultus effuſa comas, Cornelia puppe
Egrediens, rurſus geminato verbere plangunt.
Ut primùm in ſociæ pervenit littora terræ,
Collegit veſtes, miſeriquo inſignia Magni,
Armaque, & impreſſas auro, quas geſſerat olim,
Exuvias, pictaſque togas, velamina ſummo

Ter conſpecta Jovi, funectoque intulit igni.
Ille fuit miſeræ Magni cinis. Accipit omnis
Exemplum pietas, & toto littore buſta
Surgunt, Theſſalicis reddentia manibus ignem.

(5) Non tamen ad Magni pervenit gratius umbram,
Omne quòd in ſuperos audet convicia vulgus,
Pompeiumque deis obicit, quàm pauca Catonis
Verba, ſed à pleno venientia pectore veri.
Civis obît (inquit) multo majoribus impar
Noſſe modum juris; ſed in hoc tamen utilis ævo,
Cui non ulla fuit juſti reverentia. Salvâ
Libertate potens, & ſolus plebe paratâ
Privatus ſervire ſibi; rectorque Senatûs,
Sed regnantis, erat. Nil belli jura propoſcit;
Quæque dari voluit, voluit ſibi poſſe negari.
Immodicas poſſedit opes; ſed plura retentis
Intulit. Invaſit ferrum, ſed ponere norat.
Prætulit arma togæ, ſed pacem armatus amavit.
Juvit ſumta ducem, juvit dimiſſa poteſtas.
Caſta domus, luxuque carens; corruptaque nunquam
Fortuna domini. Clarum, & venerabile nomen
Gentibus, & multum noſtræ quod proderat urbi.
Olim vera fides, Syllâ Marioque receptis,
Libertatis obît; Pompeio rebus ademto,
Nunc & ficta perît. Non jam regnare pudebit;
Nec color imperii, nec frons erit ulla Senatûs.
O felix, cui ſumma dies fuit obvia victo,

Et cui quærendos Pharium ſcelus obtulit enſes!
Forſitan in ſoceri potuiſſes vivere regno.
Scire mori, ſors prima viris; ſed proxima, cogi.
Et mihi, ſi fatis alienа in jura venimus,
Da talem Fortuna Jubam: non deprecor hoſti
Servari, dum me ſervet cervice reciſâ.

(6) O nunquam pacate Cilix! iterumne rapinas
Vadis in æquoreas? Magnum Fortuna removit;
Jam pelago pirata redis.

(7) Nos Cato, da veniam, Pompeii duxit in arma,
Non belli civilis amor; parteſque favore
Fecimus. Ille jacet, quem paci prætulit orbis;
Cauſaque noſtra perit. Patrios permitte penates,
Deſertamque domum, dulceſque reviſere natos.
Nam quis erit finis, ſi nec Pharſalia pugnæ,
Nec Pompeius erit? Perierunt tempora vitæ;
Mors eat in tutum; juſtas ſibi noſtra ſenectus
Proſpiciat flammas. Bellum civile ſepulchra
Vix ducibus preſtare poteſt. Non barbara victos
Regna manent; non Armenium mihi ſæva minatur,
Aut Scythicum Fortuna jugum; ſub jura togati
Civis eo. Quiſquis Magno vivente ſecundus,
Hic mihi primus erit; ſacris præſtabitur umbris
Summus honor: dominum, quem clades cogit, habebo;
Nullum, Magne, ducem. Te ſolum in bella ſecutus,
Poſt te, fata ſequar; neque enim ſperare ſecunda

Fas mihi, nec liceat. Fortuna cuncta tenentur
Cæsaris; Emathium sparsit victoria ferrum.
Clausa fides miseris, & toto solus in orbe est,
Qui velit, ac possit victis præstare salutem.
Pompeio, scelus est bellum civile, perempto,
Quo fuerat vivente, fides. Si publica jura,
Si semper patriam sequeris, Cato, signa petamus
Romanus quæ Consul habet. Sic ille profatus.
Insiluit puppi, juvenum comitante tumultu.
Actum Romanis fuerat de rebus, & omnis
Indiga servitii fervebat littore plebes.
Erupêre ducis sacro de pectore voces:
Ergo pari voto gessisti bella, juventus;
Tu quoque pro dominis, & Pompeiana fuisti,
Non Romana manus? Quòd non in regna laboras,
Quòd tibi, non ducibus, vivis, morienſque quòd orbem
Acquîris nulli, quòd jam tibi vincere tutum est,
Bella fugis? quærisque jugum cervice vacante!
Et nescis sine rege pati! Nunc causa pericli
Digna viris. Vestro potuit Pompeius abuti
Sanguine. Nunc patriæ jugulos ensesque negatis,
Cùm propè libertas! Unum Fortuna reliquit
Jam tribus è dominis. Pudeat: plus regia Nili
Contulit in leges, & Parthi militis arcus.
Ite, ô degeneres, Ptolomæi munus, & arma
Spernite. Quis vestras ullâ putet esse nocentes
Cæde manus? Credet faciles sibi terga dedisse,
Credet ab Emathiis primos fugisse Philippis.

Vadite ſecuri ; meruiſtis judice vitam
Cæſare, non armis, non obſidione ſubacti.
O famuli turpes, domini poſt fata prioris,
Itis ad hæredem ! Cur non majora mereri,
Quàm vitam, veniamque libet ? Rapiatur in undas
Infelix Magni conjux, proleſque Metelli ;
Ducite Pompeios ; Ptolomæi vincite munus.
Noſtra quoque inviſo quiſquis feret ora tyranno,
Non parvâ mercede dabit. Sciat iſta juventus
Cervicis pretio, bene ſe mea ſigna ſecutam.
Quin agite, & magnâ meritum cum cæde parate.
Ignavum ſcelus eſt tantùm fuga. Dixit ; & omnes
Haud aliter medio revocavit ab æquore puppes,
Quàm ſimul effetas linquunt examina ceras,
Atque oblîta favi non miſcent nexibus alas,
Sed ſibi quæque volat, nec jam deguſtat amarum.
Deſidioſa thymum ; tum ſi ſonus increpat æris,
Attonitæ poſuêre fugam, ſtudiumque laboris
Florigeri repetunt, & ſparſi mellis amorem ;
Gaudet in Hyblæo ſecurus gramine paſtor
Divitias ſervaſſe caſæ. Sic voce Catonis
Inculcata viris juſti patientia Martis.

(8) Ambigua ſed lege loci jacet invia ſedes ;
Æquora fracta vadis, abruptaque terra profundo ;
Et poſt multa ſonant projecti littora fluctus.

(9) Olim Syrtis erat pelago, penituſque natabat ;
Sed rapidus Titan ponto ſua lumina paſcens,
Æquora ſubduxit zonæ vicina peruſtæ ;

Et nunc pontus adhuc Phæbo ſiccante repugnat.

(10) Invidus, annoſo famam qui derogat ævo,
Qui vates ad vera vocat.

(11) O quibus una ſalus placuit mea caſtra ſecutis,
Indomitâ cervice mori, componite mentes
Ad magnum virtutis opus, ſumoſque labores.
Vadimus in campos ſteriles, exuſtaque mundi,
Quà nimius Titan, & ratæ in fontibus undæ,
Siccaque letiferis ſqualent ſerpentibus arva,
Datum iter. Ad leges, patriæque tuentis amorem,
Per mediam Libyen veniant, atque invia tentent,
Si quibus in nullo poſitum eſt evadere voto,
Si quibus ire ſat eſt. Neque enim mihi fallere quemquam
Eſt animus, tectoque metu perducere vulgus.
Hi mihi ſint comites, quos ipſa pericula ducent,
Qui me teſte, pati, vel quæ triſtiſſima, pulchrum,
Romanumque putant. At qui ſponſore ſalutis
Miles eget, capiturque animæ dulcedine, vadat
Ad dominum meliore viâ. Dum primus arenas
Ingrediar, primuſque gradus in pulvere ponam,
Me calor æthereus feriat, mihi plena veneno
Occurrat ſerpens; fatoque pericula veſtra
Prætentate meo, fitiat, quicunque bibentem
Viderit; aut umbras nemorum quicunque petentem,
Æſtuet; aut equitem peditum præcedere turmas,
Deficiat; ſi quo fuerit diſcrimine notum
Dux, an miles eam. Serpens, ſitis, ardor, arenæ,

Dulcia virtuti : gaudet patientia duris.
Lætius eſt, quoties magno ſibi conſtat, honeſtum.

(12) Temperies vitalis abeſt ; & nulla ſub illâ
Cura Jovis terrâ eſt ; naturâ deſide torpet
Orbis, & immotis annum non ſentit arenis.

(13) . . . . . Non montibus ortum
Adverſis frangit Libye, ſcopuliſque repulſum
Diſſipat, & liquidas è turbine ſolvit in auras ;
Nec ruit in ſylvas, annoſaque robora torquens
Laſſatur : patet omne ſolum, liberque meatu
Æoliam rabiem totis exercet arenis.
At non imbriferam cum torto pulvere nubem
In flexum violentus agit : pars plurima terræ
Tollitur, & nunquam reſoluto vertice pendet.

(14) . . . . . Nulluſque poteſt conſiſtere miles,
Inſtabilis raptis etiam, quas calcat, arenis.
Concuteret terras, orbemque à ſede moveret,
Si ſolidâ Libye compage, & pondere duro
Clauderet exeſis auſtrum ſcopuloſa cavernis.
Sed quia mobilibus facilis turbatur arenis,
Nuſquam luctando ſtabilis manet : imaque tellus
Stat, quia ſumma fugit.

(15) Sic orbem torquente Noto, Romana juventus
Procubuit, metuenſque rapi, conſtrinxit amictus,
Inſeruitque manus terræ ; nec pondere ſolo,
Sed nixu jacuit : vix ſic immobilis auſtro,
Qui ſuper ingentes cumulos involvit arenæ,

Atque operit tellure viros. Vix tollere miles
Membra valet, multo congeſtu pulveris hærens.

(16) Utque calor ſolvit, quem torſerat aëra ventus,
Incenſuſque dies, manant ſudoribus artus;
Arent ora ſiti. Conſpecta eſt parva malignâ
Unda procul venâ, quàm vix è pulvere miles
Corripiens, patulum galeâ confudit in orbem,
Porrexitque duci. Squalebant pulvere fauces
Cunctorum; minimumque tenens dux ipſe liquoris,
Invidioſus erat. Mene, inquit, degener, unum,
Miles, in hac turbâ vacuum virtute putaſti?
Uſque adeò mollis, primiſque caloribus impar
Sum viſus? Quantò pœnâ tu dignior iſtâ,
Qui populo ſitiente bibas! Sic concitus irâ
Excuſſit galeam; ſuffecitque omnibus unda.

(17) Ventum erat ad templum, Libycis quod gentibus unum.
Inculti Garamantes habent. Stat corniger illîc
Jupiter, ut memorant; ſed non aut fulmina vibrans,
Aut ſimilis noſtro, ſed tortis cornibus Ammon.
Non illîc Libycæ poſuerunt ditia gentes
Templa; nec Eois ſplendent donaria gemmis.
Quamvis Æthiopum populis, Arabumque beatis
Gentibus, atque Indis unus ſit Jupiter Ammon,
Poper adhuc Deus eſt, nullis violata per ævum
Divitiis delubra tenens; morumque priorum.
Numen Romano templum defendit ab auro.

Eſſe

Esse locis superos testatur silva per omnem
Sola virens Libyen.

(18) Maximus hortator scrutandi voce deorum
Eventus, Labienus erat. Sors obtulit, inquit,
Et fortuna viæ tam magni numinis ora,
Consiliumque dei; tanto duce possumus uti
Per Syrtes, bellique datos cognoscere casus.
Nam cui crediderim superos arcana daturos,
Dicturosque magis, quàm sancto vera Catoni?
Certe vita tibi semper directa supernas
Ad leges, sequerisque Deum. Datur ecce loquendi
Cum Jove libertas. Inquire in fata nefandi
Cæsaris; & patriæ venturos excute mores:
Jure suo populis uti, legumque licebit,
An bellum civile perit. Tua pectora sacra
Voce reple: duræ saltem virtutis amator,
Quære quid est virtus, & posce exemplar honesti.

Ille deo plenus, tacitâ quem mente gerebat,
Effudit dignas adytis è pectore voces:
Quid quæri, Labiene, jubes? An liber in armis
Occubuisse velim potiùs, quàm regna videre?
An sit vita nihil, sed longam differat ætas?
An noceat vis ulla bono? Fortunaque perdat
Oppositâ virtute minas? laudandaque velle
Sit satis? & nunquam successu crescat honestum?
Scimus, & hoc nobis non altiùs inseret Ammon.
Hæremus cuncti superis; temploque tacente,
Nil facimus non sponte dei. Nec vocibus ullis

Numen eget; dixitque ſemel naſcentibus auctor
Quicquid ſcire licet. Steriles nec legit arenas,
Ut caneret paucis, merſitque hoc pulvere verum.
Eſtne dei ſedes, niſi terra, & pontus, & aër,
Et cœlum, & virtus? Superos quid quærimus ultra?
Jupiter eſt quodcunque vides, quocunque moveris.
Sortilegis egeant dubii, ſemperque futuris
Caſibus ancipites; me non oracula certum,
Sed mors certa facit. Pavido, fortique cadendum eſt:
Hoc ſatis eſt dixiſſe Jovem. Sic ille profatur;
Servatâque fide templi diſcedit ab aris,
Non exploratum populis Ammona relinquens.

Ipſe manu ſua pila gerens, præcedit anheli
Militis ora pedes; monſtrat tolerare labores,
Non jubet; & nullâ vehitur cervice ſupinus,
Carpentove ſedens. Somni parciſſimus ipſe eſt,
Ultimus hauſtor aquæ. Cùm tandem fonte reperto
Indiga cogatur latices potare juventus,
Stat, dum lixa bibat. Si veris magna paratur
Fama bonis, & ſi ſucceſſu nuda remoto
Inſpicitur virtus, quicquid laudamus in ullo
Majorum, fortuna fuit. Quis Marte ſecundo,
Quis tantum meruit populorum ſanguine nomen?
Hunc ego per Syrtes, Libyæque extrema triumphum
Ducere maluerim, quàm ter Capitolia curru
Scandere Pompeii, quàm frangere colla Jugurthæ.
Ecce parens verus patriæ digniſſimus aris,
Roma, tuis; per quem nunquam jurare pudebit,

Et quem, ſi ſteteris unquam cervice ſolutâ,
Tunc olim factura deum.

(19) Ductor, ut aſpexit perituros fonte relicto,
Alloquitur : Vanâ ſpecie conterrite leti,
Ne dubita, miles, tutos haurire liquores:
Noxia ſerpentum eſt admiſto ſanguine peſtis;
Morſu virus habent, & fatum dente minantur;
Pocula morte carent. Dixit, dubiumque venenum
Hauſit; & in totâ Libyæ fons unus arenâ
Ille fuit, de quo primus ſibi poſceret undam.

(20) . . . . . Illis è faucibus angues
Stridula fuderunt vibratis ſibila linguis,
Femineæ qui more comæ per terga ſoluti,
Ipſa flagellabant gaudentis colla Meduſæ.
Surgunt adversâ ſubrectæ fronte colubræ,
Vipereumque fluit depexo crine venenum.

(21) . . . . . Vigilat pars magna comarum,
Defenduntque caput protenti crinibus hydri;
Pars jacet in medios vultus, oculique tenebras.

(22) . . . . . Nec, quæ menſura viarum,
Quiſve modus norunt, cœlo duce. Sæpe querentes,
Reddite dii, clamant, miſeris, quæ fugimus, arma,
Reddite Theſſaliam. Patimur cur ſegnia fata
In gladios jurata manus? pro Cæſare pugnant
Dipſades, & peragunt civilia bella Ceraſtæ.
Ire libet quà Zona rubens atque axis inuſtus
Solis equis; juvat ætheriis adſcribere cauſis

Quòd peream, cæloque mori. Nil, Africa, de te,
Nec de te, Natura, queror; tot monſtra ferentem,
Gentibus ablatum dederas ſerpentibus orbem;
Impatienſque ſolum Cereris, cultore negato,
Damnaſti, atque homines voluiſti deeſſe venenis.
In loca ſerpentum nos venimus. Accipe pœnas,
Tu quiſquis ſuperùm commercia noſtra peroſus,
Hinc torrente plagâ, dubiis hinc Syrtibus orbem
Abrumpens, medio poſuiſti limite mortes.
Per ſecreta tui bellum civile receſsûs
Vadit; & arcani miles tibi conſcius orbis
Clauſtra petit mundi. Forſan majora ſuperſunt
Ingreſſis. Coëunt ignes ſtridentibus undis,
Et premitur natura poli. Sed longius iſtâ
Nulla jacet tellus, quam famâ cognita nobis
Triſtia regna Jubæ. Quæremus forſitan iſtas
Serpentum terras; habet hoc ſolatia cœlum,
Vivit adhuc aliquid. Patriæ non arva requiro,
Europamque, alios ſoles, Aſiamque videntem.
Qua te parte poli, qua te tellure reliqui
Africa? Cyrenis etiam nunc bruma rigebat.
Exiguâne viâ legem convertimus anni?
Imus in adverſos axes evolvimur orbe;
Terga damus ferienda Noto. Nunc forſitan ipſa eſt
Sub pedibus jam Roma meis. Solatia fati
Hæc petimus: veniant hoſtes, Cæſarque ſequatur
Qua fugimus. Sic dura ſuos patientia queſtus
Exonerat. Cogit tantos tolerare labores
Summa ducis virtus, qui nudâ fuſus arenâ

Excubat, atque omni Fortunam provocat horâ.
Omnibus unus adeſt fatis ; quòque vocatur
Advolat, atque ingens meritum, majuſque ſalute
Contulit, in letum vires : puduitque gementem
Illo teſte mori. Quod jus habuiſſet in ipſum
Ulla lues ? caſus alieno in pectore vincit,
Spectatorque docet magnos nil poſſe dolores.

(23) . . . . . Fiducia tanta eſt
Sanguinis : in terram parvus cùm decidit infans,
Ne qua ſit externæ Veneris miſtura timentes,
Letificâ dubios explorant aſpide partus.
Utque Jovis volucer, calido cùm protulit ovo
Implumes natos, ſolis convertit in ortus ;
Qui potuêre pati radios, & lumine recto
Suſtinuere diem cœli, ſervantur in uſus ;
Qui Phœbo ceſſere, jacent. Sic pignora gentis
Pſyllus habet, ſi quis tactos non horruit angues,
Si quis donatis luſit ſerpentibus infans.

(24) Sigeaſque petit famæ mirator arenas.
Et Simoëntis aquas, & Graio nobile buſto
Rhætion, & multum debentes vatibus umbras.
Circuit exuſtæ nomen memorabile Troiæ,
Magnaque Phœbæi quærit veſtigia muri.
Jam ſilvæ ſteriles, & putres robore trunci
Aſſaraci preſſêre domos, & templa deorum
Jam laſſa radice tenent ; ac tota teguntur
Pergama dumetis ; etiam periêre ruinæ.
Aſpicit Heſiones ſcopulos, ſilvaſque latentes

Anchiſæ thalamos ; quo judex ſederit antro ;
Unde puer raptus cœlo ; quo vertice Nais
Luſerit Œnone. Nullum eſt ſine nomine ſaxum.
Inſcius in ſicco ſerpentem pulvere rivum
Tranſierat, qui Xantus erat : ſecurus in alto
Gramine ponebat greſſus ; Phryx incola manes
Hectoreos calcare vetat. Diſcuſſa jacebant
Saxa, nec ullius faciem ſervantia ſacri ;
Herceas monſtrator ait, non reſpicis aras ?
O ſacer, & magnus vatum labor ! omnia fato
Eripis, & populis donas mortalibus ævum.
Invidiâ ſacræ Cæſar ne tangere famæ ;
Nam, ſi quid Latiis fas eſt promittere Muſis,
Quantum Smyrnæi durabunt vatis honores,
Venturi me, teque legent ; Pharſalia noſtra
Vivet, & à nullo tenebris damnabitur ævo.
Ut ducis implevit viſus veneranda vetuſtas,
Erexit ſubitas congeſtu ceſpitis aras,
Votaque turicremos non irrita fudit in ignes.
Dî cinerum, Phrygias colitis quicunque ruinas,
Æneæque mei, quos nunc Lavinia ſedes
Servat & Alba, Lares, & quorum lucet in aris
Ignis adhuc Phrygius, nullique aſpecta virorum
Pallas, in abſtruſo pignus memorabile templo ;
Gentis Iuleæ veſtris clariſſimus aris
Dat pia tura nepos, & vos in ſede priori
Ritè vocat : date felices in cætera curſus ;
Reſtituam populos. Gratâ vice mœnia reddent
Auſonidæ Phrygibus, Romanaque Pergama ſurgent.

Sic fatus, repetit claſſes, & tota ſecundis
Vela dedit Cotis, aviduſque urgente procellâ
Iliacas penſare moras, Aſiamque potentem
Prævehitur, pelagoque Rhodon ſpumante relinquit.

(25) Auſer ab aſpectu noſtro funeſta, ſatelles,
Regis dona tui: pejus de Cæſare veſtrum,
Quàm de Pompeio meruit ſcelus: unica belli
Præmia civilis, victis donare ſalutem,
Perdidimus. Quòd ſi Pharia germana tyranno
Non inviſa foret, potuiſſem reddere regi,
Quòd meruit; fratrique tuum pro munere tali
Miſiſſem, Cleopatra, caput. Secreta quid arma
Movit, & inſeruit noſtro ſua tela labori?
Ergo in Theſſalicis Pellæo ſeimus arvis
Jus gladio? veſtris quæſita licentia regnis?
Non tuleram Magnum mecum Romana regentem;
Te Ptolemæe feram? Fruſtra civilibus armis
Miſcuimus gentes, ſi qua eſt hoc orbe poteſtas
Altera, quàm Cæſar; ſi tellus ulla duorum eſt.
Vertiſſem Latias à veſtro littore proras:
Famæ cura vetat, ne non damnaſſe cruentam,
Sed videar timuiſſe Pharon. Nec fallere vos me
Credite victorem: nobis quoquè tale paratum
Littoris hoſpitium: ne ſic mea colla gerantur,
Theſſaliæ fortuna facit. Majore profectò,
Quàm metui poterat, diſcrimine geſſimus arma:
Exilium, generique minas, Romamque timebam;
Pœna fugæ Ptolemæus erat. Sed parcimus annis,

Donamuſque nefas. Sciat hac pro cæde tyrannus
Nil veniâ plus poſſe dari. Vos condite buſto
Tanti colla ducis: ſed non, ut crimina tantum
Veſtra tegat tellus, Juſto date tura ſepulchro,
Et placate caput, cineresque in littore fuſos
Colligite, atque unam ſparſis date Manibus urnam.
Sentiat adventum ſoceri, voceſque querentis
Audiat umbra pias. Dum nobis omnia præfert,
Dum vitam Pharios mavult debere clienti,
Læta dies rapta eſt populis; concordia mundo
Noſtra perit: caruêre deis mea vota ſecundis,
Ut te complexus, poſitis felicibus armis,
Affectus abs te veteres, vitamque rogarem,
Magne, tuam; dignâque ſatis mercede laborum
Contentus, par eſſe tibi. Tunc pace fideli
Feciſſem, ut victus poſſes ignoſcere divis;
Feciſſes ut Roma mihi.

Argument du dixième Livre.

Entrée de Céſar dans Alexandrie. Il viſite les Temples des Dieux & le tombeau d'Alexandre. Cléopatre, au milieu de la nuit, vient ſe jeter à ſes pieds : il la réconcilie avec le Roi ſon frère : leur réunion eſt célébrée dans un feſtin. Le ſage Achorée y aſſiſte. Céſar l'interroge ſur les mervelles de l'Egypte. Réponſe du vieillard. Complot de Photin & d'Achillas. Celui-ci s'avance avec une armée. Céſar s'enferme dans le palais avec le jeune Roi pour ôtage. Il y eſt aſſiégé. Il fait périr Photin. Arſinoé, ſœur de Cléopatre, ſe rend au camp des Egyptiens, fait aſſaſſiner Achillas, & met Ganimède à ſa place. Le ſiège continue. Céſar tente pour s'échapper de regagner les vaiſſeaux qui

ſont dans le port. Il eſt attaqué ſur la levée qui joint la ville avec l'île du Phare.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE DIXIÈME.

Dès que Céſar, renvoyant devant lui la tête de Pompée, eſt deſcendu ſur ce rivage odieux, il s'élève un combat entre ſa fortune & le deſtin de la coupable Egypte, pour décider ſi le Nil ſubira la même loi que le Tibre, ou ſi le glaive de Ptolomée enlevera au monde le vainqueur après le vaincu. O Pompée, ton ombre ſecourut ton beau-père : elle déroba Céſar au fer de tes aſſaſſins ; & ſans la défiance que lui inſpira ta mort, ce n'eût pas été lui, mais le peuple romain, que l'Egypte auroit eu pour maître.

D'abord ſe croyant aſſuré de la foi de

Ptolomée, après le crime qui en étoit le gage, il entra, précédé de ſes étendards, dans les murs fondés par Alexandre. Mais à la vue des faiſceaux, le peuple d'Égypte murmure, indigné que Rome vienne juſques dans ſes murs commander à ſes Rois & s'attribuer leur puiſſance. Ce tumulte avertit Céſar que les eſprits étoient émus & diviſés, & que ce n'étoit pas à lui qu'on avoit immolé Pompée. Mais diſſimulant ſa frayeur (1) ſous un viſage ſerein, il parcourut d'un pas intrépide les temples de Sérapis (*a*) & des autres Dieux de l'Égypte, monumens dont la ſplendeur atteſte l'ancienne puiſſance des Macédoniens. Cependant ni la beauté de ces édifices, ni les richeſſes qu'ils étalent, ni la majeſté du culte qu'on y rend aux Dieux, ni la magnificence & la grandeur de la ville qui les renferme, ne touchent l'ame

(*a*) *Ptolemeus Lagides, ſive Soter, Serapidi deo in urbe hac regiâ, templum invidendæ magnitudinis & ſtructuræ mirabilis dedicari curavit.* Jablouski, Panth. Ægyp. lib. 4. c. 3.

de Céſar. Un ſeul objet l'émeut & l'intéreſſe, c'eſt le tombeau d'Alexandre. Il y deſcend avec une ardeur impatiente, il contemple d'un œil immobile le lieu où repoſe cet illuſtre brigand, dont le ciel vengeur délivra la terre. Ses reſtes, qu'il eût fallu diſperſer dans l'univers, ſont recueillis comme en un ſanctuaire. La Fortune épargne juſqu'à ſes mânes, & le bonheur de ſon règne ſe perpétue même après ſa mort; car ſi jamais la liberté rentroit dans ſes droits ſur la terre, ce ſeroit pour être le jouet des peuples qu'on auroit conſervé les cendres de leur oppreſſeur, & non pour offrir au monde l'exemple utilement terrible du pouvoir immenſe qu'un homme peut uſurper ſur les nations.

On le vit ſortir de la Macédoine, héritage obſcur de ſes aïeux, regarder avec mépris Athènes, dont ſon père avoit fait la conquête, &, pouſſé par ſes heureux deſtins, marcher à travers les royaumes de l'Aſie & ſur des champs couverts de morts. Son glaive deſtructeur moiſſonne

les peuples de l'Orient; les fleuves les plus éloignés, dans la Perſe l'Euphrate, & le Gange dans l'Inde, ſont teints du ſang qu'il fait couler; rapide fléau de la terre, foudre terrible dont les coups frappent les Nations entières, aſtre ennemi du genre humain. Il ſe préparoit à lancer des flottes ſur l'Océan qui environne la terre. L'onde, le feu, rien ne l'arrête; il affronte les écueils des Syrthes, il traverſe les ſables de la Libye, pour aller conſulter Ammon. Par l'Orient, il fût arrivé aux bords où le ſoleil ſe couche; il eût fait le tour des deux pôles; il eût vu les ſources du Nil. La mort l'arrêta dans ſa courſe, & la nature n'eut pas d'autre borne à oppoſer à l'ambition de ce furieux. Le même orgueil jaloux, qui lui fit ſouhaiter d'avoir à lui ſeul l'empire du monde, ne put ſouffrir qu'il ſe donnât un égal dans un ſucceſſeur. Il aima mieux laiſſer ſa dépouille à déchirer entre ſes héritiers. Maître de Babylone, il mourut dans ſes murs, révéré du Parthe qu'il avoit dompté. O ſouvenir humiliant pour Rome! Le Parthe a-

redouté la lance macédonienne plus que le javelot romain ! Notre empire s'eſt étendu juſques ſous les aſtres de l'Ourſe, juſqu'aux bornes du couchant, & bien avant dans les climats d'où le vent du midi ſe lève; & le ſeul effort des Arſacides nous arrête dans l'Orient ! Une petite province de l'empire d'Alexandre a été l'écueil de nos armes & le tombeau de nos guerriers !

Ptolomée (2), de retour de Péluſe, avoit calmé par ſa préſence les rumeurs d'un peuple timide ; & Céſar ayant pour ôtage le jeune Roi captif dans ſon palais, y croyoit être en ſûreté. Ce fut alors que Cléopatre quittant la maiſon de campagne où elle étoit réléguée, & s'expoſant la nuit ſur une barque, ſe préſenta devant le Phare, corrompit le gardien du port, dont elle fit baiſſer les chaînes, & ſe rendit dans le palais, même à l'inſçu de Céſar : femme dangereuſe, l'opprobre de l'Egypte, l'Erynnis des Latins, & dont les coupables attraits ont fait le malheur de

Rome. Autant la fatale beauté de Sparte (*a*) alluma de haînes entre les Héros de la Grèce & de la Phrygie, autant Cléopatre excita de fureurs entre les plus grands des Romains. Au ſon du ſiſtre Egyptien, elle jeta (je rougis de le dire) la terreur dans le Capitole. Avec le peuple amolli de Canoppe (*b*), elle oſa marcher contre les aigles romaines, & ſe promettre de rentrer triomphante dans le port du Phare, en y menant captif le ſecond des Céſars. Leucate (*c*) vit le moment où il étoit douteux ſi l'Empire ne paſſeroit pas aux mains d'une femme, & d'une femme étrangère. Elle en conçut l'eſpoir ambitieux dès la première nuit qu'elle paſſa dans les bras de Céſar.

Qui peut, trop foible Antoine, ne pas te pardonner ton amour inſenſé pour elle?

(*a*) Hélène.

(*b*) Ville d'Egypte.

(*c*) Promontoire de l'Epire, non loin duquel ſe donna la bataille d'Actium.

L'ame

L'ame inflexible de Céſar a reſpiré les mêmes feux. Au milieu de ſa rage & de ſes fureurs, dans un palais habité par les mânes de Pompée, tout fumant encore lui-même du ſang qu'il a verſé dans la Theſſalie, cet amant adultère a pu mêler aux ſoins dont il étoit tourmenté, les plaiſirs d'un honteux amour, & former au ſein des alarmes des nœuds criminels, dont les fruits feront rougir la pudeur & la foi. Quel excès de honte ! il oublie que ſa fille a été la femme de Pompée ! O Julie ! il te donne des frères, nés d'une femme dont il n'eſt point l'époux; & pour cette femme impudique, laiſſant à ſes ennemis tout le temps de ſe raſſembler en Libye, il perd avec elle, au ſein des voluptés, les momens les plus précieux; il aime mieux lui donner l'Egypte, que de s'aſſurer l'univers.

Cléopatre, ſe confiant à ſa beauté, parut devant Céſar, affligée, mais ſans verſer de larmes. Elle n'avoit pris de la douleur que ce qui pouvoit l'embellir encore. Echevelée, & dans ce déſordre favorable,

à la volupté, elle l'aborde, & lui parle en ces mots.

« O Céſar ! ô le plus grand des hommes ! ſi l'héritière de Lagus, chaſſée du trône de ſes pères, peut encore dans ſon malheur ſe ſouvenir de ſon rang ; ſi ta main daigne la rétablir dans tous les droits de ſa naiſſance, c'eſt une Reine que tu vois à tes pieds. Tu es pour moi un aſtre ſalutaire qui vient luire ſur mes Etats ; c'eſt ton équité que j'implore. Je ne ſerai pas la première femme qui aura dominé ſur le Nil. L'Egypte obéit ſans diſtinction à une Reine comme à un Roi. Tu peux lire les dernières paroles de mon père expirant : il veut qu'épouſe de mon frère, je partage ſon lit & ſon trône ; & le jeune Roi, pour aimer ſa ſœur, n'a beſoin que d'être rendu à lui-même. Mais le perfide Photin s'eſt emparé de ſon eſprit comme de ſa puiſſance. Ce n'eſt pas l'héritage de mon père que je réclame à tes genoux ; c'eſt la dignité de ſa couronne, l'honneur & la liberté de ſon fils, avili par le plus honteux eſclavage. Daigne, Céſar, éloigner de

lui le ſatellite armé qui l'aſſiège, & ordonne au Roi de régner. De quel orgueil ſon miniſtre infame n'eſt-il pas enflé, depuis qu'il a tranché la tête de Pompée ! C'eſt toi, Céſar, (puiſſent les Dieux écarter ce préſage !) c'eſt toi qu'il menace à préſent; & il n'eſt déjà que trop honteux pour le monde & pour toi, que la mort de Pompée ait été le crime ou le bienfait du perfide & lâche Photin ».

Le langage de Cléopatre eût vainement flatté Céſar; mais le charme de ſa beauté ſe communique à ſa prière, & plus éloquens que ſa voix, ſes yeux parlent & perſuadent. Ainſi, après avoir ſéduit ſon juge, elle employa une nuit honteuſe à l'enchaîner dans ſes liens.

Céſar ayant rétabli la paix entre Cléopatre & ſon frère, la joie de ce grand événement fut célébrée dans un feſtin. Cléopatre y fit éclater un luxe dont Rome encore n'avoit pas l'idée. Le lieu du feſtin reſſembloit à un temple, mais tel que le ſiècle préſent, quoique plus corrompu, le conſtruiroit à peine. Les toits étoient

chargés de richeſſes, les bois des lambris étoient cachés ſous d'épaiſſes lames d'or. Les murs n'étoient pas incruſtés, mais bâtis d'agathe & de porphyre; dans tout le palais on marchoit ſur l'onix. Le veſtibule étoit revêtu d'ivoire. L'ébène de Méroé y étoit prodiguée; elle y tenoit lieu du chêne vil, & ſervoit aux portes du palais de ſupport, & non d'ornement; ſur ces portes immenſes, l'écaille de la tortue de l'Inde eſt appliquée en relief, & dans chacune de ſes taches une émeraude étincelle. Au dedans, on ne voit que des vaſes de jaſpe, que des ſièges émaillés de rubis & de diamans, que des lits, où la pourpre, l'or, l'écarlate éblouiſſent les yeux par ce riche mélange que la navette des Egyptiens ſait donner à leur tiſſu. La ſalle du feſtin ſe remplit d'une multitude d'eſclaves, différens d'âge & de couleur; les uns brûlés par le ſoleil d'Ethiopie, & portant leurs cheveux relevés en arrière & repliés autour de leur tête; les autres d'un blond ſi clair & ſi brillant, que Céſar dit n'en avoir pas vu

de plus argenté ſur les bords du Rhin. On y voit auſſi une malheureuſe jeuneſſe à qui le fer a ôté ſa vigueur. Parmi elle, on diſtingue l'âge viril, mais dénué de ſes forces, & ayant à peine ſur le menton le duvet de l'adoleſcence.

Ptolomée & Cléopatre (3) ſe mirent à table; & Céſar, plus grand que les Rois, prit place entre le frère & la ſœur. Peu contente du ſceptre de l'Egypte & du cœur du Roi ſon frère & ſon époux, Cléopatre avoit employé tous les artifices du luxe à relever l'éclat de ſa beauté. Les dons les plus précieux de la mer Rouge brillent dans ſes cheveux, & forment ſa parure; la blancheur de ſon ſein éclate à travers un voile de Sidon, que les femmes d'Egypte ont ſu rendre plus clair encore, en ſéparant avec l'aiguille les fils de ce léger tiſſu.

Sur des appuis d'ivoire, auſſi blancs que la neige, on a poſé des tables du bois du mont Atlas, & ſi belles, que Céſar n'en eut jamais de pareilles, même depuis qu'il eut vaincu Juba.

Reine inſenſée, à quelle imprudence te porte ton ambition? En étalant aux yeux d'un hôte, vainqueur, tout-puiſſant, & armé, ces richeſſes dignes d'envie, ne crains-tu pas d'allumer en lui le déſir de s'en emparer? Quand même il n'auroit pas réſolu de s'enrichir des dépouilles du monde; quand ce ſeroit, au lieu de Céſar, un des Héros de ces temps heureux où la pauvreté fut en honneur dans Rome, un Fabrice, un Curius, ou ce Conſul (*a*) que l'on tira de la charrue, & qu'on amena tout couvert de la pouſ-

(*a*) Attilius Seranus, ou Quintius Cincinnatus, le premier tiré de la charrue pour être Conſul, le ſecond pour être Dictateur. *Ipſorum tunc manibus Imperatorum colebantur agri. Serentem invenerunt dati honores*, Seranum *unde cognomen. Aranti quatuor jugera in vaticano, quæ prata* Quintia *appellantur, Cincinnato viator attulit Dictaturam, & quidem, ut tradit Norbanus, nudo, plenoque pulveris etiam num ore. Cui viator: Vela corpus, inquit, ut proferam Senatûs populique Romani mandata.* Plin. lib. 18, cap. 3.

fière de ſon champ ; qu'il fût aſſis à cette table, il ſeroit tenté d'emporter en triomphe dans ſa patrie une ſi ſuperbe dépouille.

On ſervit dans des vaſes d'or tout ce que l'air, la terre, le Nil, & la mer ont produit de plus exquis, tout ce que l'ambition d'un luxe effréné a pu rechercher de plus rare. Ce n'eſt pas aux beſoins de la nature, mais aux délices de la table, qu'on immole dans ce feſtin une foule d'animaux, qui ſont des Dieux ſur le Nil. Des urnes de criſtal verſent l'eau de ce fleuve, la plus flatteuſe au goût qui ſoit dans l'univers. De profondes coupes de pierre précieuſe reçoivent le jus délicieux des vignes de Méroé, cette liqueur qu'un ſoleil ardent fait bouillonner, & à laquelle il donne en peu de temps la maturité d'une longue vieilleſſe. Le nard odoriférant, & la roſe qui ne ceſſe de fleurir dans ces climats, couronnent le front des convives ; leurs cheveux diſtillent les parfums que ces bords mêmes font éclore, & dont la ſubtile eſſence ne

s'eſt point évaporée, comme quand ils paſſent ſur des bords éloignés.

Là, Céſar apprend à diſſiper les richeſſes de l'univers conquis ; & honteux d'avoir employé ſes armes à vaincre un ennemi pauvre, il ne demande qu'un ſujet de guerre contre un peuple ſi opulent.

Lorſque tous les goûts raſſaſiés eurent mis fin aux plaiſis de la table (4), Céſar s'adreſſant au ſage Achorée, qui, en longue robe de lin (*a*), aſſiſtoit à cette fête, l'engagea dans un entretien qui fut prolongé bien avant dans la nuit : « Vieillard dévoué au culte des autels, & ſans doute chéri des Dieux qui vous accordent de ſi longs jours, daignez (lui dit-il de l'air le plus affable) m'apprendre l'origine des peuples de l'Egypte. Décrivez-moi ces heureux climats, & les mœurs de leurs habitans ; leurs rites ſacrés, & les divers ſymboles ſous leſquels ils adorent la Divinité. Expliquez-moi les

(*a*) Voyez Plutarque, dans le traité d'Iſis.

caractères myſtérieux qu'on voit gravés ſur vos tombeaux antiques, & dévoilez enfin des Dieux qui ne demandent qu'à ſe manifeſter. Si vos ancêtres ont initié l'Athénien Platon dans la ſcience des choſes ſaintes, à qui pouvez-vous confier ces ſecrets ſublimes, qui en ſoit plus digne que Céſar ? & à qui l'univers doit-il être connu, ſi ce n'eſt à ſon maître ? Je ſuis venu chercher Pompée en Egypte ; mais votre renommée m'y attiroit autant que le bruit de ſa fuite. Au milieu même des combats, j'ai toujours vaqué à l'étude des mouvemens du ciel, du cours des étoiles, & des ſecrets des Dieux. Ma période de l'année (*a*) ne le cède point à celle d'Eudoxe, le diſciple de Platon. Mais

(*a*) L'année grecque, de trois cent cinquante-quatre jours, donnoit, en quatre ans, quarante-cinq jours d'erreur. L'année de Céſar eſt de trois cent ſoixante cinq jours, & la quatrième eſt biſſextile ; en ſorte que ſa période n'a qu'un jour d'erreur en cent trente-quatre ans. C'eſt cette erreur que le calendrier de Grégoire XIII a corrigée.

avec cet amour extrême de la vérité, la plus noble paſſion de mon ame, il n'eſt rien que je déſire auſſi ardemment de ſavoir, que les cauſes, inconnues depuis tant de ſiècles, du débordement de votre fleuve, & dans quel lieu, ſi long-temps inacceſſible, il prend ſa ſource. Qu'on me donne une pleine aſſurance de trouver les ſources du Nil, & j'abandonne la guerre civile (*a*) ». Dès que Céſar eut achevé, le ſage vieillard lui répondit ainſi.

« Oui, Céſar, il m'eſt permis de vous révéler les ſecrets de nos vénérables ancêtres, ces ſecrets qui juſqu'à ce jour ont été inconnus aux profanes mortels. Que d'autres ſe faſſent un devoir religieux de renfermer tant de merveilles dans le ſilence ; pour moi, je crois qu'il eſt agréable aux Dieux d'entendre annoncer les prodiges de leur ſageſſe, & que leurs lois

(*a*) Ce déſir de Céſar ſembleroit outré, ſi l'ambition que le Poète lui attribue n'avoit pas été celle de Cyrus, de Cambyſe, d'Alexandre, *&c.*

ſoient révélées à tous les peuples du monde ».

Alors il développa aux yeux de Céſar tout ce que l'antique Egypte avoit pu ſavoir de l'ordre éternel qui préſide aux mouvemens des corps céleſtes, de leur influence ſur la nature, & des fonctions qu'ils rempliſſent dans le ſyſtême de l'univers.

« Quant à l'accroiſſement du Nil (ajouta le ſage), c'eſt une erreur (5) des anciens de l'avoir attribué aux neiges de l'Ethiopie (*a*). Il n'en eſt point de ces climats comme de ceux de l'Ourſe & de Borée : la couleur même des peuples qui les habitent, vous annonce un ſoleil brûlant, & un air ſans ceſſe embraſé par le ſouffle du vent du midi. Ajoutez à cela que tous les fleuves, dont la fonte des glaces groſſit la ſource, commencent à s'enfler au retour du printemps, dès la première diſſolution des neiges ; au lieu que le nil n'élève jamais ſes eaux, que

(*a*) Opinion d'Anaxagore.

le Chien céleſte n'ait dardé ſes rayons, & ne rentre dans ſes rivages qu'après que la Balance, devenue l'arbitre du jour & de la nuit, les a égalés l'un à l'autre (*a*). Le Nil n'eſt pas ſoumis aux mêmes lois que les autres fleuves. Il ne ſe déborde point en hiver, où l'éloignement du ſoleil rendroit ſes bienfaits inutiles. Deſtiné à tempérer les feux d'une ſaiſon trop ardente, il ſort de ſon lit au milieu de l'été. Placé ſous la brûlante zône, de peur que le ciel n'y conſume la terre, il ſe tient prêt à la ſecourir ; & c'eſt contre les flammes dévorantes que vomit la gueule du Lion, que ce fleuve élève ſes

(*a*) L'accroiſſement du Nil commence peu de temps après l'équinoxe du printemps, mais il eſt inſenſible juſques vers le ſolſtice d'été. Dès lors il va en augmentant juſques à l'équinoxe d'automne. *Jablouski, Panth. Ægypt. In Cancro enim ſenſim ac modicè primùm creſcit, in Leone pleniſſimus fluit, pigreſcit in Virgine & lentior manat, adhuc tamen creſcit ; at in Libra, poſt æquinoxium, revocatur intra ripas & retrocedit.* Plin Exercit. pag. 436.

eaux. Si-tôt que le tropique commence à s'embraſer, Syène (*a*), expirante ſous le char du ſoleil, implore ſon Dieu tutélaire : le fleuve vient à ſon ſecours ; & il ne ceſſe d'inonder ſes campagnes, que lorſque le ſoleil, déclinant vers l'automne, ne plonge plus ſur Méroé (*b*). Qui peut dire les cauſes de ce prodige ? C'eſt ainſi que la mère commune, la ſage Nature, a voulu déterminer le cours du Nil ; il le falloit pour le bien du monde.

» L'antiquité attribuoit auſſi l'accroiſſement du Nil aux vents du Nord, qui tous les ans, dans la même ſaiſon, règnent conſtamment dans les airs avec une pleine puiſſance : ſoit que ces vents chaſſent vers le midi les nuages du pôle (*c*),

(*a*) Ville de la Thébaïde, au bord du Nil, ſous le tropique, 23 deg. 50 min. de latitude ſeptentrionale, ſelon Ptolémée.

(*b*) Eſpèce d'île formée par les bras du Nil, ou plutôt par deux fleuves qui ſe joignent au Nil : 16 deg. 25 min. de latit. ſelon Ptolémée, & 18 deg. ſelon M. d'Anville.

(*c*) Véritable cauſe, que Démocrite avoit re-

& que ces nuages fondus en pluie groſſiſſent les ſources du Nil ; ſoit que les flots de la mer, ſoulevés par la même cauſe, ſuſpendent la chûte des eaux de ce fleuve, & que, refoulé vers ſa ſource, il ſoit forcé de ſurmonter ſes bords & de ſe répandre dans les campagnes (*a*).

» Il en eſt qui ont ſuppoſé de longs canaux dans les entrailles de la terre ; & entre les rochers qui compoſent la ſolide épaiſſeur du globe, des vides profonds, par leſquels la chaleur du Midi attire les eaux du Nord, & les raſſemble au milieu du monde, lorſque le ſoleil, s'éloignant du pôle, lance directement ſes feux ſur Méroé. Alors (diſent-ils) par des routes cachées, l'Eridan, le Da-

---

connue, & qu'Ariſtote avoit appriſe d'Eudoxe ou de Platon, qui la tenoient des Prêtres d'Egypte. Ces vents, que le Poète dit être les zéphyrs, étoient, ſelon les Grecs, les vents Etéſiens, ou vents du Nord, qui ſeuls ſont oppoſés au cours du Nil vers ſon embouchure.

(*a*) Opinion de Thalès.

nube, tous les fleuves du Nord viennent groſſir le Nil, & un ſeul lit ne peut contenir toutes les eaux que vomit ſa ſource (*a*).

» On croit auſſi que c'eſt dans l'Océan, qui embraſſe & qui contient la terre, que le Nil va puiſer ſes eaux, & qu'elles dépoſent leur amertume dans l'immenſité de leur cours.

» On n'a pas manqué de dire encore que le ſoleil, qui ſe nourrit des humides vapeurs qu'il aſpire lorſqu'il touche à notre tropique, en élève plus qu'il n'en peut conſumer, & que, par la fraîcheur des nuits, ces eaux ſurabondantes, rendues à la terre, ſe joignent à celles du Nil (*b*).

» Pour moi, s'il m'eſt permis (6) de prononcer ſur ce grand phénomène, je crois qu'entre les fleuves répandus ſur la terre, les uns, long-temps après qu'elle

---

(*a*) Opinion commune parmi les Prêtres d'Egypte.

(*b*) Opinion d'Hérodote.

a été formée, ſont ſortis de ſon ſein par les ſecouſſes qui ont briſé ſes veines, & ſans qu'un Dieu les en ait tirés; que les autres ont été compris dans la première diſpoſition du mécaniſme de la nature, & ont commencé avec le grand tout; que ceux-là coulent au haſard, mais que ceux-ci ſont dirigés par l'ouvrier & le moteur ſuprême, qui les ſoumet aux lois de l'ordre univerſel, & que de ce nombre eſt le fleuve à qui l'Egypte doit ſa richeſſe & ſa félicité.

» Le déſir (7) que vous témoignez de connoître ſa ſource, a été l'ambition des rois de Perſe, d'Egypte, & de Macédoine. Il n'eſt point de ſiècle qui n'eût été glorieux de tranſmettre cette découverte aux ſiècles à venir. Mais le myſtère qu'en a fait la nature, demeure encore impénétrable (*a*). Le plus grand des

(*a*) Dans le ſiècle dernier, des Miſſionnaires Portugais ont cru avoir découvert les ſources du Nil en Abiſſinie, dans le Royaume de Goiam; mais, ſelon M. Danville, ils ont pris pour le Nil

Rois

Rois que Memphis révère, Alexandre voulut dérober au Nil le ſecret de ſon origine. Il envoya une troupe d'élite juſques au fond de l'Ethiopie : la zône brûlante les arrêta ; ils virent le Nil fumant ſous les feux de l'aſtre du jour. Séſoſtris pénétra vers les bords du couchant juſques aux limites du monde ; & dans ſa courſe triomphante, ce Roi ſuperbe ſe fit traîner (dit-on) par des Rois attelés à ſon char ; mais il parvint à boire les eaux du Rhône & de l'Eridan, plutôt que celle du Nil à ſa ſource. L'inſenſé Cambyſe porta la guerre juſques dans l'Ethiopie, & après avoir été réduit à ſe nourrir de la chair de ſes compagnons, il revint ſur ſes pas, ſans avoir découvert le lieu où le Nil prend naiſſance.

» Fleuve myſtérieux, la Fable même n'oſe parler de ton origine : tu es inconnu par-tout où tu parois, & aucune

---

un des fleuves qui ſe jettent dans le Nil ; & celui-ci eſt le *fleuve Blanc*, dont la ſource reſte inconnue.

Nation n'a eu la gloire de pouvoir dire, *il eſt à moi.* Je vais donc publier du cours de tes eaux ce que m'en a révélé le Dieu qui nous cache ta ſource (*a*). Tu viens en croiſſant du milieu de l'axe de la terre. Tu oſes traverſer le brûlant tropique, en dirigeant tes flots vers le pôle de l'Ourſe, & contre les aquilons. Bientôt tu t'égares en longs détours vers le couchant & vers l'aurore ; tu roules dans l'Ethiopie une onde qui lui eſt étrangère. L'univers ne ſait d'où tu lui viens, ni à quelle partie de lui-même il doit les biens que tu lui fais. La nature a jeté ſur ta tête un voile qu'elle n'a permis à aucun peuple de lever. Elle n'a pas voulu que le monde pût te voir foible & rampant ; elle a caché dans l'éloignement les replis de tes eaux naiſſantes. Elle a mieux aimé te faire admirer, que te faire connoître aux humains. En te voyant groſſi des pluies & des frimas d'un hiver

(*a*) Le Poète a pris ce morceau de ſon oncle Sénèque, *Natural. queſt. liv.* 4, *c.* 2.

éloigné, on s'imagine que tu franchis les deux ſolſtices, et que tu parcours les deux pôles. Une partie du monde demande où tu commences, & l'autre où tu finis ton cours. Tu te partages en deux canaux pour embraſſer l'île de Méroé, peuplée de noirs habitans, & plantée de bois d'ébène; mais quoique ces bois y abondent & la couronnent de leurs rameaux, les ardeurs de l'été n'y ſont tempérées par aucun ombrage : tant l'île eſt directement frappée des feux du Lion. De là, tu traverſes les régions du ſoleil, ſans que le volume de tes eaux diminue; tu parcours d'immenſes plaines de ſable, tantôt ramaſſé en un ſeul lit avec toutes tes forces, tantôt diviſé en rameaux, ou répandu ſur des rivages faciles à ſurmonter. En approchant des murs de Phile, barrière commune de l'Egypte & de l'Ethiopie (*a*), tu raſſembles de nouveau

(*a*) *Supra cataracten ſunt Philæ communis Æthiopum & Ægyptiorum habitatio.* Strab. lib. 17.

tes ondes ; tu les promènes lentement dans les déſerts qui bordent le golfe arabique. Qui croiroit, à voir dans ces plaines le cours tranquille de tes eaux, que dans peu tu vas les ſoulever avec tant de fureur & de violence ? C'eſt lorſqu'à travers des rochers eſcarpés & de profonds abîmes, tes chûtes rapides font écumer & bondir tes flots mugiſſans, c'eſt alors qu'indigné des obſtacles qui traverſent ton cours, torrent fougueux, tu te révoltes, & lances ton écume juſqu'au plus haut des airs. Tout frémit au bruit de tes vagues, & la montagne dont tu bats les flancs s'ébranle avec un profond murmure.

» Au delà de ce long détroit, Abaton, cette roche ſacrée chez nos vénérables ancêtres, & deux écueils qu'il leur a plu d'appeler les veines du Nil, parce qu'on y obſerve les premiers ſignes de ſon accroiſſement, ſoutiennent le choc de ſes eaux bondiſſantes. Plus loin s'élèvent des montagnes que la nature lui oppoſe pour l'empêcher de ſe répandre,

& qui privent les champs de Libye du riche tribut de ſes eaux. Entre les flancs de ces montagnes, dans une profonde vallée, ſon onde captive & domptée coule paiſiblement dans un majeſtueux ſilence. C'eſt à Memphis qu'il eſt réſervé de lui ouvrir de vaſtes plaines qu'elle lui permet d'inonder, ſans qu'aucune digue s'oppoſe au débordement de ſes eaux ».

Tel fut l'entretien que Céſar, auſſi tranquille qu'en pleine paix, pourſuivit juſqu'au milieu de la nuit avec ce vieillard vénérable. Mais (8) l'ame atroce de Photin, déjà ſouillée d'un meurtre abominable, ne peut plus s'abſtenir de crimes. Après l'aſſaſſinat de Pompée, il ne voit rien qui ne lui ſoit permis. L'ombre de ce Héros le tourmente; les furies vengereſſes l'irritent, & le pouſſent à de nouveaux forfaits : il croit ſes mains dignes auſſi de verſer le ſang de Céſar, ce ſang dont la Fortune a réſolu d'arroſer les Pères Conſcrits, pour expier leur défaite. Peu s'en fallut que le châ-

timent de la guerre civile & la vengeance du Sénat ne fuſſent confiés à ce vil eſclave. Sauvez-nous, grands Dieux, de cette honte : empêchez que Céſar ne périſſe d'une autre main que de celle de Brutus ; le ſupplice du tyran de Rome ne ſeroit plus que le crime du Phare, & l'exemple en ſeroit perdu.

Photin médite une entrepriſe à laquelle le deſtin s'oppoſe. Ce n'eſt point par trahiſon qu'il attente à la vie de Céſar ; c'eſt à force ouverte qu'il oſe attaquer ce Chef invincible. Telle eſt, Pompée, l'audace que lui inſpire le ſuccès de ta mort, qu'il prétend faire tomber la tête de ton vainqueur comme la tienne, & le réunir à toi. Voici ce qu'il écrivit à ſon complice Achillas, qui alors étoit à Peluſe avec toutes les forces de l'Egypte : car le jeune Roi les lui avoit confiées, & l'avoit armé autant contre lui-même que contre ſes ennemis.

« Repoſe-toi (lui diſoit Photin) dans une honteuſe molleſſe (9) ; reſte plongé dans un profond ſommeil. Cléopatre,

en ton abſence, s'eſt emparée du palais ; le Phare n'eſt pas ſeulement trahi, mais il eſt livré aux Romains. Toi ſeul tu manques à la fête de l'hymen qu'on célèbre ici. Cléopatre, cette ſœur impie, vient de s'unir à ſon frère, après s'être unie à Céſar ; & paſſant de l'un à l'autre de ſes deux époux, elle tient le ſceptre du Nil, & mérite celui du Tibre. Cette femme dangereuſe a pu captiver l'ame d'un homme tel que Céſar, & tu lui confies celle d'un enfant ! S'il paſſe une nuit avec elle, ſi, une fois reçu dans ſes bras, il a goûté le charme de ſes careſſes inceſtueuſes, & ſi, ſous le nom d'une amitié ſainte, il a reſpiré un criminel amour, il lui accordera tout, & ma tête & la tienne, chacune pour prix d'un baiſer. Nous expierons le crime de ſa beauté ſur les gibets ou dans les flammes. Il n'y a plus pour nous ni ſecours, ni refuge : elle a d'un côté le Roi pour mari ; de l'autre, Céſar pour amant ; & peux-tu douter qu'à ſes yeux nous ne ſoyons tous deux coupables, nous qui n'avons jamais re-

cherché ſes faveurs ? Hâte-toi, viens ; je t'en conjure, au nom du crime que nous avons commis enſemble, & dont nous perdons tout le fruit, au nom de cette alliance que le ſang de Pompée a ſcellée entre nous ; viens, par un prompt ſoulevement, allumer tout à coup la guerre. Marche au palais, changé en funérailles les fêtes nocturnes de l'hymen ; que dans le lit nuptial même Cléopatre ſoit immolée, avec celui des deux qui ſe trouvera dans ſes bras. Que la fortune du Chef des Romains n'étonne point notre courage. Le même coup du ſort qui l'a élevé ſi haut, & qui a impoſé ſon joug à l'univers, fait notre gloire comme la ſienne. La mort de Pompée nous égale à Céſar. Jette les yeux ſur ce rivage, où notre crime eût dû nous rendre tout-puiſſans ; conſulte ces flots encore teints du ſang que nous avons verſé ; & demande-leur s'il eſt quelque forfait que nous n'ayons droit d'entreprendre. Regarde ce peu de pouſſière qui fait le tombeau de Pompée, & qui couvre à peine ſon corps :

celui que tu crains n'étoit que ſon égal. Nous ne ſommes pas nés d'un ſang illuſtre; mais qu'importe ? Nous n'avons pas en notre pouvoir les richeſſes & les forces des Nations ; mais par le crime nous ſommes grands ; & faits pour accomplir de hautes deſtinées. Ne vois-tu pas que la Fortune attire elle-même en nos mains ces hommes puiſſans qu'elle a proſcrits ? Après une illuſtre victime, une plus illuſtre vient s'offrir à nous. Appaiſons par ce ſacrifice les mânes plaintifs des Romains. Il eſt poſſible que le meurtre de Céſar engage Rome à pardonner aux meurtriers de Pompée. Qu'eſt-ce qui t'effraye ? eſt-ce le nom de Céſar ? Et que fait un nom pour ſa défenſe ? Céſar n'eſt ici qu'un ſoldat : il a laiſſé loin de lui ſes forces. Cette nuit ſeule, ſi tu le veux, terminera la guerre civile, vengera les Nations, & précipitera chez les morts cette tête qui nous reſte encore à immoler au repos du monde. Venez tous plonger avec fureur vos mains dans le ſang de Céſar : que les Egyptiens rendent ce ſer-

vice à leur Roi, & les Romains à leur patrie. Toi, cher Achillas, ne perds pas un inſtant. Tu trouvéras Céſar fatigué des délices de la table, troublé par les vapeurs du vin, & prêt à ſe livrer aux plaiſirs de l'amour. Oſe tout ; les Dieux ſeront pour toi : les vœux des Catons & des Brutus te les rendront plus favorables ».

Achillas s'empreſſe d'obéir à la voix qui l'appelle au crime. Il ne fait point, comme il eſt d'uſage, donner le ſignal dans le camp ; la trompette, par aucun ſon, n'annonce que l'on prend les armes ; on tranſporte à la hâte & ſans bruit tous les inſtrumens de la guerre. Les troupes s'avancent (*a*) ; elles ſont (110) en partie compoſées de Latins ; mais ces tranſfuges ont oublié leur naiſſance, & ſe ſont corrompus au point qu'ils obéiſſent à un eſclave, & qu'ils marchent ſans honte ſous le ſatellite d'un Roi, eux pour qui

(*a*) Elles montoient à vingt mille hommes de pied, & deux mille hommes de cavalerie.

même il ſeroit infame de ſouffrir ce Roi à leur tête : hommes ſans foi, ſans piété envers les Dieux, ni envers la patrie ; mains vénales, pour qui l'action la mieux payée eſt la plus juſte ! Ce n'eſt pas en Romains, mais en vils mercenaires qu'ils attentent à la vie de Céſar. O malheureuſe Rome, en quel lieu ne trouves-tu pas la guerre civile ? Ceux des tiens que l'Egypte a pu ſouſtraire à la Theſſalie, exercent ſur le Nil les fureurs de Pharſale. Hélas ! qu'auroient-ils fait de plus, ſi Pompée, reçu en Egypte, les eût rangés ſous ſes drapeaux ? Il falloit donc que chaque main romaine ſervît la colère du ciel, & lui payât un tribut de ſang ! Patrie expirante, il n'eſt permis à aucun de tes enfans de s'abſtenir du parricide ! Et voilà comme il a plu aux Dieux de te voir déchirer le ſein. Ce n'eſt plus entre le beau-père & le gendre que les peuples ſont partagés : l'eſclave d'un roi ſe met à la tête de la guerre civile ; Achillas commande un parti de Romains ; & ſi le ſort ne prenoit pas ſoin de ga-

rantir Céſar du coup qui le menace, ce parti ſeroit le vainqueur.

Les deux Chefs de l'entrepriſe étoient au moment de l'exécuter. Dans le tumulte de la fête, le palais étoit ouvert aux ſurpriſes de la nuit. Le ſang de Céſar pouvoit rejaillir ſur la coupe des Rois, & ſa tête tomber ſur leur table. Mais Achillas & Photin craignirent que, dans le trouble & la confuſion d'un combat nocturne, Ptolomée ne fût lui-même enveloppé dans le carnage, & que quelque main égarée, ou conduite par le deſtin, ne fît tomber ſur lui ſes coups. La confiance qu'ils avoient en leurs forces fut telle, qu'ils dédaignèrent de hâter leur crime (*a*), & qu'ils méprisèrent l'occaſion de l'exécuter infailliblement. Deux eſclaves (11) regardent la perte du moment d'immoler Céſar comme facile à réparer! on le réſerve juſqu'au lendemain,

(*a*) Il eſt à remarquer qu'une faute ſemblable fit avorter la conjuration de Piſon, qui coûta la vie à notre jeune Poète.

pour en faire juſtice en plein jour ! on donne à Céſar une nuit à vivre ; &, grace à l'Eunuque Photin, ſa mort eſt différée juſqu'au lever du ſoleil !

L'aurore, du haut du mont Caſſius, regarde l'Egypte & y répand le jour, le jour qui dans ces climats eſt brûlant dès ſa naiſſance. Alors on voit de loin s'avancer vers les murs, non pas des troupes ſemées dans la campagne & voltigeant par eſcadrons, mais une armée rangée en bataille, & marchant d'un pas égal, comme elle iroit à l'ennemi dans une guerre légitime. Elle eſt réſolue à combattre de près, & préparée également pour l'attaque & pour la défenſe.

Céſar (12) ſe hâte d'aſſembler les ſiens (a) répandus dans la ville, & s'en-

(a) Céſar n'avoit amené avec lui que les reſtes de deux légions, réduites enſemble à trois mille hommes, & huit cents hommes de cavalerie. Sa flotte n'étoit compoſée que de dix longs vaiſſeaux Rhodiens, & de quelques navires d'Aſie. Mais il reçut des ſecours, & il eut bientôt juſqu'à trente-

ferme dans le palais, honteux d'être réduit à chercher un refuge. Le palais même eſt encore trop vaſte pour le petit nombre de ſes défenſeurs : leur Chef les ramaſſe en un point. La colère & l'effroi l'agitent ; il craint l'aſſaut dont il eſt menacé, & il eſt indigné de le craindre. Ainſi frémit un fier lion dans la cage qui le renferme, & briſe ſes dents à ronger les barreaux de ſa priſon. Ainſi, Dieu de Lemnos, s'irriteroit ta flamme dans les cavernes de la Sicile, ſi quelque puiſſance fatale fermoit les bouches du ſommet de l'Ethna.

Cet homme audacieux qui n'aguère, au pied de l'Emus, parcouroit d'un œil fier, du haut d'une éminence, tous les Grands de Rome aſſemblés, l'armée du Sénat, & Pompée à leur tête ; qui, condamné par ſa propre cauſe, & n'ayant rien à eſpérer des Dieux, marcha ſans crainte, & oſa ſe promettre de rendre injuſtes les deſtins ; ce même homme eſt

quatre vaiſſeaux, parmi leſquels il y en avoit quinze à quatre & à cinq rangs de rames.

pâle & tremblant aux apprêts de la révolte d'un eſclave ; à ſon approche, il va ſe cacher dans l'obſcurité d'un palais, comme les enfans & les femmes quand leur ville eſt priſe d'aſſaut. Il met tout l'eſpoir de ſa vie dans une porte qui l'enferme. Il court égaré où la frayeur le guide, ſans toutefois quitter le jeune Ptolomée, qu'il a ſans ceſſe à ſon côté. Il eſt réſolu à ſe venger ſur lui ; & ſi les flèches & les flambeaux lui manquent, il fera voler ſur ces eſclaves la tête de leur maître, au lieu de flammes & de traits. C'étoit ainſi que Médée, redoutant le vengeur de ſa trahiſon & de ſa fuite, attendoit ſon père irrité, tenant d'une main la tête de ſon frère, & de l'autre le glaive prêt à la trancher.

Cependant l'extrémité du péril obligea Céſar de tenter les voies de la paix. Un des ſuivans de Ptolomée (*a*) fut en-

(*a*) *Miſſi à Rege ad Achillam Serapion & Diſcorides, quos ille, priuſquam audiret, aut, cujus rei causâ miſſi eſſent cognoſceret, corripi ac interfici juſſit.* Cæſ. de bell. civ. lib. 3.

voyé vers Achillas & Photin, pour leur reprocher leur conduite, & leur demander, au nom du Roi, par quel ordre ils avoient pris les armes. Mais, au mépris des droits les plus ſaints & des lois les plus inviolables chez tous les peuples du monde, ils firent maſſacrer l'envoyé de leur maître & le miniſtre de la paix : crime atroce par-tout ailleurs, mais qui doit à peine être compté parmi les forfaits monſtrueux dont l'infâme Egypte eſt chargée. Peuple amolli & corrompu, ta lâcheté a fait ce que la barbarie des peuples les plus féroces n'eût oſé faire : tes crimes leur ſont inconnus.

Céſar, que la guerre environne, ſe voit preſſé de toutes parts. Déjà tombent dans le palais mille traits lancés du dehors. Cependant l'ennemi n'emploie ni le belier, qui d'un ſeul coup eût ébranlé les murs & briſé les portes, ni aucune autre machine capable de les forcer ; il n'a pas même recours aux flammes : répandu autour du palais, il ſe contente d'en inveſtir l'enceinte, ſans jamais réunir ſes forces pour

pour s'ouvrir un paſſage & tenter un aſſaut. Les deſtins combattent pour Céſar, & ſa fortune lui ſert de fortereſſe.

On attaque auſſi le palais du côté de la mer (*a*), où cet édifice pompeux s'avance au milieu des flots ſur une digue audacieuſe. Mais Céſar eſt préſent partout; d'un côté, il repouſſe l'ennemi avec le fer; de l'autre, avec le feu : & telle eſt ſa conſtance & son activité, qu'aſſiégé lui-même, il ſe comporte en aſſiégeant. Sur les vaiſſeaux unis pour le combat, il fait lancer des torches de poix allumées. Le feu n'eſt pas lent à ſe communiquer aux cordages, & aux bois enduits

(*a*) Il y avoit dans le port, outre la flotte de Céſar, cinquante vaiſſeaux à trois & à cinq rangs de rames, que l'Egypte avoit envoyés à Pompée, & qui s'étoient retirés depuis ſa défaite; de plus, vingt vaiſſeaux réſervés pour garder la ville. Céſar les fit tous brûler. En peu de jours, les Egyptiens ſe firent une nouvelle flotte de vaiſſeaux réparés ou conſtruits à la hâte, au nombre de vingt-ſept, à quatre & à cinq rangs de rames, ſans compter les plus petits. *Céſ. de la guerre civile, lib.* 3.

de cire, dont les navires ſont couverts. Les antennes & les bancs des rameurs ſont en même temps embraſés. Déjà la flotte à demi conſumée s'enfonce dans les eaux; & bientôt la mer eſt couverte d'armes, d'hommes, & de débris. L'incendie ne ſe borne pas aux vaiſſeaux, il gagne les maiſons voiſines de la mer. Le vent favoriſe la flamme; & emportée par un rapide ſouffle, elle ſe répand ſur les toits avec la même vîteſſe que ces feux volans allumés dans l'air, qui n'ont pour aliment qu'une vapeur ſubtile, & dont l'œil ſuit à peine le lumineux ſillon. Ce déſaſtre rappela au ſecours de la ville les troupes qui aſſiégeoient le palais; & Céſar n'eut garde de donner au ſommeil un temps ſi cher & ſi propice : dans l'obſcurité de la nuit, il s'élance ſur ſes vaiſſeaux, & profitant toujours avec ſuccès des haſards de la guerre, & du temps qui s'enfuit, il employe ce peu d'inſtans à s'emparer de l'île du Phare, qui ſervoit alors de barrière à la mer.

Sous le règne du devin Protée, cette

île étoit loin du rivage, & aſſez avant au milieu des flots ; à préſent elle touche preſque aux murailles d'Alexandrie. Céſar en tira deux avantages : l'un, d'interdire la mer aux ennemis ; l'autre, d'aſſurer aux ſecours qu'il attendoit lui-même, l'entrée du port, l'accès des murs, & la communication libre avec la mer.

Cette nuit même, ſans plus différer, il punit le traître Photin, mais non par le ſupplice qu'il auroit mérité : il ne fut ni attaché à la croix, ni jeté dans les flammes, ni déchiré par les bêtes féroces. O juſtice des Dieux ! on lui trancha la tête ; Photin mourut de la mort de Pompée !

Cependant la jeune ſœur de Cléopatre, Arſinoé, par l'induſtrie de ſon eſclave Ganimède, parvient au camp des ennemis ; & en l'abſence du roi, dont elle prend la place, elle s'attribue le pouvoir ſuprême, & fait plonger le fer vengeur dans le ſein du perfide & rebelle Achillas. O Pompée, voilà encore

une victime qu'on envoye à ton ombre. Mais ce n'eſt pas aſſez pour toi; & nous préſervent les Dieux que ce ſoit-là le terme de ta vengeance! La Cour d'Egypte & ſon Roi même ne ſuffiſent pas pour appaiſer tes mânes; & juſqu'à ce que les glaives du Sénat ſoient enfoncés dans le ſein de Céſar, Pompée ne ſera point vengé.

L'audace des Egyptiens ne fut point abattue, ni leur fureur étouffée par la mort de leur Général : ils retournèrent aux combats ſous la conduite de Ganimède; & ce jour où Céſar courut le plus affreux danger, ſuffiroit ſeul pour perpétuer ſa mémoire dans tous les âges.

Sur la levée étroite qui traverſe le port & joint l'île du Phare à la ville, Céſar, à la tête des ſiens, s'étoit avancé pour gagner des vaiſſeaux qu'il voyoit vides & ſans défenſe. Dans un inſtant il eſt environné de tous les périls de la guerre. Devant lui & à ſes côtés d'épaiſſes lignes de vaiſſeaux le preſſent, & bordent l'enceinte du port; par derrière, ceux de la

ville le chargent en même temps : pour lui, nul moyen de ſalut, ni dans la fuite, ni dans la valeur ; à peine a-t-il l'eſpoir d'une mort honorable. Ce n'eſt pas au milieu d'une armée qu'il a défaite, & ſur un champ couvert d'ennemis égorgés, qu'il touche au moment de périr ; c'eſt ſans verſer une goutte de ſang qu'il ſe voit pris, forcé par le lieu même, & ſans ſavoir s'il doit craindre ou s'il doit ſouhaiter la mort. Dans cette extrémité, ſe rappelant Sæva, & ſa défenſe ſur la brèche du fort devant Dirrachium, il penſe à la gloire immortelle dont ſe couvrit ce Romain, lorſque, ſur les débris du rempart que l'ennemi alloit franchir, il réſiſta ſeul à Pompée....

SUPPLÉMENT.

Le pont que Céſar défendoit ſur la levée, étoit forcé ; il alloit être pris lui-même. Abandonné des ſiens, il ſe jeta ſur une barque, afin de gagner ſes vaiſſeaux. Mais prévoyant que la barque, où ſe précipitoit la foule, alloit couler

à fond, il s'élança dans la mer, & joignit ſa flotte à la nage, quoiqu'il y eût deux cents pas de diſtance, & qu'il ne nageât que d'une main (*a*), tenant de l'autre ſes papiers élevés au deſſus de l'eau. Les uns (*b*) diſent qu'il tenoit auſſi ſa cotte-d'armes avec les dents, pour ne pas laiſſer ce trophée à l'ennemi ; les autres (*c*) prétendent qu'il l'abandonna, & que ce fut là ſon ſalut : car l'ennemi dirigea ſes traits ſur la dépouille flottante de Céſar, qu'il prenoit pour Céſar lui-même. Dès qu'il eut gagné ſa flotte, il envoya au ſecours des ſiens. Il avoit perdu quatre cents ſoldats, & un peu plus que le même nombre de matelots & de rameurs. Mais l'audace & l'ardeur de ſes troupes, loin de ſe laiſſer abattre par ce revers, n'en fut que plus intrépide, & il eut beſoin de la retenir plutôt que de l'exciter.

(*a*) Suetone, Plut. *&c.*
(*b*) Suet.
(*c*) Flor. App.

Les Egyptiens voyant la conſtance des Romains s'affermir dans les ſuccès, & s'accroître dans les diſgraces, firent demander à Céſar de leur envoyer leur jeune Roi, pour leur preſcrire ce qu'ils devoient faire, aſſurant que s'il leur répondoit de l'amitié des Romains, ils s'y livreroient avec confiance. Quoique Céſar connût bien la perfidie de ce peuple, il n'héſita point à lui accorder ſa demande. Si Ptolomée devoit lui reſter fidèle, il étoit utile de le renvoyer; & s'il ſe déclaroit contre lui, ce ſeroit un Roi, & non plus un eſclave, qu'il auroit pour adverſaire : cela ſeul l'auroit décidé. Il renvoya donc le jeune Prince; & celui-ci pouſſa la diſſimulation juſqu'à le prier, les larmes aux yeux, de ne pas l'obliger à s'éloigner de lui. Mais à peine il ſe vit en liberté, qu'il lui déclara une guerre implacable.

Cependant un des Lieutenans & des amis de Céſar, appelé Mithridate, arrivant de Syrie en Egypte avec un puiſſant ſecours, s'étoit emparé de Peluſe;

& marchoit vers Alexandrie. Ptolomée, ayant appris qu'il approchoit du Delta, fit paſſer à ſes troupes le bras du Nil, au delà duquel l'ennemi étoit campé. Il l'attaqua; mais il fut repouſſé; & Céſar, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, étant venu au-devant des ſiens, les joignit après leur victoire.

Ptolomée avoit pris un poſte qui dominoit la plaine. Céſar entreprit de l'y forcer; & la terreur s'étant emparée des Egyptiens, les uns furent tués ſur la place, les autres, ſe précipitant du côté du Nil, allèrent s'y noyer. Le Roi, qui ſe ſauvoit ſur une barque, fut ſubmergé lui-même, & Céſar rentra victorieux dans Alexandrie. L'Egypte ſe ſoumit à lui, & il en remit le ſceptre à Cléopatre, en ſociété avec ſon ſecond frère. Il ne voulut pas (dit Tacite) faire de l'Egypte une province, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de quelque Préteur violent, qui ſuſcitât de nouveaux troubles. Mais, ſi l'on en croit Céſar lui-même (*a*),

(*a*) *De bell. civ. lib.* 3.

ſa conduite en Egypte eut pour motifs l'alliance que Ptolomée, père de ceux-ci, avoit faite avec Rome ſous ſon précédent conſulat, & le teſtament de ce même Roi, dans lequel il ſupplioit Rome, au nom de tous les Dieux & au nom de l'alliance qu'il avoit jurée avec elle, de faire exécuter fidèlement ſes dernières volontés. Cette guerre avoit duré neuf mois.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Egypte, Pharnace s'étoit emparé de la Cappadoce & de la petite Arménie. Cn. Domitius Calvinus, Lieutenant de Céſar, l'en avoit voulu chaſſer; mais Pharnace, l'ayant battu, avoit pris la ville de Pont, l'avoit miſe au pillage, avoit fait vendre comme eſclaves tous les citoyens, & mutiler tous les enfans qui n'avoient pas atteint l'âge de puberté. Céſar ſe met en marche, paſſe par la Syrie, y diſtribue des récompenſes à ceux qui ont bien mérité de lui, raſſure les eſprits des peuples, règle & termine leurs différens, reçoit dans ſon alliance

les Rois & les Princes voiſins, s'en fait des amis à lui-même & des alliés aux Romains. Il donne à Sextus Céſar le gouvernement de cette province & de la Cilicie, qu'il trouve également ſoumiſe ; & après y avoir tout réglé comme dans l'Aſſyrie, il s'avance dans la Cappadoce. Alors comme il approche de la Galatie, le roi Déjotarus, allié de Pompée, vient en criminel ſuppliant lui demander pardon. Céſar lui pardonne, & lui rend les marques de la royauté, ſe bornant à lui demander ſa cavalerie, avec une légion que ce Prince avoit formée à la manière des Romains.

Arrivé enfin dans le Pont, il raſſembla ſes troupes (*a*) qui n'étoient redoutables ni par le nombre, ni par la diſcipline ; à la réſerve de la ſixième légion de vétérans, qu'il avoit amenée avec lui d'Egypte, mais que les combats & les fatigues avoient ſi fort ruinée, qu'elle étoit réduite au nombre de mille hom-

(*a*) Plutarque dit qu'il avoit trois légions.

mes. Il ne laiſſa pas de faire dire à Pharnace qu'il eût à ſe retirer. Pharnace, qui ſavoit bien que Céſar étoit preſſé & impatient de ſe rendre à Rome, eſſaya de gagner du temps; mais Céſar, avec cette promptitude qui lui étoit naturelle, & que la néceſſité exigeoit alors, marche à lui, & campe en ſa préſence près de la ville de Zéla.

Pharnace, à la tête de ſon armée, deſcend de la hauteur où il étoit poſté, & d'une même impulſion il monte celle que Céſar occupe (*a*). Les Romains, étonnés de tant d'audace, ſont ébranlés d'abord; mais leur valeur ſe ranime & l'emporte: l'armée de Pharnace eſt précipitée du haut du camp de Céſar, & pourſuivie juſques dans le ſien, d'où Pharnace, à

(*a*) Appien ne parle pas auſſi honorablement qu'Hirtius de la valeur des troupes de Pharnace: *Ad primum clamorem editum, in fugam hoſtem vertit..... quo tempore fertur dixiſſe: O te beatum, Pompei, qui cum talibus bello Mitridatico decertans, Magni & exiſtimationem & cognomen adeptus es!* De bell. civ. lib. 2.

peine échappé, s'enfuit avec quelques débris de ſa cavalerie. Ce fut de ce champ de bataille que Céſar écrivit à Rome : *Je ſuis venu, j'ai vu, & j'ai vaincu.*

Tranſporté de joie d'avoir terminé en ſi peu de temps une guerre de cette importance, Céſar livre à ſes ſoldats toutes les richeſſes du camp ennemi, renvoie à Déjotarus les troupes qu'il lui avoit priſes, laiſſe dans le Pont Célius Vincianus avec deux légions ; de là, prenant ſa route par la Galatie & la Bythinie, il achève de tout régler dans les provinces de l'Orient ; & avec la même célérité qu'il a miſe à exécuter de ſi grandes choſes, il arrive dans l'Italie.

Rome, en ſon abſence, n'étoit pas tranquille : il s'y étoit élevé une ſédition populaire, qui fut éteinte à ſon arrivée ; mais il s'en excita une plus dangereuſe. Les ſoldats qui, ſous ſes drapeaux, avoient combattu à Pharſale, demandoient la récompenſe qui leur avoit été promiſe, & leur congé à titre d'émérites. Céſar leur fit dire que la guerre n'étoit

point finie, & que leur récompenſe leur étoit aſſurée dès que tout ſeroit terminé. Ils répondirent que ce n'étoient plus des promeſſes, mais des effets qu'ils demandoient. Alors Céſar, malgré les inſtances de ſes amis, ſe préſenta dans le champ de Mars. Les ſoldats s'y aſſemblent, encore émus, mais ſans leurs armes, & le ſaluent, ſelon l'uſage, en l'appelant leur Général. Il leur demande ce qu'ils veulent. Ils n'oſent lui parler de payement, mais ils demandent leur congé. Ils eſpéroient que le beſoin qu'il avoit d'eux, l'obligeroit à les retenir. Mais lui, contre leur attente, *Votre congé?* (dit-il) *je vous l'accorde;* & comme ils reſtoient tous muets & immobiles d'étonnement, *je ne laiſſerai pas* (ajouta-t-il) *de vous donner ce que je vous ai promis, quand j'aurai triomphé avec d'autres que vous.* A ces mots remplis de clémence, la honte & l'émulation les ſaiſirent; il leur parut infâme d'abandonner leur Général, & inſenſé de s'attirer ſa haîne, après s'être déjà rendus odieux à l'autre parti. Cha-

cun attendoit en ſilence que Céſar ajoutât quelque choſe de plus ; & ses amis l'exhortoient à ne pas laiſſer ſes ſoldats dans l'abattement où il les voyoit. Il reprit la parole, & au lieu de les appeler ſoldats, il les appela *quirites*, citoyens. Ce nom leur fut inſupportable ; & par un cri général, ils annoncèrent leur repentir, & demandèrent à ſervir encore. Céſar, ſans les écouter, fit ſemblant de deſcendre de ſon tribunal, & ce fut alors que leurs cris redoublèrent. Ces braves gens le conjuroient de reſter & de les punir. Il s'arrêta comme incertain de ſa réſolution ; & puis ſe tournant vers eux : « Je ne punirai perſonne (dit-il), mais je ne puis que m'affliger de voir ma dixième légion, ma légion favorite, donner l'exemple de la ſédition. Je vous accorde votre congé ; mais je reviendrai, &, à mon retour, j'accomplirai mes promeſſes. Dès que la guerre ſera finie, je vous diſtribuerai des terres, non pas, comme Sylla, des terres enlevées à d'autres citoyens, pour nourrir entre eux & vous une diſ-

corde éternelle, mais des terres du domaine public, mais des terres qui ſont à moi; & s'il n'y en a pas aſſez, j'en acheterai à mes dépens ». Alors ce ne fut qu'un applaudiſſement & une acclamation générale. La dixième légion demeuroit ſeule conſternée, croyant Céſar irrité contre elle, & elle diſoit : *Qu'il nous décime, & qu'il nous pardonne.* Céſar enfin ſe laiſſa fléchir, & leur pardonna. L'Hiſtoire a peu d'exemples auſſi frappans du pouvoir des mœurs & de la diſcipline.

Un autre ſujet de chagrin pour Céſar, ce fut de voir avec quelle inſolence ſes amis, Dolabella, Anitius, Antoine & Corfinius abuſoient à Rome de ſa faveur; mais le beſoin qu'il avoit de tels miniſtres, l'obligea de diſſimuler.

Une guerre nouvelle l'appeloit en Afrique : il ne perdit pas un moment. La ſeconde année de ſa dictature expiroit; il fut élu Conſul pour la ſuivante, & incontinent il ſe rendit en Sicile, au port de Lilybée. Là, quoiqu'il apprît

que Scipion & Juba réunis avoient à lui oppoſer une cavalerie innombrable, ſix légions de Numides, dix légions de Romains, une multitude de troupes légères, cent vingt éléphans, & de puiſſantes flottes, il n'en fut point découragé. Il aſſemble des galères & des navires de tranſport, il réunit ſix légions & deux mille hommes de cavalerie ; à meſure que ces troupes arrivent, il les embarque ; & laiſſant à Allienus, Proconſul en Sicile, le ſoin de lui envoyer en toute diligence ce qu'il ne peut pas emmener, il fait voile avec toute ſa flotte. Il aborde près d'Adrumète, & y débarque trois mille hommes de pied, & quinze cents hommes de cheval ſeulement ; car le reſte s'eſt diſperſé. De là il marche vers Leptis ; & cette ville franche & libre lui envoie des députés, pour l'aſſurer qu'elle lui eſt dévouée. Le haſard y conduit pluſieurs de ſes vaiſſeaux ; & il apprend que les autres, ne ſachant où aborder, ont tourné du côté d'Utique. Il renvoie ſa flotte en Sicile prendre de nouvelles

nouvelles troupes, & fait demander à la Sardaigne & aux provinces les plus voiſines les vivres dont il a beſoin : il détache dix vaiſſeaux pour recueillir ceux qui ſe ſont égarés ; & ayant appris que dans l'île de Cercine, occupée par l'ennemi, il y a des magaſins de blé, il charge C. Salluſtius Criſpus d'aller s'emparer de cette île.

Les ordres de Céſar étoient ſi abſolus, qu'il falloit obéir, ſans alléguer les difficultés ; mais les lenteurs le déſoloient : il prit le parti de s'embarquer lui-même, pour aller chercher ſes vaiſſeaux. Il étoit ſorti du port de Ruſpine, & il luttoit contre les vents qui l'empêchoient de s'éloigner, lorſqu'il vit venir à lui une partie de ces vaiſſeaux dont il étoit en peine, & avec eux il rentra dans le port.

Tout foible qu'il étoit, il ne déguiſoit point, il exageroit même à ſes troupes les forces de l'ennemi. « Apprenez (leur diſoit-il) que Juba arrive en peu de jours avec dix légions, trente-huit mille

hommes de cavalerie, cent mille de troupes légères, & trois cents éléphans ». Sa politique lui réuſſit : ces forces qu'on redoutoit de loin, on les mépriſa en les voyant de près ; & Juba préſent détruiſit l'impreſſion de terreur qu'avoit faite ſa renommée.

Le premier combat que Céſar eut à ſoutenir, ce fut la veille des kalendes de Janvier, trois jours après ſon arrivée en Afrique. Labienus étoit à la tête de l'armée ennemie, & il fut ſecondé par de nouvelles troupes que lui amena Pétreius, ancien Lieutenant de Pompée. La manœuvre de la cavalerie Numide étoit nouvelle pour les troupes de Céſar, & cette cavalerie avoit tous ſes avantages dans la plaine immenſe où l'action ſe paſſoit. Elle n'en fut pas moins rompue & repouſſée deux fois, par l'habileté de Céſar & la valeur de ſes légions (*a*).

(*a*) Appien dit que Scipion étoit abſent, que Labienus fut bleſſé à la cuiſſe, & que Petreius laiſſa échapper la victoire, diſant qu'il n'en falloit pas dérober l'honneur à Scipion.

César, instruit que Scipion devoit venir incessamment l'attaquer avec toutes ses forces, ne négligea rien pour la sûreté de son camp : il fit des soldats de ses matelots, & les exerça à lancer des traits, pour avoir des troupes légères à opposer à celles de l'ennemi. Mais il étoit dans la disette : les blés du pays avoient été enlevés, & l'on avoit arraché les laboureurs de la charrue ; ce qui avoit fait manquer la dernière moisson. Il fallut à César une vigilance, une habileté, une constance incroyables, pour se soutenir, avec si peu de forces & de ressources, contre des armées innombrables qui l'assiégeoient dans son camp. Il y étoit réduit à nourrir ses chevaux d'algue marine, lavée dans de l'eau douce. Il avoit encore la douleur de voir sous ses yeux brûler les villages, ravager les champs, enlever ou tuer les bestiaux, détruire ou déserter les villes & les places, égorger ou traîner dans les fers leurs principaux habitans, & sous le nom d'ôtages, emmener les enfans, dont on faisoit des

eſclaves. Il entendoit les cris, il voyoit les larmes des députés des villes qui l'imploroient; & il ne pouvoit les ſecourir. Il preſſoit avec les plus vives inſtances les ſecours qu'il attendoit lui-même, & nuit & jour il avoit les yeux ſur la mer, dans l'impatience de les voir arriver. Ils arrivèrent enfin : d'un côté Salluſtius Criſpus enlève tous les blés de l'île de Cercine, & les envoye au camp de Céſar; de l'autre, le proconſul Allienus embarque à Lilybée deux légions, huit cents hommes de cavalerie gauloiſe, & mille frondeurs & archers. Le convoi, par un vent favorable, arrive en quatre jours dans ce même camp; la joie y éclate, la confiance y renaît, & la frayeur commence à ſe répandre dans l'armée ennemie.

Dès lors Céſar ſe vit en état de donner à ſon camp plus d'étendue & plus d'aiſance. Le ſix des kalendes de février, il ſe mit en marche au milieu de la nuit, & alla s'établir ſur un amphithéâtre de collines qui bordoit la mer, & devant

lequel s'étendoit une plaine de quinze mille pas. L'ennemi avoit un poſte ſur l'une de ces collines : ce poſte fut attaqué ; & Labienus, pour le ſoutenir, détacha l'aîle droite de ſa cavalerie. Céſar, à l'inſtant, fit avancer l'aîle gauche de la ſienne ; & une eſpèce de château qui interrompoit la vue, ayant empêché Labienus de voir le mouvement que faiſoit Céſar, il ne s'aperçut qu'il étoit coupé qu'au moment qu'il fut attaqué par derrière. La cavalerie Numide épouvantée prit la fuite; & les troupes qu'elle abandonnoit ſe trouvant enveloppées, on en fit un carnage affreux. Les légions de Scipion, témoins de ce déſaſtre, en furent effrayées, & ſe jetèrent dans leur camp.

Céſar, depuis cet avantage, ne ceſſa de ſe préſenter à l'ennemi, mais ſans s'expoſer à être enveloppé par la cavalerie Numide. Scipion avoit au centre de ſon armée la ville d'Uzite, en face du camp de Céſar. Celui-ci, des deux extrémités de la hauteur qu'il occupoit,

tira deux lignes qu'il dirigea ſur les deux angles des murs de la ville. Ce retranchement étoit deſtiné à protéger les deux flancs de ſon armée, lorſqu'elle approcheroit de la ville pour l'attaquer, & à faciliter la déſertion de l'armée ennemie dans la ſienne, ce qui lui réuſſit mieux qu'il n'oſoit l'eſpérer. Il avoit encore pour objet de ſe procurer dans la plaine, au moyen des puits, l'eau qui manquoit ſur les collines, & qu'il falloit tirer de loin.

Tandis qu'une partie de l'armée étoit occupée à ces travaux, l'autre ſe tenoit ſous les armes en préſence de l'ennemi. Mais quoique Juba ſe fût joint à Scipion avec des forces redoutables, l'aſſurance & l'intrépidité de Céſar leur impoſoit; & la ſeule fois qu'ils osèrent tenter une légère attaque, ils furent ſi bien repouſſés, que, ſans la nuit qui ſurvint, ou plutôt ſans un vent orageux qui faiſoit voler la pouſſière dans les yeux des ſoldats de Céſar, Labienus & Juba étoient pris, & leur cavalerie abſolument détruite.

Dans ces circonſtances, arrivèrent de Sicile dans l'armée de Céſar la neuvième & la dixième légion. Les travaux des lignes étoient achevés, & Céſar avoit fermé ſon camp par une parallèle aſſez loin de la ville, pour n'avoir pas à craindre les traits lancés du haut des murs.

Scipion met ſon armée en bataille; & Céſar, déployant la ſienne, ſe diſpoſe à le recevoir. Scipion, méditant la même manœuvre que Pompée à Pharſale, avoit placé à mille pas de ſon aîle droite un corps de cavalerie Numide, avec une multitude de frondeurs & d'archers pour envelopper l'aîle gauche de Céſar, au moment que ſon aîle droite l'attaqueroit en face. Céſar fit de ſon côté ce qu'il avoit fait en Theſſalie: il tripla ſon aîle gauche, y poſta ſa cavalerie; & ne comptant pas aſſez ſur elle, il la couvrit d'une légion, mêlant de plus entre les chevaux des gens de pied légèrement armés. Ce fut ſans doute par ces diſpoſitions qu'il intimida l'ennemi; & ce qu'on n'avoit jamais vu juſqu'alors, les deux armées

ſe tinrent en préſence depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans que ni l'une ni l'autre osât riſquer l'attaque.

Mais Céſar, qui manquoit de vivres dans ſon camp, fut obligé de le quitter. Il partit la nuit, & alla s'établir ſous la ville d'Agar, dont il étoit maître. Scipion le ſuivit de près, & diviſa ſon armée en trois camps, à ſix milles de l'ennemi. Céſar ne pouvoit faire un pas ſans être environné & aſſailli par la cavalerie Numide; & ce nouveau genre de guerre excédoit ſes légions. Ce qui lui cauſoit encore plus d'inquiétude, c'eſt que, n'ayant eu à faire juſqu'alors qu'à cette cavalerie légère & ſans frein, qui lui échappoit à chaque inſtant, & à chaque inſtant revenoit à la charge, il ne connoiſſoit pas encore les légions de l'armée ennemie, & qu'il ne ſavoit pas comment il lui ſeroit poſſible de faire face à tout, s'il falloit ſoutenir à la fois le choc des troupes légères & l'attaque des légions. Les éléphans l'embarraſſoient encore, & il en avoit fait venir d'Italie pour y aguerrir

ſes ſoldats. Il lui avoit fallu renoncer à ſes manœuvres accoutumées ; & au lieu de ces mouvemens rapides & hardis qu'il exécutoit contre les Gaulois, peuple franc & ſans artifice, qui dans les combats mépriſoit la ruſe & n'employoit que la valeur, il s'étoit réduit à une conduite attentive, inquiète, & lente, ayant ſans ceſſe à ſe garantir des ſurpriſes & des embûches d'un ennemi fourbe & ruſé.

Enfin Céſar étant campé devant la ville de Thapſus qu'il avoit inveſtie, afin de la réduire, Scipion, pour la ſecourir, marche vers lui par les hauteurs. Il avoit à paſſer un défilé de mille cinq cents pas entre des ſalines & la mer : ce fut là que Céſar vint au devant de lui. L'ordre de bataille de Scipion étoit formidable, & Céſar balançoit à l'attaquer d'abord ; mais ne pouvant plus retenir l'ardeur de ſes ſoldats, il monte à cheval & charge à leur tête. A l'inſtant, une grêle de flèches & de pierres tombe ſur les éléphans (*a*) ;

(*a*) Ce fut, dit Appien, la cinquième légion

ces animaux effrayés tournent le dos, écraſent les troupes rangées derrière eux, & ouvrent un paſſage à celles de Céſar. La cavalerie Maure, placée du même côté que les éléphans, prend auſſi l'épouvante; le déſordre & l'effroi gagnent les légions; & celles de Céſar, renverſant tout ce qui leur réſiſte, s'emparent des retranchemens.

L'armée de Scipion, éperdue & diſperſée dans la campagne, où le vainqueur la pourſuit, ſe jette dans le camp qu'elle a quitté la veille, dans l'eſpoir de s'y rallier; mais les ſoldats ont beau chercher des yeux un Chef qui les commande, il ne s'en trouve plus aucun. Ils paſſent de ce camp à celui de Juba; mais ils trouvent, en arrivant, que Céſar s'en eſt emparé. Alors déſeſpérant de leur ſalut, ils gagnent une hauteur voiſine, & mettant bas les armes, ils font le

---

qui demanda à être oppoſée aux éléphans, & qui les mit en fuite; en mémoire de cette action, elle eut depuis des éléphans pour enſeignes.

ſigne accoutumé pour demander à ſe rendre. Cela même ne put les ſauver. Les vétérans de Céſar, outrés de douleur & de rage, du maſſacre qu'on avoit fait de ceux des leurs qui avoient été pris ſur deux vaiſſeaux & menés au camp de Scipion, égorgèrent ſans pitié les vaincus, même à la vue de Céſar, dont ils imploroient la clémence, & qui demandoit grace pour eux.

Céſar, après avoir pris trois camps, tué cinquante mille des ennemis, & diſſipé tout le reſte (*a*), ſans avoir perdu que cinquante des ſiens, laiſſe quelques légions devant les places qui lui réſiſtent, & va droit à Utique, où commande Caton.

Preſque tout ce qui s'étoit ſauvé de l'armée de Scipion s'étoit retiré dans Utique (*b*), & Caton fit tous ſes efforts

(*a*) *Ita hic quoque exercitus ex* 80000 *fermè conflatus militibus, longâ duratus militiâ..... in univerſum afflictus eſt, non ſine ingenti gloriâ Cæſaris.* App. de bell. civ. lib. 2.

(*a*) Ce morceau eſt extrait de Plutarque, *vie*

pour les engager à ſe tenir dans cette place, & à s'y défendre courageuſement; mais il ne put les y déterminer. Il fallut conſentir à leur fuite, & il leur donna ſes vaiſſeaux. Pour lui, tranquille au milieu des ruines de ſa patrie, il ne s'occupa que du ſalut des ſiens : il les accompagna juſques ſur le port, & les regarda s'embarquer, embraſſant tous ſes hôtes & amis, & leur diſant adieu. Car il leur avoit conſeillé de ſe ſauver comme les autres. Quant à ſon fils, il ne lui perſuada point de s'en aller, & ne crut pas devoir le preſſer d'abandonner ſon père.

Les Sénateurs qui étoient reſtés auprès de lui, le ſuppliant de leur pardonner s'ils n'étoient pas tous des Catons, lui avouèrent qu'ils avoient deſſein d'envoyer vers Céſar, pour demander grace, d'abord pour lui, réſolus, s'ils ne l'obtenoient pas, d'y renoncer pour eux-mêmes, &

---

de Caton, traduction d'Amiot. J'y ai mêlé ſeulement quelques traits pris dans Appien.

de combattre pour ſon ſalut juſques au dernier ſoupir. Caton répondit, qu'il leur ſavoit gré de l'affection qu'ils lui témoignoient, & qu'ils faiſoient bien de pourvoir à leur propre ſalut; mais que pour le ſien, il n'en falloit point parler; que c'étoit aux vaincus à prier, & aux coupables à demander pardon; que pour lui, graces aux Dieux, il avoit toujours été invincible & irréprochable. Les habitans d'Utique lui ayant offert de même d'intercéder pour lui, il leur répondit en ſouriant qu'il n'avoit pas beſoin de conciliateurs auprès de Céſar, & que Céſar le ſavoit bien. L. Céſar, parent du vainqueur, allant l'implorer pour lui-même, vouloit auſſi parler en faveur de Caton: celui-ci le lui défendit, & ne laiſſa pas de lui aider à compoſer ſa harangue; il lui recommanda ſeulement ſes deux fils & ſes amis. Le ſoir, il ſoupa comme il avoit coutume; il s'entretint avec ſes familiers ſur le départ de ceux qui s'étoient embarqués, demanda s'ils avoient un bon vent, & ſi le lendemain, à l'ar-

rivée de Céſar, ils ſeroient aſſez loin pour échapper à ſa vue? La ſeule apparence à laquelle on ſe douta de ſon deſſein, ce fut la chaleur qu'il mit à ſoutenir cette maxime des Stoïciens, *qu'il n'y a que l'homme de bien qui ſoit libre, & que tous les méchans ſont eſclaves.* En allant ſe coucher, il ne laiſſa rien apercevoir d'extraordinaire, ſinon qu'il embraſſa ſon fils un peu plus affectueuſement. Quand il fut ſeul, il lut une partie du dialogue de Platon ſur l'immortalité de l'ame; & tout à coup cherchant ſon épée, il ne la trouva point au chevet de ſon lit; ſon fils l'en avoit fait ôter: il la demanda, mais ſans empreſſement, & continua ſa lecture. Il avoit achevé de lire, & on ne lui rendoit pas ſon épée; alors il fit venir ſon fils & ſes domeſtiques, & avec colère il leur demanda ſi on vouloit le livrer tout vif à Céſar? « Que ne *lies-tu ton père, mon ami* (dit-il à ſon fils), *& que ne lui attaches-tu les mains derrière le dos juſqu'à ce que Céſar arrive? N'êtes-vous point auſſi d'avis* (dit-il à

ſes amis) *de forcer un homme de mon âge à vivre pour la ſervitude* » ? Son fils & ſes amis ſortirent en fondant en larmes ; & on lui envoya ſon épée par un enfant. Quand il la tint, il examina ſi la pointe étoit bien aiguiſée, & le tranchant bien affilé. « *Maintenant* (dit-il) *je ſuis à moi* ». Ayant mis l'épée auprès de lui, il relut le même dialogue, puis s'endormit d'un profond ſommeil. Au milieu de la nuit il s'éveilla, & envoya ſavoir ſur le port ſi tous les vaiſſeaux avoient fait voile ; on lui répondit qu'ils étoient tous en mer, excepté un ſeul, mais qu'il faiſoit un vent très-fort, & qu'il y avoit de la tourmente. Il gémit en penſant au danger que couroient tant de malheureux. Dès qu'il fut ſeul, il tira ſon épée, & ſe l'enfonça dans le ſein ; mais n'étant pas expiré du coup, il tomba de ſon lit, & au bruit de ſa chûte, on accourut, on le trouva qui nageoit dans ſon ſang, & qui regardoit ſortir ſes entrailles. Comme elles n'étoient point bleſſées, ſon Mé-

decin les remit ; & Caton s'étant évanoui, donna le temps de coudre la plaie : mais quand il eut repris ſes ſens, il fit ſemblant de rendre graces au Médecin, & dit qu'il avoit beſoin de repos. Ayant ainſi renvoyé ſon fils, ſes amis & ſes domeſtiques, il ouvrit de nouveau ſa plaie, & s'arrachant du corps les entrailles qu'il déchira avec ſes ongles, il rendit le dernier ſoupir (*a*).

Comme Céſar approchoit d'Utique, il vit venir à lui Lucius Céſar, les deux fils de Caton, & une foule de Romains qui ſe jetèrent à ſes pieds. Il leur fit grace ſelon ſa coutume ; & en apprenant la mort de Caton, il dit : « Caton m'a envié la gloire de donner un bel exemple ».

Juba, échappé au vainqueur, s'enfuit avec Petreius, & prit le chemin de Zama, ville de ſon royaume où il avoit laiſſé ſes femmes, ſes enfans, & tout ce qu'il avoit de plus précieux. Mais il y avoit auſſi fait dreſſer un bûcher immenſe au

(*a*) Agé d'environ cinquante ans.

milieu

milieu de la place, & il avoit déclaré en partant, que s'il étoit vaincu, il jetteroit dans ce bûcher toutes ſes richeſſes, & qu'après avoir fait égorger tous les citoyens, il les y feroit brûler, & s'y brûleroit lui-même avec ſes enfans & ſes femmes. Les habitans de Zama, qui n'avoient point oublié cette menace, inſtruits de la victoire que Céſar avoit remportée, fermèrent leurs murs à Juba; il eut beau employer tour à tour les menaces & les prières, & ſe réduire enfin à demander qu'on lui envoyât ſes femmes & ſes enfans, il ne put rien obtenir. Il ſe retira avec Petreius dans ſa maiſon de campagne; & ceux de Zama ayant envoyé demander à Céſar de les ſecourir avant que Juba fût en état de les forcer dans leur ville, Céſar lui-même s'y rendit. Là, toute la cavalerie Numide, ſur ce qu'elle entend publier de ſa clémence & de ſa bonté, vient lui demander grace & ſe livrer à lui.

Juba, réduit au déſeſpoir, propoſa à Petreius, pour mourir honorablement,

de tirer l'épée l'un contre l'autre. Petreius y conſentit, & affoibli comme il l'étoit par l'âge, il fut tué ſans peine par le jeune Roi. Celui-ci, après avoir eſſayé vainement de ſe percer lui-même, demanda en grace, à l'un de ſes eſclaves, de lui rendre ce cruel office, & l'eſclave lui obéit.

Fauſtus Sylla & Afranius, comme ils alloient paſſer en Eſpagne, ſont pris & tués dans une émeute. Scipion s'étoit embarqué avec quelques amis, & avoit pris la même route; mais après avoir été longtemps battu par la tempête, il rencontre une flotte ennemie, & ſes vaiſſeaux ſont ſubmergés (*a*).

Céſar ayant enlevé de Zama les richeſſes du roi des Numides, retourne à Utique, y faire vendre les biens de trois cents Romains négocians en Afrique, dont Caton avoit fait ſon conſeil, & qui de leurs perſonnes & de leur argent avoient

(*a*) Appien dit que de peur d'être pris, Scipion ſe tua lui-même.

ſervi le parti de Pompée ; il impoſe un tribut annuel aux villes de Thapſe , de Leptis, d'Adrumète; & après avoir pourvu à tout pour la ſûreté de ces places , il remonte ſur ſa flotte dans le port d'Utique , le jour des ides de Juin.

Arrivé à Rome, il aſſemble le peuple, & dans une harangue il annonce qu'il vient d'acquérir à l'Empire romain un pays ſi vaſte, qu'il peut donner tous les ans à la République deux cent mille minots de blé & deux millions de livres d'huile. Il fait enſuite quatre fois (*a*) ſon entrée triomphante. La première fois il triomphe des Gaules , la ſeconde de l'Egypte , la troiſième du royaume de Pont , la quatrième de l'Afrique, comme vainqueur de Juba; & ces triomphes ſont ſuivis de feſtins & de ſpectacles magnifiques. Les libéralités de Céſar furent dignes du Maître du Monde. Il donna à ſes ſoldats tout ce qu'il leur avoit pro-

(*a*) Plutarque n'en compte que trois : il a omis le triomphe des Gaules.

mis; il diſtribua de l'argent au peuple; il l'invita tout à la fois à un feſtin de vingt-deux mille tables. Enfin Céſar, pour accomplir le vœu qu'il avoit fait à Pharſale, éleva un temple à *Venus mère*, & à côté de la ſtatue de la Déeſſe il fit placer celle de Cléopatre.

Dans le dénombrement qui fut fait alors, le peuple Romain ſe trouva réduit à la moitié de ce qu'il étoit avant la guerre civile (*a*).

Les débris des armées vaincues à Pharſale & en Afrique s'étoit réunis en Eſpagne, & formoient, avec les Eſpagnols & les Celtibères, peuples robuſtes & vaillans, une armée nouvelle & terrible. Céſar, élu Conſul pour la quatrième fois, partit de Rome, & ſe rendit en vingt-ſept jours au fond de l'Eſpagne, où l'attendoit la guerre. Il ſavoit bien qu'il avoit à faire à une multitude d'ennemis verſés dans l'art des combats, & que la

(*a*) *In tantum afflixit Rempublicam contentio duorum civium.* App. de bell. civ. 2.

néceſſité & le déſeſpoir rendroient capables de tout oſer; auſſi, ſans rien donner au haſard, meſuroit-il tous ſes mouvemens, juſqu'à ſe laiſſer accuſer de lenteur par le fils aîné de Pompée, que la ſupériorité de ſes forces rendoit téméraire & préſompteux.

L'Eſpagne ultérieure eſt favorable à qui veut prolonger la guerre. A chaque pas on y trouve des camps avantageux & fortifiés par la nature, & les eaux y ſont en abondance. Il eût été facile au parti de Pompée d'y ruiner celui de Céſar, en le retenant dans un pays où il n'avoit aucune reſſource : la diſette l'en eût chaſſé ou l'eût conſumé à la longue, & de ſiège en ſiège, de poſte en poſte, les légions haraſſées auroient péri inſenſiblement. La confiance du jeune Pompée lui fit perdre ſes avantages. Il déſiroit, diſoit-il, que l'ennemi voulût s'expoſer en plaine; mais il croyoit être sûr qu'il ne l'oſeroit jamais. Céſar étoit plus impatient que lui d'en venir à une bataille; & l'occaſion s'en offrit ſous les

murailles de Munda. La ville étoit ſituée ſur une éminence, & au pied des murs le jeune Pompée avoit établi ſon camp. Celui de Céſar étoit aſſis ſur des collines oppoſées, & entre les deux s'étendoit une plaine d'environ cinq mille pas. Céſar ne douta point que Pompée ne deſcendît dans la plaine, & il s'y avança le premier. Mais l'ennemi n'oſa s'éloigner de plus de mille pas des remparts de la ville, & quoique l'égalité du lieu dût l'inviter à y venir diſputer la victoire, il perſiſta dans la réſolution de conſerver l'avantage qu'un poſte élevé lui donnoit. Ce fut ſans doute cet avantage, du côté de l'ennemi, qui inſpira aux troupes de Céſar la frayeur qu'elles témoignèrent dès le ſignal de la bataille. Céſar, qui les vit prêtes à ſe rebuter, s'écria : Grands Dieux ! un ſeul jour, un combat honteux va-t-il effacer l'éclat de tant de victoires » ! Alors courant de rang en rang, la viſière de ſon caſque lévée, afin qu'en le voyant en face, ſes ſoldats fuſſent plus honteux de reculer, il leur

diſoit, que s'ils ne rougiſſoient pas de ſe laiſſer battre, *ils le priſſent au corps, & le livraſſent eux-mêmes de leurs propres mains à ces jeunes enfans.* Ce reproche ne les touchoit pas; il fallut pour les entraîner, que, prenant lui-même un bouclier, il ſe jetât dans la mêlée. Alors s'adreſſant aux capitaines qui ſe trouvoient le plus près de lui : « Dans un moment, dit-il, nous ſerons délivrés, moi de la vie, & vous de la guerre ». A ces mots, il s'élança ſi avant, qu'il n'étoit plus qu'à dix pas de l'ennemi, & que ſon bouclier fut dans un inſtant percé d'un grand nombre de flèches. Les officiers, ne voyant plus que le danger que couroit Céſar, l'environnèrent & le couvrirent de leur corps, & toute l'armée fondit à la fois ſur l'armée ennemie. Le combat dura tout le jour, & fut douteux juſqu'au ſoir; mais la dixième légion qui étoit à la droite de Céſar, ayant ébranlé l'aîle de l'ennemi qui lui étoit oppoſée, il fallut, pour ſoutenir celle-ci,

tirer une légion de l'aîle droite de Pompée ; & ceux de Céſar profitant de ce moment de trouble pour forcer l'aîle qu'on avoit affoiblie, la victoire ſe décida pour eux. L'ennemi ſe retira dans la ville, qui ſe rendit le lendemain. Dans cette bataille, il périt trente mille hommes du parti de Pompée, & de ce nombre furent Labienus, Attius Varus, & trois mille Chevaliers. Céſar ne perdit que mille des ſiens, mais des meilleurs & des plus braves. Le ſoir il dit à ſes familiers, que pluſieurs fois auparavant il avoit combattu pour la victoire, mais que dans cette dernière action il avoit combattu pour ſa propre vie. Le plus jeune des enfans de Pompée, Sextus, ſe ſauva de la bataille, & alla faire ſur les mers l'indigne métier de Pirate. L'aîné, bleſſé à l'épaule & à la cuiſſe, & s'étant démis le talon, ſe voyoit pourſuivi & preſſé ſans relâche ; il ſe cacha dans une caverne, & il eût été difficile de l'y découvrir : mais il fut trahi par ſes eſcla-

ves ; & peu de jours après la bataille on apporta ſa tête à Céſar. Ainſi fut terminée la guerre civile, le jour des Bacchanales, le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, étoit ſorti de Rome à la tête de ſon parti.

EXCERPTA
EX LIBRO DECIMO.

(1) .... TUM, vultu ſemper celante timorem,
Intrepidus, ſuperûm ſedes, & templa vetuſti
Numinis, antiquas Macetûm teſtantia vires,
Circuit; & nullâ captus dulcedine rerum,
Non auro, cultuque deûm, non mœnibus urbis,
Effoſſum tumulis cupide deſcendit in antrum.
Illîc Pellæi proles veſana Philippi,
Felix prædo, jacet, terrarum vindice fato
Raptus: ſacratis, totum ſpargenda per orbem,
Membra viri poſuêre adytis: Fortuna pepercit
Manibus, & regni duravit ad ultima fatum.
Nam ſibi libertas unquam ſi redderet orbem,
Ludibrio ſervatus erat, non utile mundo
Editus exemplum, terras tot poſſe ſub uno
Eſſe viro. Macetûm fines, latebraſque ſuorum
Deſeruit, victaſque patri deſpexit Athenas;
Perque Aſiæ populos, fatis urgentibus actus,
Humana cum ſtrage ruit, gladiumque per omnes
Exegit gentes: ignotos miſcuit amnes,
Perſarum Euphratem, Indorum ſanguine Gangen:
Terrarum fatale malum, fulmenque, quod omnes
Percuteret pariter populos, & ſidus iniquum

Gentibus. Oceano claſſes inferre parabat
Exteriore mari. Non illi flamma, nec undæ,
Nec ſterilis Libye, nec Syrticus obſtitit Ammon.
Iſſet in occaſus, mundi devexa ſecutus,
Ambiſſetque polos, Nilumque à fonte bibiſſet:
Occurrit ſuprema dies, naturaque ſolum
Hunc potuit finem veſano ponere regi:
Qui ſecum invidiâ, quâ totum ceperat orbem,
Abſtulit imperium; nulloque hærede relicto,
Totius fati lacerandas præbuit urbes.
Sed cecidit Babylone ſuâ, Parthoque verendus.

(2) Jam Peluſiaco veniens à gurgite Nili
Rex puer, imbellis populi ſedaverat iras,
Obſide quo pacis Pellæâ tutus in aulâ
Cæſar erat: cum ſe parvâ Cleopatra biremi,
Corrupto cuſtode Phari laxare catenas,
intulit Emathiis ignaro Cæſare tectis;
Dedecus Ægypti, Latio feralis Erinnys,
Romano non caſta malo. Quantum impulit Argos,
Iliacaſque domos facie Spartana nocenti,
Heſperios auxit tantum Cleopatra furores.
Terruit illa ſuo (ſi fas) Capitolia ſiſtro,
Et Romana petit imbelli ſigna Canopo,
Cæſare captivo Pharios ductura triumphos;
Leucadioque fuit dubius ſub gurgite caſus,
An mundum, ne noſtra quidem matrona, teneret.
Hoc animi nox illa dedit, quæ prima cubili
Miſcuit inceſtam ducibus Ptolemæïda noſtris.

Quis tibi veſani veniam non donet amoris,
Antoni; durum cum Cæſaris hauſerit ignis
Pectus, & in media rabie, medioque furore,
Et Pompeianis habitatâ Manibus aulâ,
Sanguine Theſſalicæ cladis perfuſus adulter
Admiſit Venerem curis, & miſcuit armis
Illicitoſque toros, & non ex conjuge partus?
Prô pudor! oblitus Magni, tibi, Julia, fratres
Obſcænâ de matre dedit; parteſque fugatas
Paſſus in extremis Libyes coaleſcere regnis,
Tempora Niliaco turpis dependit amori,
Dum donare Pharon, dum non ſibi vincere mavult!
Quem formæ confiſa ſuæ Cleopatra, ſine ullis
Triſtis adit lacrymis, ſimulatum comta dolorem,
Quem decuit, veluti laceros diſperſa capillos,
Et ſic orſa loqui: Si qua eſt, ô maxime Cæſar,
Nobilitas, Pharii proles clariſſima Lagi,
Exul in æternum ſceptris depulſa paternis,
Si tua reſtituat veteri me dextera fato,
Complector regina pedes. Tu gentibus æquum
Sidus ades noſtris. Non urbes prima tenebo
Femina Niliacas: nullo diſcrime ſexûs,
Reginam ſcit ferre Pharos. Lego ſumma peremti
Verba patris, qui jura mihi communia regni,
Et thalami cum fratre dedit. Puer ipſe ſororem,
Sit modò liber, amet; ſed habet ſub jure Pothini
Affectus, enſeſque ſuos. Nil ipſa paterni
Juris habere peto: culpâ, tantoque pudore
Solve domum; remove funeſta fatellitis arma,

Et regem regnare jube. Quantoſne tumores
Mente gerit famulus, Magni cervice revulſa!
Jam tibi (ſed procul hoc avertant fata) minatur.
Sat fuit indignum, Cæſar, mundoque, tibique,
Pompeium facinus meritumque fuiſſe Pothini.

Nequicquam duras tentaſſet Cæſaris aures;
Vultus adeſt precibus, facieſque inceſta perorat.
Exigit infandam corrupto judice noctem.

(3) Diſcubuêre toris reges, majorque poteſtas
Cæſar: & immodice formam fucata nocentem,
Nec ſceptris contenta ſuis, nec fratre marito,
Plena maris rubri ſpoliis, colloque, comiſque
Divitias Cleopatra gerit, cultuque laborat.
Candida Sidonio perlucent pectora filo,
Quod Nilotis acus compreſſum pectine ſerum
Solvit, & extenſo laxavit ſtamina velo.
Dentibus hîc niveis ſectos Atlantide ſilvâ
Impoſuêre orbes; quales ad Cæſaris ora
Nec capto venêre Jubâ. Prô cæcus, & amens
Ambitione furor! civilia bella gerenti
Divitias aperire ſuas, incendere mentem
Hoſpitis armati! Non ſit licet ille nefando
Marte paratus opes mundi quæſiſſe ruinâ;
Pone duces priſcos, & nomina pauperis ævi
Fabricios, Curioſque graves; hîc ille recumbat
Sordidus Hetruſcis abductus Conſul aratris;
Optabit patriæ talem duxiſſe triumphum.

Infudêre epulas auro, quod terra, quod aër,

Quod pelagus, Niluſque dedit, quod luxus inani
Ambitione furens toto quæſivit in orbe.

(4) Poſtquam epulis Bacchoque modum laſſata voluptas
Impoſuit, longis Cæſar producere noctem
Inchoat alloquiis; ſummâque in ſede jacentem
Linigerum placidis compellat Achorea dictis:
O ſacris devote ſenex, quodque arguit ætas,
Non neglecte deis, Phariæ primordia gentis,
Terrarumque ſitus, vulgique edifſere mores,
Et ritus, formaſque deûm; quodcunque vetuſtis
Inſculptum eſt adytis profer, noſcique volentes
Prode deos. Si Cecropium ſua ſacra Platonem
Majores docuêre tui; quis dignior unquam
Hoc fuit auditu, mundique capacior hoſpes?
Fama quidem generi Pharias me duxit ad urbes,
Sed tamen & veſtri: media inter prœlia ſemper
Stellarum cœlique plagis, ſuperiſque vacavi;
Nec meus Eudoxi vincetur faſtibus annus.
Sed cum tanta meo vivat ſub pectore virtus,
Tantus amor veri, nihil eſt quod noſcere malim
Quàm fluvii cauſas per ſecula tanta latentes,
Ignotumque caput: ſpes ſit mihi certa videndi
Niliacos fontes; bellum civile relinquam.
Finierat; contraque ſacer ſic orſus Achoreus:
Fas mihi magnorum Cæſar ſecreta parentum
Prodere, ad hoc ævi populis ignota profanis.
Sit pietas aliis miracula tanta ſilere:

Aſt ego cœlicolis gratum reor, ire per omnes
Hoc opus, & ſacras populis noteſcere leges.

(5) Vana fides veterum, Nilo, quò creſcat in arva,
Æthiopum prodeſſe nives. Non Arctos in illis
Montibus, aut Boreas. Teſtis tibi ſole perusti
Ipſe color populi, calidique vaporibus Auſtri.
Adde, quod omne caput fluvii, quodcunque ſoluta
Præcipitat glacies, ingreſſo vere tumeſcit
Prima tabe nivis; Nilus neque ſuſcitat undas
Ante Canis radios, nec ripis alligat amnem
Ante parem nocti Librâ ſub judice Phœbum.
Inde etiam leges aliarum neſcit aquarum:
Nec tumet hybernus, cùm longè ſole remoto
Officiis caret unda ſuis: dare juſſus iniquo
Temperiem cœlo, mediis æſtatibus exit.
Sub torrente plagâ ne terras diſſipet ignis,
Nilus adeſt mundo, contraque incenſa Leonis
Ora tumet; Cancroque ſuam torrente Syenen,
Imploratus adeſt; nec campos liberat undis,
Donec in autumnum declinet Phœbus, & umbras
Extendat Meroë. Quis cauſas reddere poſſet?
Sic juſſit Natura parens decurrere Nilum:
Sic opus eſt mundo.

(6) Aſt ego, ſi tantam jus eſt mihi ſolvere litem,
Quaſdam, Cæſar, aquas poſt mundi ſera peracti
Secula, concuſſis terrarum erumpere venis,
Non id agente deo; quaſdam, compage ſub ipsâ,
Cum toto cæpiſſe reor, quas ille creator

Atque opifex rerum certo ſub jure coërcet.

(7) Quæ tibi noſcendi Nîlum, Romane, cupido eſt,
Et Phariis, Perſiſque fuit, Macetûmque tyrannis;
Nullaque non ætas voluit conferre futuris
Notitiam; ſed vincit adhuc natura latendi.
Summus Alexander regum quos Memphis adorat,
Invidit Nilo, miſitque per ultima terræ
Æthiopum lectos: illos rubicunda peruſti
Zona poli tenuit, Nilum vidêre calentem.
Venit ad occaſum, mundique extrema Seſoſtris,
Et Pharios currus regum cervicibus egit;
Ante tamen veſtros amnes, Rhodanumque, Padumque,
Quàm Nilum de fonte bibit. Veſanus in ortus
Cambyſes longi populos pervenit ad ævi,
Defectuſque epulis, & paſtus cæde ſuorum,
Ignoto te, Nile, redit. Non fabula mendax
Auſa loqui de fonte tuo eſt: ubicunque videris,
Quæreris; & nulli contingit gloria genti,
Ut Nilo ſit læta ſuo. Tua flumina prodam,
Quà Deus undarum celator, Nile, tuarum
Te mihi noſſe dedit. Medio conſurgis ab axe,
Auſus in ardentem ripas attollere Cancrum;
In Boream is rectus aquis mediumque Booten;
Curſus in occaſum flexu torquetur, & ortus;....
Æthiopumque feris alieno gurgite campos;
Et te terrarum neſcit cui debeat orbis.
Arcanum Natura caput non prodidit ulli;

Nec

Nec licuit populis parvum te, Nile, videre,
Amovitque ſinus, & gentes maluit ortus
Mirari, quàm noſſe tuos. Conſurgere in ipſis
Jus tibi ſolſtitiis, alienâ creſcere brumâ,
Atque hyemes adferre tuas, ſolique vagari
Conceſſum per utroſque polos. Hic quæritur ortus,
Illic finis aquæ. Latè tibi gurgite rupto
Ambitur nigris Meroë fecunda colonis,
Læta comis hebeni : quæ, quamvis arbore multâ
Frondeat, æſtatem nullâ ſibi mitigat umbrâ :
Linea tam rectum mundi ferit illa Leonem.
Inde plagas Phœbi, damnum non paſſus aquarum,
Præveheris, ſterileſque diu metiris arenas.
Nunc omnes unum vires collectus in amnem,
Nunc vagus, & ſpargens facilem tibi cedêre ripam,
Rurſus multifidas revocat piger alveus undas,
Quà dirimunt Arabum populis Ægyptia rura
Regni clauſtra Philæ..... Quis te tam lenè fluentem,
Moturum tantas violenti gurgitis iras,
Nile, putet! Sed cùm lapſus abrupta viarum
Excepêre tuos, & præcipites cataractæ,
Ac nuſquam vetitis ullas obſiſtere cautes
Indignaris aquis; ſpumâ tunc aſtra laceſſis :
Cuncta fremunt undis : ac multo murmure montis
Spumeus invictis caneſcit fluctibus amnis.
Hinc, Abaton, quam noſtra vocat veneranda vetuſtas,
Petra patens, primos ſentit percuſſa tumultus,

Et ſcopuli, placuit fluvii quos dicere venas,
Quòd manifeſta novi primum, dant ſigna tumoris.
Hinc montes Natura vagis circumdedit undis,
Qui Libyæ te, Nile, negant: quos inter ut altâ
In convalle jacens ſtat molibus unda receptis.
Prima tibi campos permittit, apertaque Memphis
Rura, modumque vetat creſcendi ponere ripas.

(8) . . . . . Sed non veſana Pothini
Mens imbuta ſemel tam ſacra cæde, vacabat
A ſcelerum motu. Magno nihil ille perempto
Jam putat eſſe nefas: habitant ſub pectore Manes,
Ultriſceſque deæ dant in nova monſtra furorem.
Dignatur viles iſto quoque ſanguine dextras,
Quo Fortuna parat victos perfundere patres;
Pœnaque civilis belli, & vindicta Senatûs
Penè data eſt famulo. Procul hoc avertite, Fata,
Crimen, ut hæc Bruto cervix abſente ſecetur.
In ſcelus it Pharium Romani pœna tyranni,
Exemplumque perit.

(9) . . . . . Tu mollibus, inquit,
Nunc incumbe toris, & pingues exige ſomnos:
Invaſit Cleopatra domum. Nec prodita tantum eſt,
Sed donata Pharos. Ceſſas accurrere ſolus
Ad dominæ thalamos? nubet ſoror impia fratri:
Nam Latio jam nupta duci eſt: interque maritos
Diſcurrens Ægypton habet, Romamque meretur.
Expugnare ſenem potuit Cleopatra venenis;
Crede, miſer, puero: quem nox ſi junxerit una,

Et ſemel amplexus inceſto pectore paſſus
Hauſerit obſcænum titulo pietatis amorem,
Meque, tuumque caput, per ſingula forſitan illi
Oſcula donabit. Crucibus, flammiſque luemus
Si fuerit formoſa ſoror. Nil undique reſtat
Auxilii: rex hinc conjux, hinc Cæſar adulter.
Et ſumus, ut fatear, tam ſævâ judice ſontes.
Quem non è nobis credet Cleopatra nocentem,
A quo caſta fuit? per, te, quod fecimus unà,
Perdidimuſque nefas, perque ictum ſanguine Magni
Fœdus, ades: ſubito bellum molire tumultu:
Irrue! nocturnas rumpamus funere tedas,
Crudelemque toris dominam mactemus in ipſis,
Cum quocunque viro. Nec nos deterreat auſis
Heſperii fortuna ducis. Quæ ſuſtulit illum,
Impoſuitque orbi, communis gloria nobis:
Nos quoque ſublimes Magnus facit. Aſpice litus,
Spem noſtri ſceleris: pollutos conſule fluctus
Quid liceat nobis; tumulumque è pulvere parvo
Aſpice Pompeii non omnia membra tegentem:
Quem metuis, par hujus erat. Non ſanguine clari:
Quid refert? Nec opes populorum, ac regna movemus.
Ad ſcelus ingentis fati ſumus. Adtrahit illos
in noſtras Fortuna manus. En altera venit
Victima nobilior. Placemus cæde ſecundâ
Heſperias gentes. Jugulus mihi Cæſaris hauſtus
Hoc preſtare poteſt, Pompeii cæde nocentes
Ut populus Romanus amet. Quid nomina tanta

Horremus, vireſque ducis, quibus ille relictis
Miles erit? nox hæc peraget civilia bella,
Inferiaſque dabit populis & mittet ad umbras;
Quod debetur adhuc mundo, caput. Ite feroces
Cæſaris in jugulum: præſtet Lagea juventus
Hoc regi, Romana ſibi. Tu parce morari:
Plenum epulis, madidumque mero, venerique paratum
Invenies. Aude: Superi tot vota Catonum,
Brutorumque tibi tribuent.

(10) . . . . . Pars maxima turbæ
Plebis erat Latiæ; ſed tanta oblivio mentes
Cepit, in externos corrupto milite mores;
Ut duce ſub famulo, juſſuque ſatellitis irent,
Quos erat indignum Pharios parere tyranno.
Nulla fides, pietaſque viris qui caſtra ſequuntur,
Venaleſque manus: ibi fas, ubi maxima merces:
Ære merent parvo; jugulumque in Cæſaris ire
Non ſibi dant. Prô fas! ubi non civilia bella
Invenit imperii fatum miſerabile noſtri?
Theſſaliæ ſubducta acies in littore Nili
More furit patrio. Quid plus te, Magne, recepto,
Auſa foret Lagea domus? dat ſcilicet omnis
Dextera, quod debet ſuperis: nullique vacare
Fas eſt Romano. Latium ſic ſcindere corpus
Dîs placitum: non in generi, ſocerique favorem
Diſcedunt populi. Civilia bella ſatelles
Movit, & in partem Romanam venit Achillas.

Et niſi fata manus à ſanguine Cæſaris arcent,
Hæ vincent partes.

(11) Viſum famulis reparabile damnum,
Illam mactandi dimittere Cæſaris horam!
Servatur, pœnas in apertâ luce daturus!
Donata eſt nox una duci, vixitque Pothini
Munere Phœbeos Cæſar dilatus in ortus!

(12) . . . . . At Cæſar mœnibus urbis
Diffuſus, foribus clauſæ ſe protegit aulæ,
Degeneres paſſus latebras. Nec tota vacabat
Regia compreſſo: minimâ collegerat arma
Parte domûs: tangunt animos iræque, metuſque;
Et timet incurſus, indignaturque timere.
Sic fremit in parvis fera nobilis abdita clauſtris,
Et frangit rabidos præmorſo carcere dentes.
Non ſecùs in Siculis, fureret tua flamma cavernis,
Obſtrueret ſummam ſi quis tibi, Mulciber, Ætnam.
Audax Theſſalici qui nuper rupe ſub Æmi,
Heſperiæ cunctos proceres, aciemque Senatûs,
Pompeiumque ducem, cauſa ſperare vetante,
Non timuit, fatumque ſibi promiſit iniquum,
Expavit ſervile nefas. . . . . .
Ceu puer imbellis, ceu captis femina muris,
Quærit tuta domus: ſpem vitæ in limine clauſo
Ponit, & incerto luſtrat vagus atria curſu;
Non ſine rege tamen, quem ducit in omnia ſecum,
Sumpturus pœnas & grata piacula morti,
Miſſuruſque tuum, ſi non ſint tela, nec ignes,

In famulos, Ptolemæe, caput. Sic barbara Colchis
Creditur, ultorem metuens regnique fugæque,
Enſe ſuo, fratriſque ſimul cervice paratâ,
Expectaſſe patrem.

Fin de la Pharſale.

LA
BOUCLE DE CHEVEUX
ENLEVÉE,
POÈME DE POPE,
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

LA
BOUCLE DE CHEVEUX
ENLEVÉE.

CHANT PREMIER.

D'une jeune Beauté je chante la colère
Et les graves effets d'une offenſe légère.
Muſe, adreſſe à Caril ces vers que je lui doi :
Bélinde les lira, c'en eſt aſſez pour moi ;
Et la plus haute gloire où mon eſpoir s'étende,
C'eſt que l'une m'inſpire & que l'autre m'entende.
O Déeſſe, dis-moi, quel Démon pétulent
Arma contre une Belle un Lord tendre & galant.
Dis-moi par quelle force, encor plus inconnue,
Contre un Lord amoureux elle fut ſoutenue.
Dans un ſimple mortel que de témérité !
Dans un cœur foible & doux que de ſévérité !
Des rideaux le ſoleil colorant la ſurface,
Ouvre, en tremblant, des yeux dont la clarté l'efface ;
Déjà, midi ſonnant, s'éveillent à demi
Des amans malheureux qui n'ont jamais dormi ;
Des ſonnettes au loin déjà le bruit circule ;
Trois fois ſur le parquet le talon de la mule

Donne, à coups redoublés, le ſignal du réveil :
A ce bruit, ſecouant ſes grelots de vermeil,
De ſa niche en bâillant le petit chien déloge ;
Et la montre répond au doigt qui l'interroge.
Bélinde eſt ſeule encore attachée au duvet :
Un Sylphe complaiſant voltige à ſon chevet ;
Le ſonge du matin, qu'il a poſté près d'elle,
En planant ſur ſon front, l'effleure de ſon aîle :
Bélinde à ſon côté croit voir un Adonis.
Moins brillans, dans un bal, ſont nos jeunes Marquis.
Elle rêve & rougit ; un ſonge l'épouvante.
Mais le Sylphe, approchant ſa lèvre ſéduiſante,
L'applique à ſon oreille, & lui tient ce diſcours.
« O toi, dont les attraits font naître mille Amours,
Jeune & chaſte Beauté, ſur qui veillent ſans ceſſe
Mille habitans de l'air que ta gloire intéreſſe ;
Si tout ce que l'on dit des Sylphes, des Lutins,
Frappa, dès le berceau, tes eſprits enfantins,
Et jeta la frayeur dans ton ame craintive,
Prête à la voix d'un Sylphe une oreille attentive ;
Connois-toi, de ta gloire apprends à mieux jouïr ;
Et des biens d'ici bas ceſſe de t'éblouïr.
Il eſt des vérités qu'ignore le vulgaire ;
Mais l'œil de l'Innocence en perce le myſtère :
Un enfant les pénètre ; & contre cet écueil
Un Philoſophe altier voit briſer ſon orgueil.
Que, fier de ſa raiſon, le rebelle incrédule
Traite ces vérités de fable ridicule,

La timide Pudeur, la naïve Beauté
Peut ſeule ouvrir les yeux à leur douce clarté.
D'Eſprits aériens un fidèle cortège,
Aux ſpectacles, au bal t'entoure & te protège.
Penſe à ces courtiſans à te ſuivre aſſidus,
Et ton cercle de Lords ne t'occupera plus.
Apprends que ces Eſprits furent jadis des femmes:
Le Ciel, d'un corps plus pur a revêtu leurs ames.
A vos derniers ſoupirs, vos goûts ne meurent pas.
La Joueuſe aime l'hombre au delà du trepas;
La Ducheſſe n'a plus ni carroſſe, ni Pages;
Mais elle ſuit des yeux de brillans équipages.
Votre eſprit, que domine un aſcendant vainqueur,
Va chercher l'élément qu'imitoit votre cœur.
L'Altière en Salamandre eſt métamorphoſée,
Et monte, avec le feu, vers la ſphère embraſée;
Celle dont la douceur fit des amans heureux,
Se gliſſe dans les flots, & ſerpente avec eux;
La Prude eſt transformée en maligne Gnomide;
La Coquette, changée en légère Sylphide,
Voltige dans les airs, ſans ſe fixer jamais.
Vois cependant quels dons le deſtin nous a faits;
Nous pouvons, dégagés d'une chaîne mortelle,
prendre à tous les inſtans une forme nouvelle,
Varier notre ſexe, & combler les déſirs
D'une Beauté qui fuit les profanes plaiſirs.
D'amoureux vainement une foule l'aſſiège;
De leurs ſoins aſſidus ſon Sylphe rompt le piège.

Rien ne trompe ſon zèle & ſon activité :
Coups-d'œil le jour ; le ſoir, & dans l'obſcurité,
Petits mots dits tout bas, n'ont pour elle aucun charme.
Si de l'occaſion le péril nous alarme,
Si la danſe l'anime, ou ſi de doux accens
Viennent trop agiter ou ſon ame ou ſes ſens,
A ſa vertu ſon Sylphe aſſure la victoire ;
Et l'honneur, vain fantôme, en a toute la gloire.
Parmi vous, il en eſt que le Ciel en courroux
Livre aux ſoins inquiets d'un vieux Gnome jaloux.
On les voit s'admirer, d'elles-mêmes épriſes.
Le Gnome, d'un rival craignant les entrepriſes,
Les enivre d'orgueil, & de leurs courtiſans
Il leur fait dédaigner les vœux & les préſens.
Au ſéduiſant éclat d'une nobleſſe altière,
A l'aſpect de l'étoile ou de la jarretière,
A l'approche d'un Duc, à l'hommage d'un Lord,
Le jaloux ſurveillant fait un nouvel effort.
D'autres Gnomes, chargés d'un emploi moins ſtérile,
Préſident aux projets d'une Coquette habile ;
Ils dirigent les yeux d'une tendre Beauté,
Donnent à ſes regards un air de volupté,
Et quand, près d'un amant, ſon jeune cœur palpite,
Ils colorent ſon teint d'une rougeur ſubite.
De ſoins plus délicats un Sylphe eſt occupé.
Tandis que le vulgaire imbecille & trompé
Prend pour l'égarement d'une Nymphe timide
Les pas myſtérieux du Sylphe qui la guide,

D'un dédale rempli d'amoureux & d'amours,
Il lui fait ſans danger parcourir les détours.
Ainſi, pour la guérir d'une vaine foibleſſe,
D'un objet auſſi vain il l'occupe ſans ceſſe.
Quelle ingrate Beauté verroit impunément
Un préſent magnifique, offert modeſtement,
Si d'un rival actif l'adroite vigilance
N'arrêtoit le tranſport de ſa reconnoiſſance,
Et prodigue à propos, par un bal enchanteur,
N'effaçoit tout l'éclat du préſent ſéducteur?
Du jeune Florio quelle Beauté ſauvage
Pourroit, ſans s'attendrir, écouter le langage,
Si près d'elle Damon ne ſe gliſſoit ſoudain,
Et, pour la raſſurer, ne lui ſerroit la main?
Tels ſont les ſoins heureux dont un Sylphe ſe pique:
Il conduit ſes projets en ſage Politique;
Pour les femmes toujours attentif & zélé,
Il ſoutient à propos leur courage ébranlé;
Il combat un blondin par un brun qui l'efface;
Il oppoſe à la taille & les airs & la grâce;
Par un faſte rival un faſte eſt balancé,
Et par d'autres plumets un plumet éclipſé.
Enfin tout ce qui peut vous ſéduire & vous plaire,
Se trouve combattu par un charme contraire;
Et les foibles mortels nomment légereté
L'effet prodigieux de notre habileté.
Moi, le chef vigilant de ta garde fidèle,
Je me nomme Ariel, & je te réponds d'elle.

Mais, hélas ! dans les airs voyageant ce matin,
De cette heureuſe étoile où brilloit ton deſtin,
J'ai cru voir ſe ternir la clarté rayonnante.
Quelle eſt cette diſgrace imprévue, étonnante,
Que tu dois éprouver avant la fin du jour ?
Je l'ignore ; & malgré les ſoins de mon amour,
Je ne ſais ni par qui, ni quoi, ni quand, ni comme.
Prends garde à toi, crains tout, fuis l'approche de l'homme ».
A ces mots, de Bélinde excitant le réveil,
Mirine ſaute, aboye, & chaſſe le ſommeil.
Un billet, s'il en faut croire la Renommée,
Se préſente d'abord à la Nymphe alarmée.
Soupirs, chaînes, ardeurs, tourmens d'un cœur bleſſé,
Ne ſont pas plutôt lus, le ſonge eſt effacé.
Alors quittant ſon lit, tranquille & raſſurée,
Elle approche à pas lents d'une table ſacrée.
Devant elle rangés, des vaſes de vermeil,
Des offrandes du luxe y forment l'appareil.
Bélinde, déployant ſa longue chevelure,
Adore en habit blanc les Dieux de la parure.
Une image céleſte éclate en un miroir.
Sur ce divin objet, ſi doux pour elle à voir,
Elle attache ſes yeux, l'admire, & ſe proſterne.
De la Divinité Prêtreſſe ſubalterne,
Nérine ſe préſente à l'autel enchanté,
Erigé par le luxe & par la vanité.
L'autel eſt embelli, la timide Prêtreſſe
Par les rites ſacrés honore la Déeſſe.

Pour orner ſes attraits, déjà ſont découverts
Les précieux tributs de la terre & des mers.
Là, des flacons remplis des parfums de l'Aſie,
Exhalent dans les airs leur ſuave ambroiſie;
Là, brille en des écrins l'amas éblouiſſant
Des dons que le ſoleil fait éclore en naiſſant;
Là, l'écaille & l'ivoire en peignes ſont changées,
Et l'épingle & l'aiguille en eſcadrons rangées;
Là, parmi les pompons, le fard, les diamans,
On voit les billets doux, la Bible, & les Romans.
La céleſte Beauté prend ſes puiſſantes armes:
Son front, à chaque inſtant, reçoit de nouveaux charmes;
Ses grâces, ſes attraits ſemblent ſe réveiller;
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller;
Son ſourire eſt plus doux; le teint de l'Immortelle
Prend inſenſiblement une fraîcheur nouvelle:
Autour d'elle empreſſés, les Sylphes amoureux
Embelliſſent ſa tête, arrangent ſes cheveux,
Ils donnent à ſa manche une forme élégante,
Ils étalent les plis de ſa jupe flottante,
Et Nérine, au ſuccès qui la met en crédit,
Le croyant ſon ouvrage, en ſecret applaudit.

CHANT SECOND.

TELLE qu'en un ciel pur on voit naître l'aurore,
Telle parut Bélinde, & plus brillante encore,
Lorſque vers la Tamiſe elle porta ſes pas,
Pour faire aux Dieux des eaux contempler ſes appas.
Mille jeunes Beautés viennent ſur le rivage,
D'une galante cour lui diſputer l'hommage.
Bélinde les efface, & ſon air gracieux
Captive tous les cœurs & fixe tous les yeux.
Le feu des diamans jaillit de ſa couronne;
Sur ſon ſein le rubis étincelle & rayonne;
Vifs comme ſa penſée, & non moins inconſtans,
Ses yeux ſur mille objets tombent en même temps:
Aux mortels empreſſés qui volent ſur ſes traces,
Elle accorde un ſoûrire, & jamais d'autres grâces;
Sans déplaire aux amans, ſévère avec bonté,
Elle ſait mettre un frein à leur témérité:
Comme l'aſtre du jour dont elle eſt la rivale,
Elle verſe autour d'elle une lumière égale;
Elle ſait déguiſer, ſous un voile charmant,
Ses défauts, s'il en eſt, avec tant d'agrément;
Et ceux même qu'on trouve à la plus accomplie,
Un regard de Bélinde obtient qu'on les oublie.

Pour

Pour le tourment des cœurs & le plaiſir des yeux,
Elle laiſſoit flotter deux boucles de cheveux,
Dont les ondes roulant ſur ſa gorge naiſſante,
Ombrageoient de ſon cou l'ivoire éblouiſſante.
L'amour avec ces nœuds qu'on ne pouvoit briſer,
Enchaînoit les mortels qui l'oſoient mépriſer;
& dans ce labyrinthe une ame embarraſſée
Ne regretta jamais ſa liberté paſſée.
A l'aide des cheveux ſouvent nous amorçons
Les volages oiſeaux, les timides poiſſons;
Non moins imprudens qu'eux, auprès d'une inhumaine,
Des cheveux quelquefois la force nous enchaîne.
Des boucles de Bélinde un Marquis eſt charmé:
Déjà de les ravir le projet eſt formé.
Par force ou par adreſſe, il veut hâter ſon crime.
Aux déſirs d'un amant tout paroît légitime.
Aux Dieux avant le jour il adreſſe des vœux;
La nuit prête ſon ombre à ce myſtère affreux.
Il les invoque tous, s'incline, les adore;
Mais c'eſt toi, tendre Amour, toi ſur-tout qu'il implore.
Du Roman de Cyrus ſur Clélie entaſſé,
A ce Dieu redoutable un autel eſt dreſſé.
Le Marquis lui conſacre un gant, trois jarretières,
Glorieux monumens de ſes amours premières:
Un tas de billets doux s'allume ſur l'autel;
L'autel eſt embraſé; l'audacieux mortel
Oſe à ſes vœux ardens mêler la folle envie,
Qu'un tréſor, d'où dépend le bonheur de ſa vie,

Soit bientôt dans ſes mains, pour n'en ſortir jamais.
Mais le Ciel, attentif à ſes vœux indiſcrets,
N'exauce qu'à demi ſa prière funeſte,
Et les vents dans les airs en diſſipent le reſte.
Bélinde cependant monte ſur ſon vaiſſeau:
L'onde s'enorgueillit ſous ce brillant fardeau.
Des plus doux inſtrumens la touchante harmonie,
Aux charmes de la voix avec art réunie,
Fait retentir ces bords de ſons mélodieux,
Qui gliſſant ſur les eaux s'envolent dans le cieux.
Les volages zéphyrs rident l'onde tranquile;
Et la voile ondoyante à leur ſouffle eſt docile.
La Déeſſe ſourit; ce ſourire charmant
Verſe dans tous les cœurs le calme & l'enjoûment.
Mais du ſein d'Ariel toute joie eſt chaſſée.
D'un malheur inconnu Bélinde eſt menacée;
Et ſon Sylphe, en tremblant, voit venir ce revers.
Il convoque à grand bruit les habitans des airs.
A ſa voix auſſi-tôt tout ce peuple timide
Raſe d'un ciel d'azur la ſurface liquide;
Et les airs, diviſés par ce prompt mouvement,
Imitent des zéphyrs le doux frémiſſement.
Ceux-ci, ſe repoſant ſur les voiles flottantes,
Etalent au ſoleil leurs aîles éclatantes;
Dans un nuage d'or ceux-là ſemblent nager;
Dans un air plus ſubtil d'autres vont ſe plonger;
Fluide, tranſparent, diſſous par la lumière,
Leur corps fuit des mortels la débile paupière;

Leurs habits, compoſés de liquides ſaphirs,
Flottent abandonnés au ſouffle des zéphyrs:
Ce tiſſu radieux des larmes de l'aurore,
Dans le vague des airs ſe trame & ſe colore;
La lumière y produit les diverſes couleurs
Que Flore, à ſon retour, voit briller ſur les fleurs;
Et chaque mouvement qu'ils donnent à leurs aîles,
Répand ſur cet émail des nuances nouvelles.
Aſſis ſur le grand mât, de Sylphes entouré,
Ariel dans ſes mains tient ſon ſceptre azuré:
Son plumage de pourpre à leurs yeux ſe déploie;
Et dans l'inquiétude où ſon ame eſt en proie,
Il leur tient ce diſcours qui les glace à leur tour:
« Nombreuſes légions, qui compoſez ma Cour,
Ecoutez votre Roi dans un profond ſilence.
Jamais à vos penchans je n'ai fait violence.
Auſſi libres que moi dans ces plaines d'azur,
L'un aime à voltiger dans un air calme & pur;
Aux rayons du ſoleil d'autres s'épanouïſſent,
Et de mille couleurs ſous ſes yeux s'embelliſſent;
D'autres, lorſque l'aurore annonce ſon retour,
Ouvrent à ſes courſiers les barrières du jour;
Quelques-uns, dans les cieux, des comètes fatales
Prennent ſoin de tracer les routes inégales;
A régler les ſaiſons les autres deſtinés,
Conduiſent dans leur cours les aſtres fortunés;
Ils attirent dans l'air les vapeurs de la terre,
Liguent les vents fougueux, allument le tonnerre;

Des nuages épais forment les tourbillons,
Et d'une pluie heureuſe inondent les ſillons.
D'autres, les yeux baiſſés ſur la nature humaine,
Obſervent des mortels la conduite incertaine;
Tandis que dans la paix, comme dans les combats,
Leurs redoutables chefs font le ſort des Etats,
Et par mille revers, dont la terre s'étonne,
Elèvent un Monarque, ou briſent ſa couronne.
Pour nous, ſur les Beautés notre empire s'étend.
Doux ſoins, aimable emploi, quoique moins éclatant!
Sylphes, vous le ſavez, nous bornons notre zèle
A rendre plus touchans les charmes d'une Belle:
Nous faiſons reſpecter aux Aquilons fougueux
La poudre dont l'éclat embellit ſes cheveux;
Nous ſavons retenir les parfums qu'ils exhalent;
Nous enlevons l'émail que les roſes étalent;
Et nos pinceaux légers, ſous ce rouge trompeur,
D'un viſage terni déguiſent la pâleur.
Eſt-il pour l'embellir quelque ſoin qu'on néglige?
Eſt-il quelque défaut qu'un Sylphe ne corrige?
Cet art qui chaque jour, par d'heureux changemens,
Ajoute à leurs habits de nouveaux agrémens,
Cet art des nouveautés, ſi fécond en ſyſtêmes,
En ſonge à leur eſprit nous l'inſpirons nous-mêmes.
Mais entre ces Beautés, celle qui dut le mieux
Fixer par ſes attraits vos ſoins officieux,
Va ſubir en ce jour une étrange diſgrace.
Quel ſera ce revers dont le Ciel la menace?

Quel en ſera l'auteur ? La ſageſſe des Dieux
Sous un nuage épais le dérobe à mes yeux.
J'ignore ſi Bélinde, en faveur d'un profane,
Doit enfreindre les lois de la chaſte Diane,
Ou caſſer ſeulement un vaſe du Japon;
Voir obſcurcir ſa gloire, ou tacher ſon jupon;
Si de ſes courtiſans écoutant les fleurettes,
Elle doit perdre au bal ſon cœur ou ſes tablettes;
Ou ſi Mirine touche au rivage des morts.
Quel que ſoit ce danger, redoublez vos efforts.
Du ſoin de ſes pendans je charge Berbinette;
Celui de l'éventail regarde Zéphirette;
Momentille, ſa montre eſt remiſe en ta main;
Ces boucles de cheveux qui flottent ſur ſon ſein,
Je te les livre à toi, vigilante Criſpine;
Et moi je veillerai ſur les jours de Mirine.
Si quelqu'un d'entre vous, oubliant ſon devoir,
Indigne de mon choix, trahiſſoit mon eſpoir,
De mon reſſentiment il ſeroit la victime,
Et la peine du moins égaleroit le crime.
De brûlantes vapeurs deſſécheroient ſon corps;
Il feroit pour voler d'inutiles efforts;
De gomme ou de pommade on enduiroit ſes aîles;
Et bientôt il perdroit ſes grâces naturelles.
Tel qu'on peint Ixion ſur ſa roue étendu,
Sur un café brûlant demeurant ſuſpendu,
Il en reſpireroit la brûlante fumée.
Je n'offrirois ſans ceſſe à ſa vue alarmée,

Que cette vaſte mer écumante à ſes pieds »,
Ainſi parle Ariel aux Sylphes effrayés.
Leur nombreuſe phalange, à ſes ordres fidèle,
Vole auprès de Bélinde, & ſe place autour d'elle.
Dans l'or de ſes cheveux les uns vont ſe nicher;
Au bord de l'éventail d'autres vont ſe percher;
Sur ſes riches pendans quelques-uns ſe ſuſpendent;
Juſqu'autour de ſon ſein il en eſt qui deſcendent;
Tous, le cœur conſterné, palpitant, incertain,
Attendent en tremblant les décrets du deſtin.

CHANT TROISIÈME.

DANS ces vallons fleuris où la Tamiſe errante,
De Londres, dans ſon ſein, voit l'image flottante,
S'élève d'*Amptoncourt* le ſuperbe palais.
En ſecret dans ces lieux les Miniſtres Anglois
Contre nos ennemis vont préparer des ligues,
Ou contre nos Beautés méditer des intrigues.
Reine (*a*) d'un triple Empire heureux & rédouté,
C'eſt là que vous prenez des avis & du thé.
Ce fut dans ces beaux lieux que ſe rendit Bélinde,
L'éloge de la Reine, ou d'un écran de l'Inde,
Une viſite, un bal, fourniſſent tour à tour
Aux graves entretiens de ſa brillante Cour.
Chaque mot qu'on prononce eſt un trait de ſatire.
Si par haſard la troupe, obſtinée à médire,
Suſpend pour reſpirer ces propos importans,
Le tabac, l'éventail rempliſſent ces inſtans :
On obſerve un regard, un geſte, une grimace,
On chante, on rit, on lorgne, on babille, on s'agace.
Le ſoleil cependant ſur nos brûlans ſillons
Ne lançoit déjà plus que d'obliques rayons :

(*a*) Anne, Reine d'Angleterre.

Les Sénateurs, laſſés d'une longue abſtinence,
Opinant au haſard, déſertoient l'audience,
Et pour laiſſer dîner leur Juge encore à jeun,
Les criminels couroient à leur terme commun;
De remords inquiets libres à l'ordinaire,
On voyoit de Marchands la troupe mercenaire,
De la Bourſe chez eux fuir d'un pas empreſſé;
Les ſoins de la toilette avoient enfin ceſſé.
Bélinde, qu'animoit le déſir de la gloire,
Oſe dans un combat, sûre de ſa victoire,
De deux fiers ennemis défier la valeur.
Sur ſon front radieux eſt écrit leur malheur.
Trois fois neuf combattans, nourris dans les alarmes,
Formant trois bataillons, paroiſſent ſous les armes.
La guerrière à l'inſtant range en ordre les ſiens.
Alors des légions d'Eſprits aériens
Sur les trois étendards fondent d'un vol rapide.
Au ſort d'un combattant chaque Sylphe préſide.
Ariel conduiſoit le premier Matador.
Jadis il étoit femme, il s'en ſouvient encor;
Et ſon humeur jadis inquiète, orgueilleuſe,
Sur les honneurs du pas eſt toujours pointilleuſe.
Quatre terribles Rois paroiſſent ſur les rangs.
Leur mouſtache, leur front couvert de cheveux blancs,
Leur barbe les rendoit encor plus vénérables.
On voyoit auprès d'eux quatre Reines aimables;
Dans leurs auguſtes mains elles portoient des fleurs,
Qui de leur tendre empire exprimoient les douceurs.

Après elles marchoient une troupe de Gardes,
Le chapeau ſur la tête, armés de hallebardes;
Et divers écuſſons, tracés ſur les habits,
Diſtinguoient les ſoldats des différens partis.
Pour prévenir les coups que l'ennemi médite,
Bélinde nomme Pique, & Pique eſt favorite:
L'Héroïne commande, & ſes noirs Matadors
Par cent exploits fameux ſecondent ſes efforts.
Aux chefs des Africains leur valeur les égale.
Spadille eſt le premier dont le bras ſe ſignale;
Il enchaîne à ſon char deux ennemis vaincus:
Deux plus vaillans encor, ſous Manille abattus,
De ce guerrier ſuperbe honorent la victoire:
Baſte paroît bientôt, mais avec moins de gloire;
Il ne défait qu'un Noble avec un Plébéïen.
Le Roi de Pique alors, dans un grave maintien,
S'avance, & fait briller dans ſa main redoutable,
A la place du ſceptre, un glaive inévitable:
Un long manteau de pourpre, au haſard entr'ouvert,
Laiſſe voir en flottant ſa jambe à découvert.
Son Eſclave rebelle au combat le défie;
Le Monarque à ſes pieds le fait tomber ſans vie.
Sur l'Eſclave de Treſle il porte auſſi ſes coups.
O deſtin des combats inconſtant & jaloux!
Ce vaillant Quinola, qui, dans d'autres journées,
Sans peine eût renverſé des têtes couronnées,
Qui dans toute une armée eût ſemé la terreur,
Sous le fer du Monarque expire ſans honneur.

Bélinde, juſqu'alors ſignalant ſon courage,
Sur les deux Paladins avoit eu l'avantage ;
Mais la fortune enfin ſeconda le Marquis.
Il t'amène au combat, jeune Sémiramis,
Toi que le Roi de Pique a choiſi pour épouſe.
Du prix de la valeur cette Reine jalouſe,
Court ſur le Roi de Trefle & lui perce le flanc.
La blancheur de ſes mains ſe teignit de ſon ſang.
Que ſert à ce tyran ſa taille monſtreuſe,
Son riche diadême, & ſa robe pompeuſe ?
Que lui ſert d'avoir ſeul, parmi les Souverains,
Le pouvoir de porter un globe dans ſes mains ?
Le cruel en tombant vomit ſon ame *noire*.
Le Marquis, orgueilleux d'une telle victoire,
Fait marcher à l'inſtant ſes terribles carreaux.
Plus richement paré que les Rois ſes rivaux,
Leur Monarque en profil laiſſe voir ſon viſage.
De ſon auguſte Reine il ſoutient le courage ;
Et ces vaillans époux, courant de toutes parts,
Foulent des ennemis les bataillons épars.
Comme les légions & d'Aſie & d'Afrique
Formoient par leur mélange un ſpectacle tragique,
Quand le Maure, noyé dans ſon ſang répandu,
Avec l'Aſſirien périſſoit confondu :
Tels, cœurs, trefles, carreaux, aux yeux de l'aſſemblée,
Rompus & diſperſés, tombent dans la mêlée.
Ces peuples différens d'habits & de couleurs,
Sont tous enveloppés dans ce commun malheur.

Les vaincus effrayés ſe preſſent & reculent ;
Leurs nombreux eſcadrons en tombant s'accumulent;
L'Eſclave des carreaux, à la honte du ſort,
Voit la Reine des cœurs céder à ſon effort.
Bélinde, à cet aſpect, tremble, pâlit, ſe trouble:
Codille la menace, & ſa frayeur redouble ;
Elle ſe croit défaite, & ſon cœur abattu
Veut en vain rappeler ſa première vertu.
Mais dans les grands périls, témoin la Grèce & Rome,
Pour changer la fortune il ſuffit d'un grand Homme.
L'As de cœur au combat s'avance ſans effroi.
Bélinde cependant garde en ſecret le Roi.
Indigné d'avoir vu ſon épouſe craintive,
D'un eſclave inſolent devenir la captive,
Il regarde cet As, l'œil ardent de courroux,
S'élance, & l'ennemi meurt percé de ſes coups.
Bélinde s'applaudit & pouſſe un cri de joie ;
l'écho de toutes parts juſqu'au ciel le renvoie.
Les fleuves, les vallons, les montagnes, les bois,
Ebranlés par ce cri, le répètent cent fois.
Ne ſaurez-vous jamais, mortels pleins de foibleſſe,
Être heureux ſans orgueil, malheureux ſans baſſeſſe ?
Tout cet éclat s'envole ; &, par un prompt retour,
Ce jour ſi beau devient le plus malheureux jour.
On avoit terminé ce combat mémorable,
Quand des laquais adroits couvrirent une table
Des vaſes précieux que la Chine produit.
Le café par leurs mains en pouſſière eſt réduit;

A l'aide d'un flambeau l'eſprit de vin s'allume;
Une flamme d'azur l'effleure & le conſume :
Obſervant du Japon l'uſage révéré,
On érige un autel de coupes entouré.
Ce nectar qui des ſens, par une double voie,
Fait paſſer juſqu'au cœur la vigueur & la joie,
Dans des vaſes nombreux ruiſſelle abondamment,
Et tout brûlant encor bouillonne en écumant.
De Sylphes empreſſés une brillante troupe
Vole autour de Bélinde, & couronne ſa coupe.
Ceux-là, ſur ſon café qu'ils veuſent refroidir,
Par des battemens d'aîle appellent le zéphyr :
D'autres ſur ſa parure étendent leur plumage.
L'arabique liqueur qui réveille le Sage,
Et qui du Nouvelliſte éclairant les écarts,
Lui fait dans l'avenir promener ſes regards,
Du jeune audacieux ſecondant l'entrepriſe,
Lui découvre un moyen d'obtenir, par ſurpriſe,
Ces boucles de cheveux dont il eſt ſi jaloux.
Arrête, & crains des Dieux le terrible courroux,
Impie ! & de Scylla ſi tu ſais la diſgrace (*a*),
Ton crime fut le ſien, & ſon ſort te menace.
Oh ! combien les mortels, injuſtes & pervers,
Pour arriver au crime ont de chemins ouverts !

(*a*) Fille de Niſus, Roi de Mégare. Elle arracha de la tête de ſon père un cheveu d'or, d'où dépendoit le ſort de ſa couronne ; & pour ce crime elle fut changée en alouette.

Aglaé, du Marquis pénétrant l'artifice,
Prend le temps d'exercer ſa jalouſe malice,
Et lorgnant le perfide, offre à ſes yeux diſtraits,
Des ciſeaux qu'en ſes mains elle tenoit tout prêts.
Le Marquis ſe ſaiſit de cette arme cruelle.
Tel, au temps d'Amadis, un Chevalier fidèle,
Entrant dans le tournois pour diſputer le prix,
Des mains de la Beauté dont il étoit épris,
Recevoit autrefois ou la lance ou l'épée.
Du ſoin de ſon café ſeulement occupée,
Bélinde ſe baiſſoit pour en humer l'odeur.
Cependant le Marquis, plein d'une aveugle ardeur
Fait briller ſur ſon cou l'inſtrument redoutable.
De Sylphes alarmés une foule innombrable
Vole, pour la défendre, autour de ſes cheveux.
En vain, pour l'avertir de ce péril affreux,
Uniſſant leurs efforts, ranimant leur audace,
Trois fois de ſes pendans ils ébranlent la maſſe;
Trois fois elle détourne un regard étonné,
Et trois fois l'ennemi recule conſterné.
Ariel, de Bélinde obſervant la penſée,
D'un amant dans ſon cœur voit l'image tracée,
Et tout le reſte échappe à ſon art confondu.
Ce ſage gardien, interdit, éperdu,
Reconnoît du deſtin la volonté ſuprême,
Et quitte, en ſoupirant, cette Nymphe qu'il aime.
Le Marquis ouvre alors les ciſeaux meurtriers,
Fait gliſſer une Boucle entre les deux aciers,

Les rapproche ſoudain, & d'une main hardie
Va couper ſans pitié cette Boucle chérie.
Déjà le double acier crioit en s'uniſſant,
Lorſqu'un Sylphe, excité par ce péril preſſant,
Pour arrêter l'effort du tranchant homicide,
Oppoſe au coup fatal ſa ſubſtance fluïde.
Hélas! pour ſa Déeſſe en vain s'expoſe-t-il,
L'impitoyable acier coupe ſon corps ſubtil;
Mais l'agile matière, à l'inſtant réunie,
De ſon corps mutilé rétablit l'harmonie.
Bélinde, c'eſt ainſi que tes cheveux ſacrés
De leur chef à jamais ſe virent ſeparés.
Dans tes yeux à l'inſtant des foudres s'allumèrent,
La terre s'en émut, les ſphères en tremblèrent.
Non, l'on ne pouſſe point des cris ſi douloureux
Lorſque la pâle mort, de ſes voiles affreux,
D'un époux ou d'un chien va couvrir la paupière,
Ou qu'une porcelaine eſt réduite en pouſſière.
Victoire! s'écria le Marquis ſatisfait,
La Boucle eſt en mes mains, mon triomphe eſt parfait.
Que des plus beaux lauriers on couronne ma tête.
Je m'enorgueillirai d'une telle conquête,
Tant que les Alcions ſe plairont ſur les mers,
Les ours dans les forêts, les oiſeaux dans les airs,
Un Marquis dans un bal, une jeune Coquette
Dans un cercle d'amans, ou devant ſa toilette;
Oui, tant que nos ſalons, artiſtement ornés,
Par de nombreux flambeaux ſeront illuminés;

Tant qu'aux jours ſolennels on ſe rendra viſite,
Et que de l'Atlantis on louera le mérite;
Qu'on verra nos Beautés tracer des billets doux,
Recevoir des préſens, donner des rendez-vous;
Que les femmes à Londre aimeront la parure;
Mon nom ſera fameux chez la race future.
Le fer ravage enfin ce qu'épargne le temps:
Il frappe les humains, abat leurs monumens.
Des mains des Immortels il a détruit l'ouvrage,
Il a caché ſous l'herbe Ilion & Carthage;
Et Rome, ſuccombant ſous ſes coups obſtinés,
Trois fois s'enſevelit ſous ſes murs ruinés.
Ne t'étonne donc plus, ô Nymphe inconſolable!
S'il ſoumet tes cheveux à ſa force indomptable.

CHANT QUATRIÈME.

TEL qu'on voit l'Océan, quand deux Vents courroucés
Font bouillonner les flots par les flots repouſſés ;
Telle à ſon déſeſpoir Bélinde abandonnée,
Eſt par divers tranſports tour à tour entraînée.
Un Roi fait priſonnier dans l'ardeur d'un combat,
Un femme au mépris livrée avec éclat,
Un amant arraché des bras de ſon amante,
Un tyran que la mort vient glacer d'épouvante,
Aminte pour un pli qui manque à ſon habit,
N'éprouvèrent jamais la fureur, le dépit,
Qu'alluma dans ton ame, ô fille infortunée !
De tes cheveux ravis la triſte deſtinée.
Le ſenſible Ariel, partageant ſes douleurs,
S'enfuit loin de ces bords, les yeux baignés de pleurs.
Des habitans de l'air la légion fidèle
Sur les pas de ſon Chef s'éloigne de la Belle.
Auſſi-tôt Ombriel, Gnome ennemi du jour,
De la Nymphe aux vapeurs va chercher le ſéjour.
Par l'oblique détour d'une ſombre avenue
Dans ce lieu ſouterrain le Gnome s'inſinue.
Jamais on n'y ſentit le zéphyr careſſant ;
Mais du vent du midi le ſouffle aſſoupiſſant

Ne

Ne ceſſe d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obſcure,
Les regards du ſoleil n'ont jamais pénétré.
C'eſt là que ſur un lit aux ſoucis conſacré,
Le cœur gros de ſoupirs, triſte, pâle, & rêveuſe,
Repoſe mollement la Déeſſe quinteuſe.
La Douleur la retient attachée au duvet,
Et la ſombre Migraine aſſiège ſon chevet.
Aux côtés de ſon lit paroiſſent deux ſuivantes,
Egales en emplois, en humeurs différentes;
L'une, vieille Sibylle, au teint noir & plombé,
Y traîne un corps mourant ſous cent luſtres courbé:
C'eſt la Malignité. Sur ſes membres arides
S'étend un cuir tanné que ſillonnent les rides.
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchirant les humains, elle bénit le Ciel;
Et flattant avec art le mérite modeſte,
A ſes embraſſemens mêle un poiſon funeſte.
L'autre, jeune Beauté (c'eſt l'Affectation),
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit ſomptueux ſe plonge par grimace,
Roule un œil languiſſant, & ſe pâme avec grace.
Malgré ſon air mourant, les roſes & les lys
Etalent ſur ſon teint leur brillant coloris.
C'eſt ainſi qu'une Belle emprunte avec adreſſe
D'un tendre négligé la piquante molleſſe.
Elevés dans les airs ſur un nuage épais,
Mille fantômes vains entourent ce palais.

Là paroît Alecton de couleuvres armée ;
Qui vomit des torrens de flamme & de fumée.
A la pâle lueur des lugubres flambeaux,
Des ſpectres effrayans ſortent de leurs tombeaux.
Ici l'on croit errer dans les Champs Elyſées :
De mille fleuves d'or des plaines arroſées,
Des dômes de criſtal, des palais enchantés,
Aux yeux des habitans s'offrent de tous côtés.
Les mortels, dans ces lieux oubliant leur nature,
De mille objets divers imitent la figure.
Le Gnome parfumé des plus fortes odeurs,
Abordant ſans effroi la mère des Vapeurs :
Triſte Divinité, dit-il, je vous ſalue ;
D'un ſexe lunatique, ô maîtreſſe abſolue !
Vous qui de nos Beautés, dès leur jeune ſaiſon,
Juſques ſur leur déclin gouvernez la raiſon ;
Vous qui, pour égarer leur eſprit fantaſtique,
Mêlez à vos vapeurs la fureur poétique ;
Vous qui, ſuivant toujours leurs goûts & leur humeur,
Savez avec tant d'art empoiſonner leur cœur ;
Vous ſeule invitez l'une à prendre des pilules,
Et l'autre à barbouiller des Ecrits ridicules ;
Par vous une Hypocrite, au cœur pétri de fiel,
Va dans ſon humeur noire offrir des vœux au Ciel.
L'Orgueilleuſe par vous différe une viſite ;
Et quand de ce devoir il faut qu'elle s'acquitte,
Vous ſeule lui dictez le ſublime aſſommant
Dont ſa ſotte fierté pare un froid compliment.

Mais une Nymphe encor mépriſe votre Empire.
Faite pour le plaiſir, ſa préſence l'inſpire.
Ah ! ſi j'ai ſu jamais ravir un agrément,
Ou ſemer de boutons un viſage charmant ;
Si d'un jaune vermeil, des Coquettes antiques
J'ai ſouvent coloré les figures étiques ;
Si pour faire former d'injurieux ſoupçons,
J'ai dérangé des lits ou froiſſé des jupons ;
Si je plantai cent fois, pour noircir les épouſes,
Un bois aérien ſur des têtes jalouſes ;
Si d'un bichon malade irritant les douleurs,
J'ai ſu des plus beaux yeux faire couler des pleurs ;
Ou ſi, pour exercer mon oiſive malice,
Ma main d'une coiffure a détruit l'édifice ;
Accordez-moi, Déeſſe, au nom de tant d'exploits,
Que dès ce jour Bélinde obéiſſe à vos lois.
De vos noires vapeurs offuſquez cette Belle ;
Tout l'univers bientôt ſera triſte comme elle.
La Déeſſe, à ces mots, l'œil ſombre & dédaigneux,
Semble le rebuter en exauçant ſes vœux.
Comme on vit autrefois l'ingénieux Ulyſſe
Des Vents empriſonnés captiver le caprice,
Dans une outre profonde elle enferme les cris
Et tout ce qui du ſexe enflamme les eſprits.
Dans un vaſe enfumé la chagrine Déeſſe
Delaye en murmurant la crainte & la triſteſſe.
Chargé de ces tréſors, l'orgueilleux Ombriel
Va revoir à l'inſtant la lumière du Ciel.

Il voit Bélinde en pleurs, la tête échevelée :
Taleſtris ſoutenoit ſon amie accablée,
Quand l'outre ſe déchire, & fait pleuvoir ſoudain
Les plaintes & les cris enfermés dans ſon ſein.
Bélinde entre en fureur : ſon implacable amie
L'irrite, & vers les cieux tend les mains, & s'écrie :
O fille infortunée ! (Amptoncourt, à ces mots,
Répond de tous côtés par la voix des échos.)
O fille infortunée ! un jeune téméraire
Sera de tes cheveux l'heureux dépoſitaire !
Tant de poudre, d'eſſence, & de ſoins aſſidus,
Tant de riches parfums ſeront ainſi perdus !
Prévis-tu ce larcin dont le traître ſe flatte,
Lorſque pour s'embellir ta tête délicate
Se livroit en tremblant à ce fer tortueux
Qui lui cauſa cent fois des maux ſi rigoureux !
O Boucle ! — Quel bonheur pour qui te l'a ravie !
Pour les autres amans quelle ſource d'envie !
Je ne prévois que trop ſur cet enlevement
Du ſexe vertueux l'étrange étonnement.
Non, non, jamais l'honneur ne ſauroit le permettre,
L'honneur à qui nos vœux doivent tous ſe ſoumettre,
A qui tous les plaiſirs, ſi-tôt qu'il a parlé,
Le repos, la raiſon, tout doit être immolé.
Bélinde, à juſte titre on te voit affligée :
Par cent diſcours malins tu ſeras outragée :
Je vois de toutes parts les ſourires railleurs,
Les geſtes offenſans, & les regards moqueurs.

Non, tu ne ſeras plus la Beauté dominante ;
Un ſeul mot va ternir cette gloire éclatante.
Aurai-je déſormais & la force & l'eſprit
D'appuyer ton honneur que ce revers flétrit ?
Après un tel affront, puis-je, ſans infamie,
Me déclarer pour toi, te nommer mon amie ?
Tu le verras bientôt, cet orgueilleux Marquis,
Dans un riche criſtal, émaillé de rubis,
Plaçant inſolemment cette Boucle uſurpée,
La porter de la main dont elle fut coupée.
Ah ! plutôt, que le ciel, que la terre, les eaux,
L'homme & les perroquets rentrent dans le chaos.
Dans ſes yeux, à ces mots, la colère s'allume.
Elle lance un regard au Chevalier de Plume.
Arrachez ces cheveux de la main du Marquis,
Dit-elle, Chevalier ; mon cœur eſt à ce prix.
De plus graves objets l'ame alors occupée,
Sur ſa boîte d'émail & ſa canne jaſpée
Il attiroit les yeux de ce cercle ébloui,
Avec cet embonpoint, cet air épanoui,
De la fatuité gage toujours ſolide,
Et qui de ſon eſprit laiſſoit voir tout le vide.
Il écoute en ouvrant de grands yeux interdits ;
Puis, d'un ton important, il s'adreſſe au Marquis ;
Et prenant du tabac, en ces mots il s'explique :
Mais rien n'eſt plus plaiſant ! l'aventure eſt unique !
Une Boucle ! Ah parbleu ! mais cela ſe fait-il ?
Et ne ſavons-nous pas qu'il faut être civil ?

Tu badines, Marquis. Trève de raillerie :
Allons, rends ces cheveux, rends-les moi, je t'en prie.
Il achève, & charmé de tout ce qu'il a dit,
De rechef ſur ſa boîte il frappe & s'applaudit.
Je ſuis fâché, répond le Marquis inflexible,
Qu'à ce diſcours touchant on me trouve inſenſible ;
Mais je jure aujourd'hui, par ces cheveux ſacrés,
De leur aimable chef à jamais ſéparés,
De porter à ce bras, inſtrument de ma gloire,
Juſques dans le tombeau, le prix de ma victoire.
En prononçant ces mots, vainqueur audacieux,
Il agite la boucle & l'étale à leurs yeux.
Le Gnome s'applaudit, & d'une main traîtreſſe
Caſſa le vaſe impur d'où ſortit la triſteſſe.
Bélinde ſur ſon ſein, enflé par les ſanglots,
Laiſſe tomber ſa tête, & prononçant ces mots,
Tourne des yeux éteints ſur ſon amie en larmes.
O jour pour moi fécond en mortelles alarmes,
Où je me vois ravir ma joie & mes cheveux !
Pourquoi vis-je Amptoncourt ? Voyage malheureux !
Je ne ſuis point, hélas ! tu le ſais, chère amie,
La première à la Cour que l'amour ait trahie.
Pourquoi ne ſuis-je née en des lieux inconnus,
Où l'hombre & le café ne ſoient point parvenus ?
Dans mon obſcurité, jeune & belle, ſans crainte,
Des regards des mortels j'aurois bravé l'atteinte ;
Et comme ſur leur tige on voit mourir les fleurs,
J'aurois, en vieilliſſant, vu ternir mes couleurs.

Sur la foi du Marquis par quel ſort m'embarquai-je ?
Ah ! j'aurois dû prévoir qu'il me tendoit un piège ;
Mon Sylphe cette nuit me l'avoit annoncé.
Quel preſtige aveugloit mon eſprit inſenſé ?
Pourquoi, dans mon palais, oiſive & retirée,
Aux langueurs de l'ennui ne me ſuis-je livrée ?
Les Dieux me l'ont prédit : j'ai ſenti ce matin
Ma pommade trois fois chanceler ſous ma main ;
J'ai vu, lorſque les vents retenoient leurs haleines,
Sur ma table trois fois trembler mes porcelaines.
Mon perroquet, ſaiſi d'une ſecrète horreur,
Garde un ſilence affreux ; Mirine entre en fureur :
Quels préſages frappans de ce revers funeſte !
Hélas ! de mes cheveux vois le malheureux reſte.
O reſte malheureux ! . . . Bélinde, que ta main
Arrache ce qu'épargne un vainqueur inhumain.
O déplorable ſort de ces boucles galantes !
Affligeant ſouvenir, images déſolantes !
Ces boucles qu'on friſoit avec tant d'agrément,
En flottant ſur mon cou, en faiſoient l'ornement ;
Leurs beaux jours ſont paſſés, il ne m'en reſte qu'une,
Qui va de ſa compagne éprouver l'infortune.
J'entends déjà rouvrir le funeſte ciſeau . . . .
Il ne te manque plus que ce crime nouveau ;
Viens donc, barbare, viens, & que ta main impie
Ne laiſſe aucune trace.... Ah ! quelle eſt ta furie,
Cruel ! pour contenter ton aveugle déſir,
Etoient ce mes cheveux que tu devois choiſir ?

CHANT CINQUIÈME.

ELLE dit, & ſes yeux ſe rempliſſent de larmes.
La triſteſſe à ſes traits donne de nouveaux charmes:
Les ſpectateurs émus partagent ſes douleurs.
Le Marquis eſt lui ſeul inſenſible à ſes pleurs;
Les Dieux & les Deſtins ont endurci ſon ame.
Taleſtris vainement joint la menace au blâme;
Sourd aux cris de l'amour, qui pourra l'émouvoir?
La pitié ſur ſon cœur n'a plus aucun pouvoir.
A la prière d'Anne, au déſeſpoir d'Eliſe,
Moins inſenſible encor parut le fils d'Anchiſe.
Mais la grave Clarice, au maintien compoſé,
Lève ſon éventail, & d'un air empeſé
Sur ſon ſein demi-nu le déploie en cadence;
Ses regards inquiets demandent du ſilence.
On ſe tait, on l'écoute, elle baiſſe les yeux,
Et dit à demi-voix ces mots ſentencieux:
Que ſert à la beauté ce culte imaginaire,
Qui confond ſous ſes lois le ſage & le vulgaire?
Que lui ſert, pour orner ſes attraits ſéduiſans,
Que la terre & la mer épuiſent leurs préſens;
Que d'un carroſſe en foule aſſiégeant la portière,
De jeunes étourdis une troupe légère

S'empreſſe tour à tour de nous donner la main,
Et pour ſe faire voir borde notre chemin?
Pourquoi, lorſqu'au ſpectacle on nous voit dans nos loges,
Tous ces ſaluts profonds, ces regards, ces éloges?
De ces reſpects flatteurs quelle eſt la vanité;
Si chez nous la ſageſſe, appui de la beauté,
Ne fait dire au public, à l'aſpect d'une femme:
Vous voyez un beau corps, qu'anime un belle ame!
Qui d'entre nous, hélas! n'aimeroit à paſſer
Le jour à ſe parer, & la nuit à danſer,
Si les amuſemens, la danſe, les parures
Pouvoient de notre teint effacer les gravures,
Conſerver nos attraits, & loin de notre front
Ecarter des hivers l'inévitable affront?
Qui de nous des plaiſirs s'interdiroit l'uſage,
Et voudroit s'abaiſſer juſqu'aux ſoins du ménage?
On pourroit mettre alors des mouches & du fard,
Et lancer ſans péché quelque tendre regard.
Mais puiſqu'avec le temps nos attraits ſe terniſſent,
Et que, friſés ou non, tous les cheveux blanchiſſent;
Que malgré le ſecours d'un art trop impuiſſant,
Le teint le plus uni ſe ride en vieilliſſant,
Qu'une chaſte pudeur ne rend point immortelle,
Qu'en pure perte enfin une fille eſt cruelle;
Uſons de tous nos droits au gré de nos déſirs,
Et bravons les revers au milieu des plaiſirs.
Ma chère, croyez-moi, l'humeur douce & paiſible
A pour perſuader une force invincible.

Mais les diſcours amers, les murmures, les cris,
Le ton fier & hautain aigriſſent les eſprits.
Pour ſe faire adorer, vainement une Belle
Roule amoureuſement une vive prunelle :
Les yeux ſeuls ſont frappés de cet éclat trompeur;
Mais le mérite a droit de captiver un cœur.
Ainſi parle Clarice, & n'eſt point applaudie :
Ce ſilence imprévu l'étonne & l'humilie.
Bélinde la regarde en fronçant le ſourcil.
Peut-on, dit Taleſtris, à ce diſcours ſubtil,
Méconnoître une Prude ? Aux armes ! vîte aux armes !
Pourſuit-elle. Sa voix appelle les alarmes.
A peine ce ſignal a fait retentir l'air,
Que, l'œil étincelant, plus prompte que l'éclair,
Taleſtris au combat la première s'avance.
On ſe range en bataille, & l'attaque commence.
Héroïnes, Héros, dans ce choc confondus,
A des cris enroués mêlent des cris aigus.
Le bruit des éventails & des robes froiſſées
Se mêle au craquement des baleines caſſées.
L'arme que chacun d'eux fait briller en ſes mains,
N'avoit jamais ſervi la fureur des humains.
Vaillans comme les Dieux, comme eux invulnérables,
Au milieu du péril ils ſont inébranlables.
C'eſt ainſi que des Grecs le Chantre audacieux,
Sur les murs d'Ilion fait combattre les Dieux,
Et de ces fiers rivaux nous retraçant les haînes,
Allume dans leur cœur les paſſions humaines.

Vulcain ſort à ſa voix des antres de Lemnos,
Et du Xante effrayé vient embraſſer les flots.
Pallas eſt oppoſée au frère de Bellone,
Et le fils de Maya combat contre Latone.
L'Olympe retentit du bruit de leurs débats;
Jupiter prend la foudre, elle part en éclats,
Et la voûte des cieux chancèle ſur nos têtes:
Le Souverain des mers ſoulève les tempêtes;
Les flots, en mugiſſant, répondent à leurs cris,
Et laiſſent entrevoir les gouffres de Thétis;
Les tourbillons errans ſe heurtent, s'aplatiſſent,
De leurs chocs véhémens les pôles retentiſſent;
Phébus à ſes courſiers abandonne ſon char,
Chaque aſtre vagabond roule au gré du haſard;
Tous les vents échappés de leur priſon obſcure,
De tumulte & d'horreur rempliſſent la nature;
La terre eſt ébranlée, & ſent fléchir ſes gonds;
Les chênes orgueilleux qui couronnent les monts,
Juſqu'à leurs troncs émus courbent leur tête altière;
L'enfer ouvre ſon ſein aux traits de la lumière,
Le Styx ſuſpend ſon cours, Pluton épouvanté
S'élance de ſon trône, en voyant la clarté.
Tandis qu'en ce combat la valeur ſe déploie,
Ombriel, palpitant de fureur & de joie,
Leur applaudit de l'aîle, & du haut d'un miroir
Dans ce trouble croiſſant admire ſon pouvoir.
Les Sylphes, appuyés ſur les brins d'une aigrette,
Portent de tous côtés une vue inquiète,

Obſervent le péril, & dans les deux partis
Raniment des guerriers les efforts rallentis.
Taleſtris cependant, reſpirant le carnage,
S'ouvre à travers les rangs un pénible paſſage.
Sa vue à deux Héros donne un trépas ſubit :
L'un eſt un Petit-Maître, & l'autre un bel Eſprit :
L'un expire en chanſon, l'autre par métaphore.
Cruelle ! je ſuis mort, quoique je vive encore,
Dit l'un ; ſur un fauteuil il s'allonge pâmé.
L'autre chante ces mots, l'œil à demi fermé :
Que vos yeux ſur les cœurs ont un cruel empire !
Que leurs traits ſont mortels... ! Il ſe tait, il expire.
Tel des chants les plus doux, le cygne, avant ſa mort,
Du Ménandre charmé fait retentir le bord.
De Plume, ce guerrier de qui la renommée
De l'un à l'autre pôle en tous lieux eſt ſemée,
Pour défarmer Doris s'avance plein d'orgueil.
Cloé qui marche à lui, le bleſſe d'un coup-d'œil ;
Le palais retentit de ſes cris de victoire.
Mais de l'avoir bleſſé c'eſt aſſez pour ſa gloire :
A l'illuſtre vaincu le doux vainqueur ſourit,
Et ce ſouris flatteur à l'inſtant le guérit.
Cependant Jupiter, du haut de l'Empirée,
Elève dans les airs ſa balance dorée ;
Il y met d'un côté l'eſprit de nos Marquis ;
De l'autre les cheveux que l'un d'eux a conquis.
La balance eſt d'abord chancelante, incertaine ;
Mais enfin l'eſprit cède & la boucle l'entraîne.

Bélinde ſe préſente, & lance au raviſſeur,
Pour la première fois, un regard de fureur.
Le Marquis à ſes coups vient s'expoſer lui-même,
Trop heureux de mourir des mains de ce qu'il aime.
D'un premier coup de doigt il ſe voit renverſé :
De tabac dans ſes yeux un torrent eſt verſé ;
Le malin Ombriel dirige cette nue ;
Le Héros étourdi touſſe, pleure, éternue ;
La ſalle en retentit. Cède au ſort qui t'attend,
S'écrie alors Bélinde. En ſes mains à l'inſtant
Brille une aiguille d'or, précieuſe antiquaille.
Son biſaïeul jadis la portoit en médaille ;
Mais lorſque ce Héros deſcendit au cercueil,
Sa veuve, pour orner ſa ceinture de deuil,
En boucle transforma ce monument gothique ;
Elle fit de la Boucle un grelot magnifique,
Qui de ſa jeune enfant embellit le hochet ;
Le grelot à ſon tour fut mis dans le creuſet,
Et transformé lui-même en une longue aiguille,
Dont la veuve, à ſa mort, fit préſent à ſa fille.
Long-temps à ſes cheveux celle-ci le porta,
Et par les droits du ſang Bélinde en hérita.
Ceſſe, dit le Marquis, ennemie orgueilleuſe,
Ceſſe de t'applaudir de ma chute honteuſe.
Un plus heureux que moi doit être ton vainqueur.
Non, l'aſpect de la mort n'étonne point mon cœur :
Mais ſi je meurs, hélas ! tu me feras ravie :
Fais-moi brûler d'amour, mais laiſſe-moi la vie.

Mes pleurs ne ſauroient-ils fléchir ta cruauté ?
Rends la Boucle, répond l'implacable Beauté.
La voûte retentit de ſes clameurs terribles.
Avec moins de fureur & des cris moins horribles,
Le barbare Othello demandoit ce mouchoir,
La ſource de ſon crime & de ſon déſeſpoir.
Mais que l'ambition eſt ſouvent abuſée !
Que de vainqueurs, après une conquête aiſée,
Ont vu leurs vains lauriers arrachés de leur main !
Cette Boucle, le fruit d'un coupable larcin,
Conſervée un inſtant au prix de tant de peines,
S'échappe, & ſe dérobe à leurs recherches vaines.
Dans les mains d'un mortel ce tréſor profané,
A reſter parmi nous n'étoit point deſtiné.
Tout ce qui ſans retour eſt perdu ſur la terre,
La lune dans ſon ſein le recueille & l'enſerre.
Là, dans des vaſes d'or on prend ſoin d'enfermer
L'eſprit des conquérans, trop prompt à s'enflammer.
Dans un riche criſtal eſt l'eſprit des Poëtes,
Et celui des Marquis dans de petites boîtes ;
On y trouve des cœurs d'un même trait bleſſé,
Qu'enchaînent d'un ruban les nœuds entrelacés ;
Là, ſont des Courtiſans les promeſſes ſtériles,
Et les regards quêteurs des Coquettes habiles ;
Les pleurs d'un héritier qui perd ſon bienfaiteur,
La foi d'un Petit-Maître & l'encens d'un flatteur.
Là, pour les moucherons on trouve des volières,
L'araignée & la puce y vivent priſonnières.

On y voit un amas d'inſectes deſſéchés,
Aux plus lointains climats avec ſoin recherchés.
Là, ſont tous les tréſors de nos naturaliſtes,
Et les raiſonnemens de nos froids Nouvelliſtes.
On dit que ces cheveux à la terre enlevés,
Dans ce beau magaſin ſont auſſi conſervés;
Mais croyez-en ma Muſe : à la voûte azurée
Elle vit attacher cette Boucle ſacrée.
Seule elle l'aperçut : une Divinité
Pouvoit ſeule obſerver ſon vol précipité.
C'eſt ainſi qu'autrefois le fortuné Procule,
Seul au ſéjour des Dieux vit s'élever Romule.
Cette Boucle changée en aſtre lumineux,
Dans ſa courſe enflammée étale ſes cheveux,
Et répand dans les airs la clarté la plus pure.
Jadis de Bérénice on vit la chevelure
Avec un moindre éclat épancher ſes rayons,
Et tracer dans les cieux de moins vaſtes ſillons.
Les Sylphes qui de l'œil la ſuivoient dans ſa route,
Tandis qu'elle approchoit de la céleſte voute,
La voyoient par degrés briller de feux plus vifs.
A contempler ſon cours, nos galans attentifs,
Dans le parc, à l'envi, par de tendres cantiques,
Viendront tous ſaluer ſes rayons ſympathiques.
Les amans fortunés la prendront pour Vénus;
Ils viendront l'implorer, par des vœux aſſidus,
Sur les tranquilles bords du lac de Roſemonde.
Quand la ſérénité régnera dans le monde,

Des yeux de Galilée empruntant le ſecours,
Patridge de cet aſtre obſervera le cours,
Et les doctes calculs de ce grand Aſtronome
Fixeront les deſtins de Louis & de Rome.
O toi, dont cette perte excite les douleurs,
Ceſſe, jeune Beauté, de répandre des pleurs.
De l'Olympe aujourd'hui l'ornement & la gloire,
Cette Boucle à jamais conſacre ta mémoire.
Ce qui te reſte encor de ces cheveux charmans,
N'embellit tes attraits que pour quelques momens:
Après que de tes yeux les flèches invincibles
Auront cauſé la mort aux cœurs les moins ſenſibles,
Tu dois mourir toi-même; & lorſqu'un voile affreux
Aura fait éclipſer ces aſtres lumineux,
Qu'on verra tes cheveux traînés dans la pouſſière,
La Boucle, avec ſplendeur parcourant ſa carrière,
Jettera ſur ton nom un éclat immortel;
Et les ſiècles futurs le liront dans le ciel.

Fin de la Boucle de cheveux enlevée.

FRAGMENT

FRAGMENT

D'UN POÈME

SUR LA MUSIQUE.

POLYMNIE,

POÈME.

CHANT PREMIER.

MUSE du chant, dis-moi tes aventures.
Mais plus tranquille après de longs revers,
Viens, en riant, egayer mes peintures,
Et de ta lyre accompagne mes vers.
Lorſqu'au milieu des climats qu'il éclaire,
Le Dieu du jour, dans ſes douze maiſons,
Ayant cent fois promené les ſaiſons,
Voit célébrer ſa fête ſéculaire ;
Dans un ſalon du pourpris radieux
Eſt aſſemblé le grand Conſeil des Dieux.
Par un édit Jupiter les convoque.
Il veut ſavoir quel eſt, à cette époque,
L'état du monde, & connoître, en bon Roi,
Si chacun d'eux a rempli ſon emploi.
De ce Conſeil la dernière ſéance (*a*)
Fut orageuſe. On arrive en ſilence ;

(*a*) En 1700.

Chacun ſe place ; & ſur le tapis vert,
Du temps paſſé le regiſtre eſt ouvert.
Ce n'eſt par-tout que folie & miſère.
Tout eſt en feu, la Chine & l'Indoſtan,
Le Kan, le Czar, le Sophi, le Sultan,
Les Rois d'Europe, hélas ! juſqu'au Saint-Père.
Et demandez pourquoi tout ce bruit-là ;
C'eſt que les Rois s'ennuîroient ſans cela.
Lors Jupiter, enflammé de colère,
Branlant la tête & fronçant le ſourcil,
Ce ſourcil noir qui fait trembler la ſphère :
« Dieux inſenſés, Dieux fainéans, dit-il,
Eſt-ce donc là le bien qu'on a dû faire ?
Quoi ! ces mortels qui devoient déſormais
Etre ſi bons, ſi modérés, ſi ſages,
Sont plus méchans & plus foux que jamais !
De mal en pis vous menez tous les âges.
Par l'Achéron ! ſi j'en crois mon courroux,
A ce lien je vous ſuſpendrai tous,
Et vous ferai tourner comme la fronde,
Pour vous apprendre à mieux régir le monde ».
Un loup féroce aux troupeaux d'alentour
Cauſe, en hurlant, beaucoup moins d'épouvante,
Que Jupiter, avec ſa voix tonnante,
N'en répandit dans la céleſte Cour.
Les Dieux trembloient d'être mis à la chaîne,
N'oſoient répondre, & reſpiroient à peine.
Alors Vénus lui donnant un baiſer,
« Allons, mon père, il faut vous appaiſer,

Chacun de nous a fait bien des folies,
Moi la première, & vous peut-être auſſi ».
« Ah ! lui dit-il, les tiennes ſont jolies ».
Et d'un ſeul mot le voilà radouci.
L'inſtant d'après, Hébé lui verſe à boire.
Ainſi le Dieu, calme & déſaltéré,
Prête l'oreille au Conſeil raſſuré.
Chacun parla, chacun fut, à l'en croire,
Blanc comme neige. On avoit à Thémis
Eſcamoté tous ces arrêts ſiniſtres;
Mars & Minerve accuſoient leurs Miniſtres,
Plutus ſes Gens, Mercure ſes Commis.
« Abſens ont tort, dit le Maître du Monde.
Mais ce Phébus à la crinière blonde,
Ce Dieu des Arts, ce Sultan des neuf Sœurs,
Qui d'un beau ſiècle annonçoit la merveille,
Et dont la voix, ſouveraine des cœurs,
Devoit mener les humains par l'oreille,
Les attendrir & les civiliſer;
Qu'a-t-il produit avec ſon beau génie,
Son éloquence, & ſa vaine harmonie » ?
« Hélas ! j'ai fait, pour les apprivoiſer,
Ce que j'ai pu, dit le Dieu de la lyre.
On s'inſtruiſoit en croyant s'amuſer;
Pour être ſage, on n'auroit eu qu'à lire.
Jamais le cœur ne fut plus éloquent;
Jamais l'eſprit n'eut un ſel plus piquant.
J'ai fait parler & Corneille & Molière;
Au Champenois qu'aimoit La Sablière,

De mes pinceaux n'avois-je pas fait don ?
N'avois-je pas, faveur plus ſingulière,
Moi-même inſtruit Racine & Fénelon ?
Après cela, plaignez-vous d'Apollon.
Il a tout fait, pour toucher, pour ſéduire ;
En éclairant le monde, il l'a poli :
A vivre en paix il n'a pu le réduire :
Le marbre encore ne s'eſt point amolli.
Enfin ma ſeule & dernière eſpérance,
Père des Dieux, c'eſt la Muſe du chant.
Qui peut l'entendre avec indifférence ?
Des dons de plaire elle a le plus touchant :
Elle adoucit les tigres de la Thrace ;
Elle attendrit le Rhodope & l'Hæmus.
Eſt-il de cœurs, ou d'airain ou de glace,
Qu'en ſoupirant elle n'ait point émus ?
Mais Polymnie eſt timide & ſenſible.
Avec ſes ſœurs j'ai voulu l'envoyer
Chez les humains : j'ai tenté l'impoſſible ;
Et les dégoûts qu'elle iroit eſſuyer,
Lui font encore une peur invincible ».
« De ce remède il faut donc eſſayer,
Dit Jupiter. Fais partir cette Muſe.
C'eſt me priver d'un talent qui m'amuſe ;
Mais un bon Roi doit ſavoir s'ennuyer ».
Tout obéit quand Jupiter commande.
« Mais ſur quels bords veut-il que je deſcende ?
Dit Polymnie. Allons, il faut choiſir
Quelque contrée où règne le plaiſir.

La Grèce, hélas! mon aimable patrie,
Par l'eſclavage eſt dès long-temps flétrie:
De leur berceau les Beaux-Arts ſont exclus.
Bords de Pénée, & vous, rive fleurie
Du beau Céphiſe! O regrets ſuperflus!
Je cherche en vain ma retraite chérie;
On y gémit, & l'on n'y chante plus.
Le Nord, en proie aux fureurs de la guerre,
Sert de théâtre à de ſanglans exploits;
Et les échos de ces ſauvages bois
Où le Dieu Mars fait ronfler ſon tonnerre,
N'entendroient pas les doux ſons de ma voix.
La Politique abſorbe l'Angleterre:
Pour ſes plaiſirs il lui faut envoyer
Des Arts parfaits qu'elle n'ait qu'à payer.
Tous les talens, ſur les bords de la Seine,
Sont raſſemblés à la voix de Louis,
Et mes deux ſœurs, Thalie & Melpomène,
Ont à ſa Cour des ſuccès inouis;
Mais du François la vanité jalouſe,
Tient par caprice à l'erreur qu'elle épouſe;
Et dans ſes goûts ce peuple ſi léger,
N'eſt pas toujours en humeur de changer.
Il prit pour moi je ne ſais quelle Fée
Qui l'enivra des pavots de Morphée.
Pour le tirer de cet enchantement,
Il faut, de loin, l'éveiller doucement,
Et diſpoſant ſon oreille à m'entendre,
Solliciter ſa faveur, mais l'attendre ».

Sur l'Italie alors fixant les yeux,
Elle aperçut ces champs délicieux
Qu'ont célébrés Théocrite & Virgile.
« Allons, dit-elle, habiter ces beaux lieux
Qui de mes Sœurs furent deux fois l'asile ».
Vers Pausilippe alors, du haut des airs,
Elle descend. Deux lauriers toujours verts
Sur une tombe inclinent leur ombrage.
Le temps au marbre a gravé son outrage,
Mais de Virgile a respecté le nom.
A ce beau nom la Déesse est émue,
Elle soupire, & dit : « Je te salue
Chantre divin d'Orphée & de Didon.
Ah ! ton génie, en te rendant célèbre,
Méritoit bien de te rendre immortel !
Reposons-nous sur ce marbre funèbre ;
Qu'il soit mon trône, ou plutôt mon autel ».
La Muse alors prend sa lyre & prélude.
Tous les échos de cette solitude
Sont enchantés. C'étoit l'heure où la nuit
Déjà commence à reployer ses voiles ;
L'heure où les morts, qui reviennent, sans bruit,
Jouir au moins de l'éclat des étoiles,
Vont tristement regagner leur réduit.
Lors donc qu'au ciel naissoit l'aube vermeille,
Au chant du coq, au moment où s'éveille
Le laboureur, Polymnie aperçut
Trois beaux Esprits qui s'avançoient vers elle ;
Et poliment la Nymphe les reçut.

« Que voulez-vous de moi, Mânes paiſibles ?
Pourquoi quitter les bocages fleuris
De l'Elyſée ? Ah ! les cœurs nés ſenſibles
Aiment toujours les lieux qu'ils ont chéris.
Ce fut ſans doute ici votre demeure ?
Sans doute encore l'amitié vous y pleure ?
A ce doux nom je vous vois attendris.
Répondez-moi. Je ſuis une Déeſſe,
Sœur d'Apollon, Muſe, & Reine du chant.
J'aime à vous voir ; tout en vous m'intéreſſe.
Jamais trois Morts n'ont eu l'air plus touchant.
Ombres, parlez, dites-moi qui vous êtes.
Je ſens pour vous je ne ſais quel penchant.
Parlez-moi donc. Ah ! ſeriez-vous muettes » ?
« Grace au Deſtin, nous ne le ſommes pas,
Dit l'un des trois. La rigueur du trépas
Ne rend muets que les méchans Poëtes.
On daigne encore nous diſtinguer là-bas.
Je ſuis Virgile. — Et moi, je ſuis le Taſſe. —
Moi, l'Arioſte ». — « O gloire du Parnaſſe » !
S'écria-t-elle en leur tendant les bras,
Ainſi qu'Enée aux mânes de ſon père ;
Mais comme Enée, elle ſoupire, hélas !
De n'embraſſer qu'une vapeur légère. (a)

(a) *Ter fruſtra comprenſa manus effugit imago,*
Par levibus ventis, volucrique ſimillima ſomno.
Virg.

« Chantres divins ! Pluton même adouci,
Fait donc pour vous fléchir la loi commune,
Et vous permet de vous revoir ici » ?
« Nous y venons, mais en bonne fortune,
Répond Virgile ; auprès de mon tombeau,
Dans ces boſquets, ſeuls, au clair de la lune ;
Et tous les ſoirs, c'eſt un plaiſir nouveau.
Amis ſans fard, & rivaux ſans envie,
Nous rappelons le ſonge de la vie.
Là, chacun dit ce qu'il fit de plus beau ;
Et tour à tour notre oreille eſt ravie.
Mais quand le jour fait briller ſon flambeau,
Nous nous quittons ». « Délicieuſes veilles !
Dit la Déeſſe. Il doit être bien doux,
Pour des rivaux, des amis tels que vous,
De ſe charmer tour à tour les oreilles
Des plus beaux vers, ſans en être jaloux » !
« Jaloux ! De quoi ? du plaiſir qu'on nous donne ?
Reprit le Taſſe. Ah ! qu'on eſt malheureux
D'avoir un cœur que ce fiel empoiſonne !
Non, le génie eſt noble & généreux ;
Pour lui la gloire a plus d'une couronne ».
« Qu'on ſoit jaloux, quand on eſt amoureux,
Dit l'Arioſte, & que d'une Angélique
On s'eſt flatté d'être l'amant unique ;
Je le conçois : on n'en aime pas deux,
Auſſi bien qu'un : le partage nous pique.
Mais de la gloire envier les faveurs,

C'eſt du ſoleil envier la lumière.
Tout le Parnaſſe eſt parſemé de fleurs ;
Chacun en cueille, & de toutes couleurs,
Sans regretter l'éclat de la première ;
Et deux mille ans après les moiſſonneurs,
Il en renaît ſous la main des glaneurs.
Mais, à propos de gloire & de génie,
Dites-nous donc, brillante Polymnie,
Qui vous amène aux bords Napolitains ?
Depuis le temps que la Grèce captive
Vit de vos Sœurs la tronpe fugitive
Se retirer chez les peuples Latins,
De vous revoir on n'a pas eu la joie ».
« Hélas ! dit-elle, aujourd'hui l'on m'envoie
Pour adoucir le monde & le calmer.
On eſt meilleur, quand on eſt plus ſenſible ;
Et par mes chants, je viens, s'il eſt poſſible,
Perſuader aux humains de s'aimer.
J'aurois voulu, pourſuivit l'Immortelle,
Que votre Muſe eût ſecondé mes chants.
Dictés par elle, ils en ſont plus touchans.
Je fus jadis ſa compagne fidèle :
Elle traçoit ; je ſuivois mon modèle.
Sans cet accord, mes ſons inanimés
Ne ſont jamais qu'un ſtérile ramage.
Du ſentiment la plus parfaite image
Sont de beaux vers par le chant exprimés.
Malheur à moi, ſi jamais le chant roule

Sur les écueils d'un ſtyle entrecoupé,
Dur, inégal, raboteux, eſcarpé:
Parmi les fleurs je demande qu'il coule
Comme un ruiſſeau de ſa ſource échappé:
Je hais la gêne, & mon art s'y refuſe.
Dites-moi donc où peut être la Muſe
Qui vous dicta ces vers harmonieux »?
« On dit qu'en France elle a peint mon Armide,
Répond le Taſſe, & l'a peinte encore mieux ».
« J'y veux aller ». — « Non, reſtez en ces lieux.
Un jeune enfant, dont un ſage eſt le guide (*a*),
Y va bientôt reſſuſciter Didon.
De l'harmonie il a reçu le don.
Son ſtyle eſt doux, noble, pur & limpide;
Nul ſur les cœurs n'aura plus de pouvoir:
Plus on l'entend, plus on aime à l'entendre.
Par lui bientôt, Muſe, vous allez voir
Dans l'univers votre empire s'étendre.
C'eſt Métaſtaſe ». A ces mots le jour luit,
Et le trio diſparoît & s'enfuit.

(*a*) Gravina ſervit de père à Métaſtaſe.

CHANT SECOND.

L'ASTRE du jour, dans ſa courſe rapide,
Suivant de près l'Aurore au front riant,
Sur les ſillons de la mer d'Orient,
De ſa lumière épanchoit l'or liquide.
Ses feux lancés dans le ciel le plus pur
Rayoient au loin ce grand voile d'azur;
Et des volcans la flamme pâliſſante
Sembloit s'éteindre à ſa clarté naiſſante.
C'eſt dans ce calme & du ciel & des mers,
Qu'un ſon divin fait retentir les airs.
Naples s'éveille, & d'une courſe agile
Son peuple vole au tombeau de Virgile.
Il voit la Muſe, il en eſt enchanté;
Il l'eſt bien plus après qu'elle a chanté.
« Nymphe ou Déeſſe, étonnant phénomène,
Venez, dit-il, qu'en triomphe on vous mène ».
La lyre en main, la Muſe deſcendit.
Tout Parthénope (*a*) à ſes chants applaudit.
Ce ne ſont point les cris d'une mégère,
Ni ce lugubre & long mugiſſement
Qu'Io plaintive adreſſe à ſon amant.

(*a*) Ancien nom de la ville de Naples.

Sa voix flexible, & touchante, & légère,
Flatte l'oreille en déchirant le cœur.
Un charme pur, & doucement vainqueur,
Se mêle aux ſons échappés de ſa bouche :
Tout s'embellit par ſon art raviſſant ;
Et ſous ſes doigts la corde qu'elle touche,
Echo de l'ame, en répète l'accent.
L'émotion, le plaiſir, l'alégreſſe
Redouble alors & ſe change en ivreſſe.
Sur le rivage, à l'entour du volcan,
Comme un éclair la nouvelle circule ;
La Renommée en vole au Janicule ;
La Cour de Rome en parle au Vatican.
On veut y voir cette jeune merveille.
Mais au ſeul nom de Nymphe d'Opéra,
Du bon Clément (*a*) le ſcrupule s'éveille ;
Et dès qu'à Rome elle débutera,
Tout le conſeil de la gent moliniſte
Craint les rumeurs du parti janſéniſte.
« Et moi, je tiens » (répond un Cordelier
Qui du beau ſexe eſt le preux Chevalier),
« Et moi je tiens, que la grâce moyenne
Peut convertir une Muſe payenne ;
Qu'il faut toujours accueillir les talens,
Et que les Saints doivent être galans ».
« Il a raiſon, dit Annibal Albane (*b*) :

(*a*) Clément XI.
(*b*) Neveu du Pape.

Sur les talens je penſe comme lui.
Tout ce qui plaît eſt bon : rien n'eſt profane,
Que la laideur, la ſottiſe, & l'ennui ».
Son jeune frère, Alexandre (*a*), décide
Qu'une Sapho peut valoir un Ovide.
« Laïs, dit-il, Aſpaſie, & Phriné
De Cythérée entonnoient les cantiques.
On vit Corine, aux Fêtes Olympiques,
Gagner le prix aux beaux vers deſtiné.
Ramenons-les ces uſages antiques,
Imitons-les ces Grecs ingénieux;
Par les plaiſirs étendons nos conquêtes,
Flattons l'oreille, intéreſſons les yeux,
Parlons aux ſens, & régnons par des fêtes ».
Clément céda, non ſans quelque façon :
Dans ſes plaiſirs il garda la décence;
Et pour avoir un faux air d'innocence,
La Muſe vint déguiſée en garçon (*b*).
Au devant d'elle accourut Métaſtaſe;
Il en reçut la première leçon.
Les vers, le chant, tout fut à l'uniſſon;
Et Rome entière en étoit en extaſe.
De ce prodige incroyable, inoui,
Veniſe apprit que Rome avoit joui.

(*a*) Il étoit verſé dans l'étude de l'antiquité, & il en étoit fort épris.

(*b*) Au theâtre de Rome, les rôles de femmes ſont remplis par des *ſoprani*.

« Ah ! de lauriers une moiſſon plus ample
L'attend ici. Qu'elle y vienne. On nous dit
Qu'elle eſt Déeſſe ; elle aura donc un temple ».
Et le Sénat en décerna l'édit.
Il s'éleva ce temple magnifique (*a*),
Il s'éleva comme un palais magique.
En le payant, tout le monde applaudit ;
Car le plaiſir eſt la cauſe publique.
La Muſe arrive, elle vogue, en chantant,
Juſqu'à ce temple où le Doge l'attend :
Un art modeſte, un goût pur le décore.
Là, cent beautés de quatorze à quinze ans,
Comme on nous peint les Prêtreſſes de Flore,
Fixent d'abord ſes regards complaiſans :
Traits réguliers, ou minois ſéduiſans,
Œil vif & doux, voix flexible & ſonore,
Cœur né ſenſible & tout naïf encore,
De la nature enfin tous les préſens
N'attendent plus que ſes ſoins bienfaiſans.
« Voilà des fleurs que vous ferez éclore,
Lui dit le Doge ; & d'un temple habité
Par cette vive & brillante jeuneſſe,
Muſe du chant, le Sénat s'eſt flatté
Qu'avec plaiſir vous ferez la Déeſſe ».
Le culte plut à la Divinité.
Dès ce moment, elle fit ſes délices
D'habituer leurs voix encor novices

(*a*) Le conſervatoire de *la piété*.

A ce beau ſon, qui de l'ame exhalé,
Egal & pur comme un trait de lumière,
Devient un chant dès qu'il eſt modulé,
Sans perdre rien de ſa clarté première.
Jamais de cris, même dans les éclats.
Jamais d'effort; la grâce n'en veut pas.
Un naturel toujours ſimple & facile:
L'art nous déplaît, dès qu'il eſt indocile.
Peu d'ornemens: la naïve beauté
Diſparoîtroit ſous un luxe affecté.
Jamais le chant n'eſt que l'accent de l'ame.
Si de l'amour il imite la flamme,
Il en aura la brûlante chaleur:
Vif & léger quand la gaîté l'anime,
Dans la colère éclatant & ſublime,
En gémiſſant il peindra la douleur:
Ainſi toujours, de nuance en nuance,
Du doux au fort paſſant avec aiſance,
Des paſſions il prendra la couleur.
Dans ſes leçons tandis que Polymnie
Revèle ici les ſecrets du génie,
Naple eſt en deuil. Naple croit pour toujours
Avoir perdu la Muſe ſes amours.
« Quoi, pour jamais Veniſe nous l'enlève!
Et de quel droit? Eſt-ce un culte immortel
Qu'elle demande? Ah! qu'un temple s'éleve,
Et qu'un ſang pur arroſe ſon autel ».
Des beaux enfans qu'on t'immole en Sicile,
Muſe, dis-moi comme on peut décemment

Peindre & voiler le cruel dévoûment.
Voiler & peindre eſt un art difficile.
Laiſſons l'amour pleurer ſur ce larcin;
Et ſeulement diſons que peu ſenſibles
A leur malheur, ils croiſſoient dans le ſein
De la Déeſſe, en émules plaiſibles,
Et s'élevoient au tour d'un clavecin.
L'art de ſaiſir l'infaillible juſteſſe
D'un ſon donné par ces fibres d'airain,
L'art d'égaler, de paſſer en viteſſe
L'ivoire agile où voltige la main,
De parcourir cette échelle brillante
Que la nature a marquée au compas,
D'y repoſer la voix à chaque pas,
Mais pleine, égale, & jamais vacillante;
L'art plus exquis de fléchir à ſon gré
Tous les accens d'une voix aſſouplie,
Et d'exprimer, dans ſon juſte degré,
Le ſentimens dont une ame eſt remplie;
Cet art magique, & qui ſemble inventé
Pour ajouter un charme à la nature,
D'un nouveau monde animer la peinture,
Et de l'oreille à l'eſprit enchanté
Faire paſſer une douce impoſture,
Eſt le ſecret, depuis long-temps voilé,
Qu'à ſes enfans la Muſe a révélé.
Mais parmi ceux dont le mâle génie
Vient d'échapper au ſacrificateur,
Il en eſt un qu'a choiſi Polymnie,

Pour l'animer de ſon feu créateur.
« Viens, lui dit-elle, & m'écoute en ſilence,
Heureux Vinci : tu ſeras inventeur ;
Et c'eſt par toi que mon règne commence ».
Le jeune enfant, que cet eſpoir ravit,
Prête l'oreille & ſe tient immobile.
« Parlez, dit-il, je brûle d'être habile ».
Et la Déeſſe, en ces mots, pourſuivit :
« Lorqu'à tes yeux la roſe ou l'anémone
S'épanouit ; quand les dons de Pomone,
Le doux raiſin, la pêche au teint vermeil,
Sont colorés aux rayons du ſoleil,
Tu crois jouir de la ſimple nature ?
Apprends, mon fils, que la fleur, que le fruit
Tient ſa beauté d'une lente culture ;
Que la Nature a d'abord tout produit
Négligemment, comme le fruit ſauvage,
Comme la fleur des champs & des buiſſons,
Et que plus riche, & plus belle, & plus ſage ;
Elle doit tout à l'heureux eſclavage
Où la tient l'art, formé par ſes leçons.
Oui, ſon diſciple eſt devenu ſon maître :
En l'imitant, il ſait la corriger ;
Il ſuit ſes pas pour la mieux diriger ;
Il rend meilleur tout ce qu'elle fait naître,
Et l'avertit de ne rien négliger.
C'eſt par ſes ſoins qu'eſt devenu fertile
Le beau, le bon, l'agréable, & l'utile.
Du laboureur écoute la chanſon :

Elle reſſemble au fruit de ce buiſſon,
A cette fleur pâle, ſimple, inodore,
Qui ſous la faux tombe avec la moiſſon.
Je l'avois pris inculte à ſon aurore,
Ce fruit ſauvage & pour moi précieux :
Je le cultive, il croît, il ſe colore;
Je le cultive, il s'embellit encore;
Le voilà mûr, il eſt délicieux.
Imite-moi. Sous un orme où l'on danſe,
Tu vois ſouvent Philémon & Baucis
Sauter enſemble ? Un pas lourd, mais précis,
Marque le nombre & note la cadence.
Ce mouvement, dans le ſon de la voix,
A pour l'oreille un attrait qui l'enchante.
Dans ſes forêts le ſauvage qui chante,
Fidèle au rhythme, en obſerve les lois.
Tel eſt le chant, même dès ſa naiſſance.
Et garde-toi, par l'erreur aveuglé,
De lui donner un moment de licence :
Comme un pendule il doit être réglé;
Et la meſure en eſt l'ame & l'eſſence.
Ce n'eſt pas tout. Suſpendus à propos,
Ses mouvemens ſont mêlés de repos :
Ainſi les ſons, liés en période,
Auront leur cercle auſſi bien que les mots:
Et, mon enfant, laiſſe dire les ſots;
Comme l'eſprit l'oreille a ſa méthode.
On prétendra qu'un ſtyle mutilé,
Dur, raboteux, diſſonnant, ampoulé,

Au naturel eſt un chant qui reſſemble ;
N'en crois jamais que l'oreille & l'inſtinct,
Qui d'un chant pur, analogue, & diſtinct,
A préféré la rondeur & l'enſemble.
Le grand problème & l'écueil de mon art,
C'eſt le *motif*, c'eſt ce coup de lumière,
Ce trait de feu, cette beauté première
Que le génie obtient ſeul du haſard.
Un long travail peut donner tout le reſte.
Par des calculs on aura des accords ;
Avec du bruit on remûra les corps ;
Mais la penſée eſt comme un don céleſte.
Je la réſerve à mes vrais favoris ;
Je te la donne, à toi que je chéris.
Un mal-adroit quelquefois la rencontre ;
Mais il la gâte, ou la laiſſe échapper.
L'eſprit, le goût, l'habileté ſe montre
Dans le talent de la développer.
D'un deſſein pur l'unité variée,
Un tour facile, élégant, arrondi,
Un eſſor libre & ſagement hardi,
Et la nature avec l'art mariée ;
Voilà le chant par les Dieux applaudi ».

CHANT TROISIÈME.

DANS le délire où ſon ame eſt ravie,
Vinci compoſe, & ſes brillans eſſais
Vont s'élevant de ſuccès en ſuccès.
C'en fut aſſez pour déſoler l'Envie :
Car elle hait tous les biens de la vie;
Tous les heureux le ſont à ſes dépens.
Elle frémit, irrita ſes ſerpens,
Les fit ſiffler, parcourut l'Italie,
De tous côtés ſouleva des jongleurs,
Des bateleurs, & de vils cabaleurs.
Mais en tout lieu rebutée, avilie,
Et ſe laſſant d'un inutile effort,
Elle s'adreſſe à l'Ange de la mort.
Cet Ange eſt ſourd d'une oreille; & de l'autre
Il n'entend rien, que les vœux des méchans.
Dur à la plainte, il mépriſe la vôtre,
Tendres époux, bons amis, bonnes gens,
Qui demandez qu'il épargne une mère,
Un fils unique, ou ſon vertueux père.
Nature, amour, talens, grâces, beauté,
L'oreille ſourde eſt de votre côté.
Mais qu'un jaloux lui demande la perte
De ſon rival, l'autre oreille eſt ouverte;

Et l'envieux n'eſt pas moins écouté.
Jugez du zèle & de l'ardeur extrême
Dont il répond à l'Envie elle-même,
Dès qu'il la vit arriver ſur le ſeuil
De ſa demeure : « O fille de l'Orgueil !
De la Baſſeſſe ô fille encor plus chère !
Qui vous amène ? Eſt-ce quelque importun
Dont en ſecret vous voulez vous défaire ?
Expliquez-vous, & ſans ſcrupule aucun.
Je ſuis pour vous toujours prêt à mal faire,
Vous le ſavez. Pour l'Orgueil votre père,
J'ai quelquefois immolé bravement
Un peuple entier. Parlez donc librement,
Belle Furie ; & s'il faut, pour vous plaire,
Un petit meurtre, un empoiſonnement,
Rien n'eſt plus ſimple, & j'en fais mon affaire ».
Le même ſoir, au milieu d'un ſoupé,
D'un trait ſubtil le jeune homme eſt frappé.
Un poiſon lent dans ſes veines s'allume.
Pâle & mourant, il languit deſſéché,
Comme un pavot ſur ſa tige penché,
Quand du midi la chaleur le conſume
Et de ſa Muſe adorateur conſtant,
Comme le cygne il expire en chantant.
A ce récit, la Muſe déſolée,
Laiſſant tomber la lyre de ſa main,
Les yeux en pleurs, la tête échevelée,
Part, vole, arrive. O ſpectacle inhumain !
Son jeune amant ſans couleur & ſans vie !

« Il a péri victime de l'Envie » !
S'écria-t-elle en accuſant les Dieux ;
Et ce cri même étoit mélodieux.
Comme la Muſe, en montant ſur ſa nue,
Alloit chercher quelque rive inconnue
Où le talent ne fît point de jaloux,
Deux écoliers embraſſant ſes genoux,
L'un deux lui dit d'une voix ingénue :
« Haſſe & Leo vont-ils être orphelins » ?
« Ah ! mes enfans, dit la Muſe attendrie,
Si des talens c'eſt ici la patrie,
Pour vos pareils je tremble & je vous plains ».
Tels qu'on entend, ſous la verte feuillée
Deux roſſignols s'animer à l'envi,
Quand des oiſeaux la foule émerveillée
Prête l'oreille à leur brillant défi :
Nobles rivaux, tandis que l'un éclate,
L'autre attentif & le cœur palpitant,
D'un plaiſir pur treſſaille en l'écoutant,
Et pour répondre au beau ſon qui le flatte,
Médite un ſon encor plus éclatant ;
Tels, au milieu d'une foule attentive,
Haſſe & Leo, pleins d'émulation
(Feu qui pénètre une ame jeune & vive
Et qu'on prendroit pour l'inſpiration),
Se diſputoient, s'enlevoient la louange,
Se la rendoient par acclamation ;
Et ce rapide & glorieux échange
De tous les deux combloit l'ambition.

On ne vit point une troupe ſervile
De charlatans, barbouilleurs de pamflets,
De l'un des deux moins amis que valets,
Livrer à l'autre une guerre incivile.
Un trouble, hélas ! beaucoup plus dangereux
Que de vains bruits, que d'obſcures cabales,
S'élève au ſein de ce repos heureux.
De ſa Fauſtine Haſſe étoit amoureux;
Et ſur la Scène elle avoit des rivales.
Elle eût voulu, pour les mieux effacer,
Des airs légers, où, voltigeant ſans ceſſe,
Sa voix brillante égalât en vîteſſe
L'éclair que l'œil à peine a vu paſſer.
Haſſe avoit beau vanter la mélodie
D'un chant plus vrai, plus ſimple, & plus touchant.
« Eh ! que me fait, lui diſoit-elle, un chant
Où j'entendrai ma rivale applaudie ?
A m'affliger mon époux s'étudie;
Il ne fait rien, jamais rien pour ma voix.
Ecoutez-la, cette voix qui défie
Le violon, la flûte, & le hautbois :
Voilà des ſons. Mais hélas ! je le vois,
On me néglige & l'on me ſacrifie.
Doux roſſignol, ton ramage léger
N'eſt-il donc plus notre brillant modèle ?
Ah ! ſur un ſon ſi je puis voltiger,
Bien mieux que toi je chanterai, dit-elle ».
Et comme lui gazouillant ſa douleur,
Fauſtine alors déplora ſon malheur.
« Que faites-vous, ô ma chère Fauſtine ?

Lorſqu'on eſt triſte, eſt-ce ainſi qu'on badine ?
Ah ! dédaignez ce luxe ambitieux.
Le pur accent de cette voix divine,
L'accent de l'ame eſt bien plus précieux !
« Va, lui dit-elle, ôte toi de mes yeux.
Je ſais pourquoi ton lâche cœur s'obſtine
A me déplaire, à me contrarier.
Hélas ! auſſi pourquoi ſe marier » ?
Dans le ménage alors guerre inteſtine.
L'époux céda. Dans un chant brillanté
Il prodigua les tréſors de ſon ſtyle :
Encore, hélas ! fut-il, en homme habile,
A la richeſſe allier la beauté.
Mais le ſuccès qu'obtint la nouveauté,
Des faux brillans fut la ſource fertile :
Vice applaudi n'eſt que trop imité.
De ce malheur la Muſe ſe déſole.
Elle s'en va pleurer à ſon école ;
Elle aperçoit un de ſes nourriſſons,
Sur le clavier méditant ſes leçons.
« O toi, dit-elle, en qui l'eſprit & l'ame
Semblent ſi purs, aimable adoleſcent,
Qui du génie as reſpiré la flamme,
Va te montrer comme un aſtre naiſſant ;
Et du faux goût détruiſant l'impoſture,
Ramène l'art auprès de la nature.
Elle permet quelques brillans éclats ;
Mais l'homme chante & ne gazouille pas ».
« Raſſurez-vous, lui répond Pergolèſe :
La vanité, le caprice léger,

Le goût du temps, ce tyran paſſager,
N'obtiendront rien de moi qui vous déplaiſe ».
Il tint parole ; & l'ingénuité
Fut l'attribut de ſon rare génie.
Vrai dans ſon chant, vrai dans ſon harmonie,
Il fut ſublime avec ſimplicité.
Mais ſon éclat fatigua peu l'Envie.
Son plus bel âge eſt flétri dans ſa fleur ;
Il va s'éteindre, il va perdre la vie.
Muſe éplorée, à ce nouveau malheur,
Par le deſtin tu te crus pourſuivie :
Tu ſuccombois à ta vive douleur ;
Lorſqu'un vieillard, qui, fidèle à ton culte,
Avoit ſans ceſſe accompagné tes pas,
Vint de tes ſens appaiſer le tumulte.
Tel qu'on nous peint ou Neſtor, ou Calchas,
En cheveux blancs, en tunique flottante,
A tes genoux tu vis tomber Durante.
« Muſe, dit-il, ne vous déſolez pas.
D'un Jumelli regardez la jeuneſſe :
L'aigle du chant, Galuppi prend l'eſſor ;
Mayo s'élève ; &, malgré ma vieilleſſe,
J'eſpère un jour vous donner mieux encor :
Car le talent reſſemble au rameau d'or ;
Qu'on le cultive, il renaîtra ſans ceſſe ».
Ainſi parla le lyrique Neſtor.
Une Immortelle aiſément ſe déſole ;
Une Immortelle aiſément ſe conſole :
Témoin Vénus à la mort d'Adonis.
De celle-ci les regrets ſont finis.

L'eſpoir renaît, & les larmes tariſſent ;
De tous côtés ſes écoles fleuriſſent ;
De tous côtés vingt théâtres rivaux,
De ſes enfans couronnent les travaux.
Mais ce n'eſt pas ſeulement par tes plaintes,
Muſe du chant, que les cœurs ſont émus :
Tu peins la joie ; & Thalie & Momus
T'ont dû ſouvent le ſuccès de leurs feintes.
Combien de fois ton orcheſtre éloquent
A relevé la baſſeſſe du drame !
Combien de fois un coup d'archet piquant
Au ridicule a dardé l'épigramme !
Ainſi dès-lors tu donnois à choiſir
D'un chant ſublime, ou touchant, ou folâtre ;
Et tour à tour, en changeant de théâtre,
On ne faiſoit que changer de plaiſir.
Tu ne peux plus ſuffire aux vœux du monde.
Les Rois, entre eux, vont ſe faire un larcin
Des belles voix dont l'Italie abonde.
Sous Bernacchi s'élève un jeune eſſaim
D'Atys nouveaux, qui par-tout ſe répandent.
L'Ebre, le Rhin, la Neva les attendent.
De Porpora le goût ſévère & pur
Forme la voix à vingt jeunes Canentes,
Qui, des dortoirs de leur aſile obſcur,
Vont ſur un char s'élancer rayonnantes,
Dans des palais brillans d'or & d'azur,
Donner des lois à l'Europe ſoumiſe,
Et ſur les bords de la fière Tamiſe,
Attendrir l'ame à l'Anglois le plus dur.

Enfin Durante, accablé de vieilleſſe,
Vient préſenter à la chaſte Déeſſe
Trois beaux enfans qu'il appelle jumeaux.
« Muſe, dit-il, préparez trois rameaux
De ce laurier qu'au génie on réſerve.
De ces enfans je connois bien la verve;
Et de tous ceux que vous avez preſſés
Dans votre ſein, aucun ne les efface.
J'héſiterois à leur marquer leur place.
Ils ſont jumeaux, c'eſt vous en dire aſſez ».
« Ah! bon vieillard, que j'aime à vous entendre!
Oui, chers enfans, croiſſez, embelliſſez.
Je les connois, dit-elle; en mère tendre
Plus d'une fois je les ai carreſſés.
Dites-leur bien que le don le plus rare,
C'eſt un chant pur; qu'il le faut varier,
Sans que jamais il ſoit rude ou bizarre;
Et fuſſent-ils chez un peuple barbare,
Que rien jamais ne les force à crier ».
Ces trois rivaux, devenus ſi célèbres,
Etoient, je crois, Traetta, Sacchini,
Et toi, ſenſible & riant Piccinni,
Cygne odieux à des hiboux funèbres.
Dans ce moment le vieillard s'attendrit,
Les embraſſa, doucement leur ſourit.
« Adieu, dit-il, adieu, jeune Immortelle.
J'ai dépoſé mes aiglons ſous votre aîle;
Je ſuis content, je vais mourir en paix.
Puiſſe, après moi, le don que je vous fais,
Me rendre cher à la race nouvelle »!

CHANT QUATRIÈME.

QUAND Polymnie, après tant de revers,
Vit ſon Empire embraſſer l'univers,
Elle tourna ſes regards ſur la France.
« Eh quoi ! dit-elle, un pays où mes ſœurs
Ont attendri, captivé tous les cœurs,
Eſt-il pour moi fermé ſans eſpérance ?
Ruſſes, Germains, Anglois, ſont mes amis ;
Et des Beaux-Arts le François idolâtre,
M'auroit lui ſeul interdit ſon théâtre !
Non, peuple heureux, tu me ſera ſoumis ».
Au même inſtant, ſur les alpes blanchies
Elle s'élance, & les voilà franchies.
Déjà ſon vol, mollement abaiſſé,
Raſe les flots du beau lac de Genève.
De ſon rivage un doux parfum s'élève.
« Ah ! ſur ces bords quelque Muſe a paſſé ;
On y reſpire un air de poéſie :
Ou quelque Dieu, dans ſa courſe, a laiſſé
Sur l'horiſon cette odeur d'ambroiſie ».
Au bord du lac, dans un lieu révéré,
Près de l'abîme où le Rhône s'épanche,
Elle aperçoit un temple, un bois ſacré,
Et dans ce bois un Prêtre à barbe blanche,
La lyre en main, le front ceint de lauriers,

Chantant l'amour, les belles, les guerriers.
« Ah ! c'eſt Voltaire, & je ſuis aux délices !
S'écria-t-elle. Oracle des François,
Il peut de loin ſeconder mes ſuccès ;
Et mon voyage a d'heureuſes prémices.
Allons le voir ». Le vieillard gracieux
Vint l'accueillir. « Soyez la bien venue,
Jeune Beauté. Je ſuis déjà bien vieux !
Vous venez voir une tête *chenue* (*a*),
C'eſt un peu tard ; mais la grace ingénue
Plaira toujours à mes débiles yeux.
D'où venez-vous ? Deſcendez-vous des Cieux ?
Car, à vous voir, adorable inconnue,
On vous croiroit quelque fille des Dieux ». —
Et je le ſuis. Mon nom eſt Polymnie ».—
Vous, Polymnie ! — Et des ſœurs d'Apollon
Je ſuis la ſeule, ô ſublime génie !
Qui ne connus Voltaire que de nom.
Ah ! tous les jours, dans le ſacré vallon,
Je les entends ſe diſputer les charmes
De ces Ecrits dont on n'eſt jamais las.
En vous liſant, l'une verſe des larmes,
L'autre ſourit, l'autre rit aux éclats.
Homme étonnant, enfin je vous contemple.
Eſt-ce bien vous ? Suis-je bien dans ce temple,
Où d'Apollon le Grand-Prêtre inſpiré,
De chez les Rois ſagement retiré,

(*a*) Voltaire a dit lui-même : *ma tête chenue.* C'eſt d'après lui qu'on a parlé.

De tout un ſiècle eſt la gloire & l'exemple?
Quelle carrière! & combien de ſentiers!
Qui réunit jamais tant de merveilles?
Pour égaler le ſeul fruit de vos veilles,
Il faut un monde & des ſiècles entiers ».
« Fille du Ciel, répond le Solitaire,
Vous me parlez d'un ſonge aſſez flatteur.
Il eſt paſſé. Le laboureur Voltaire
N'aſpire plus qu'au nom de bienfaiteur.
D'un nouveau peuple il veut être le père;
Et de ſes ſoins ſi l'ouvrage proſpère,
Comme Amphion il ſera fondateur.
Mais vous, Déeſſe, on dit qu'en Italie
Vous triomphez, & que dans vingt climats
Par vos accens la Scène eſt embellie.
Puis-je ſavoir où vous portez vos pas? » —
« Je vais en France ». — « Hélas! dans ma patrie
On n'applaudit qu'au moment où l'on crie;
Et ſi je puis douter de vos ſuccès,
Je crains pour vous l'oreille des François.
N'avez-vous pas, ſur la double colline,
Ouï parler des cris de Méluſine? —
Jamais ». — « Eh bien, cette Fée autrefois
Fut condamnée à vivre dans les bois
De Luſignan. (Ce beau nom, dans l'Hiſtoire,
Eſt fort célèbre ».) « Il l'eſt pour votre gloire »,
Répond la Muſe; & Voltaire pourſuit.
« Près du château rodant toute la nuit,
Elle annonçoit, par des clameurs ſiniſtres,

La

La mort des Rois, le renvoi des Miniſtres,
De la Maîtreſſe, ou bien du Favori.
Nouveau malheur, c'étoit un nouveau cri.
Plus de ſommeil : une lieue à la ronde,
Ses cris perçans effrayoient tout le monde.
La peur alloit dépeupler ce canton,
Lorſque touché de ce malheur énorme,
Le ciel, qui veut que le laboureur dorme,
Fit éloigner la nouvelle Alecton.
Or ſavez-vous quelle fut ſa retraite?
Paris». — « O ciel »! — «Votre temple: on l'y traite
En Souveraine : elle y donne le ton ». —
« Et voilà donc ma bruyante rivale »! —
« Attendez-vous à d'horribles clameurs.
Des corridors je prévois la cabale,
Et du foyer je crains bien les rumeurs!
M'en croirez-vous? reprit-il; la ſaillie
Eſt du François toujours bien accueillie:
Tout réuſſit à qui ſait l'amuſer;
Et ſous les traits d'une aimable folie,
Pour lui complaire, il faut vous déguiſer.
J'ai des bouffons arrivés d'Italie :
(Car à mon âge il faut bien s'égayer.)
Sur mon théâtre on peut les eſſayer.
L'acteur eſt bon, la chanteuſe eſt jolie.
Emmenez-les. Peut-être à l'Opéra,
En vous voyant, on croira voir Thalie
Et ſous le maſque on vous applaudira ».
« Je le veux bien », dit la Muſe. On lui montre

Le pantomime & joyeux Manelli,
La ſémillante & fine Tonelli ;
En bon préſage elle prend leur rencontre,
Et les enrôle. Au moment du départ,
Dans leurs adieux la tirant à l'écart,
« Muſe, lui dit le vieillard agricole,
Parlons un peu de population.
N'aurai-je pas la conſolation
De voir ceſſer le tort que votre école
Fait à l'amour ? Ce luxe raffiné,
Eût été bon chez les tyrans d'Aſie ;
Mais dites-moi par quelle fantaiſie
On veut dans l'homme un chant efféminé.
Reconnoîtrai-je, à cette voix débile,
Un Alexandre, un Céſar, un Camille ?
Que vous ont fait les plus grands des humains,
Pour les réduire aux accens d'une femme ?
Ah ! croyez-moi, ces Grecs & ces Romains
Avoient la voix auſſi forte que l'ame.
Laiſſez-leur donc & leur ame & leur voix.
Avant les Arts la Nature a ſes droits.
Sur-tout, Déeſſe, épargnez le bas âge
De nos François. Chez ce peuple courtois,
Rien de cruel ne peut être en uſage.
Heureuſement pour plus d'une beauté,
A Geliotte il n'en a rien coûté ;
En eſt-il moins un Atys admirable » ?
« Raſſurez-vous, ô vieillard vénérable,
Dit Polymnie : on fait ſouvent aux Dieux

Bien des préſens qui leur ſont odieux ».
Encouragé par cet aveu ſincère,
« Muſe, dit-il, encore une prière :
Daignez laiſſer tout ſon enchantement
A l'Opéra, lieu magique & charmant,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.
La Tragédie a ſon trône à Paris.
Nous arracher des larmes & des cris,
C'eſt ſon partage. Elle eſt terrible & ſombre;
C'eſt ſon génie. Elle ne permet pas
Que les plaiſirs accompagnent ſes pas;
Sur des tombeaux elle gémit dans l'ombre.
Laiſſez-la donc aux pleurs s'abandonner.
De temps en temps vous ſerez ſa rivale;
Mais votre plainte aura quelque intervalle,
Et les Amours viendront vous couronner.
Toujours auſtère en ſa mâle énergie,
Elle n'a point de fête à nous donner :
Son éloquence eſt ſa ſeule magie.
Sur ſon théâtre, où règne le malheur,
On n'attend point ces doux momens de joie,
Ce calme heureux où l'ame ſe déploie,
Où l'eſpérance interrompt la douleur.
Vous vous plaiſez à cet heureux mélange :
A tous momens vous voulez que tout change;
De vos tableaux conſervez la couleur.

En ſons notés faire mugir Oreſte,
Changer Atrée en Acteur d'Opéra,
La coupe en main faire chanter Thieſte,
C'eſt faire un monſtre, & quelqu'un le fera.
Ce n'eſt pas tout, le *Velche* applaudira;
Et ſi le goût n'y met d'heureux obſtacles,
Sur les débris de nos deux grands ſpectacles
La barbarie enfin triomphera ».
« Soyez en paix, ſi c'eſt moi qui domine,
Lui répondit la chanteuſe divine:
Mon règne eſt doux, & mon cœur eſt humain ».
La Muſe alors, ſous les traits de Zerbine,
Et d'un chapeau coiffée en pélerine,
Le nez en l'air, la marotte à la main,
Baiſe Voltaire, & ſe met en chemin.
Lyon ſans doute eſt charmant à décrire,
Et de Saint-Clair les beautés ont leur prix,
Je le ſais bien: mais tandis que j'ecris,
La Muſe vole, & me preſſe de dire,
Qu'avec ſa troupe elle arrive à Paris.
****

FIN.

584317